



*

LES GRANDS PROCÈS

DE

L'HISTOIRE

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

LES GRANDS PROCÈS DE L'HISTOIRE, 1re série. — Le procès de Marie Stuart. — L'affaire Cinq-Mars. — Le procès de Nicolas Foucquet, un profiteur du grand siècle. — Voltaire, défenseur de Calas. — Le procès de Camille Desmoulins. — Un vol. in-16 jésus, orné de 60 illustrations. 15 fr.

2e série. — La Marquise de Brinvilliers. — L'affaire du Collier. — Le procès de Charlotte Corday. — Le procès de Madame Roland. — L'affaire Lafarge. — Un vol. in-16 jésus orné de 49 illustrations. . . . . 15 fr.

3e série. — La Grande Catherine. — Marie-Antoinette. — La Mort du Duc d'Enghien. — La Reine Hortense. — Lachaud. — Un vol. in-16 jésus, orné de 49 illustrations. . . . 15 fr.

4e série. — La Grande Mademoiselle. — Le Grand Condé. — Le Masque de Fer. — Le Roi Murat. — Le Maréchal Ney. — Un vol. in-16 jésus, orné de 49 illustrations . . . . 15 fr.

5e série. — Racine et la Duparc. — La Duchesse du Maine. — Le Régent et le Palais-Royal. — Le Système de Law. — Cartouche. — Un vol. in-16 jésus, orné de 40 illustrations. 15 fr.

6e série. — Christine de Suède. — Le Maréchal de Saxe. — Le mariage et le sacre de Louis XVI. — L'agonie d'un Régime. — Un vol. in-16 jésus, orné de 43 illustrations. . . . 15 fr.

7e série. — Le 9 Thermidor. — Barras. — Le Petit Corse. — Pauline Bonaparte. — La défense de Lady Macbeth. — Un vol. in-16 jésus, orné de 45 illustrations . . . . . . 15 fr.

HENRI-ROBERT
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ANCIEN BATONNIER

LES GRANDS PROCÈS DE L'HISTOIRE

****

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE. L'AFFAIRE DU DIVORCE IMPÉRIAL. — L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE. — LA MORT DE L'AIGLE. LE MARTYRE. L'APOTHÉOSE. — LOUIS XVIII. — CHARLES X. LA FIN D'UNE MONARCHIE.

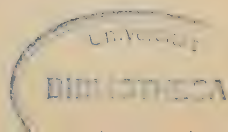
Ouvrage orné de 39 illustrations.





PAYOT, PARIS
106, Boulevard St-Germain

1932



Premier tirage Mars 1932.

A MON AMI

LOUIS RENAULT

DONT LE NOM EST UNE DES GLOIRES DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE.

H.-R.

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE
L'Affaire du Divorce Impérial.

L'impératrice Joséphine a une bonne presse. Les historiens lui font des sourires et s'attendrissent sur ses malheurs conjugaux. Elle est la victime d'un divorce né de l'ingratitude de Bonaparte et de l'ambition de Napoléon. Les mémorialistes femelles — ces auteurs rosses — la ménagent et lui disent des douceurs qui font un heureux contraste avec les propos au vitriol dont elles aspergent abondamment leurs contemporains.

La légende touchante qui s'est faite autour de la mémoire de la séduisante créole est-elle la vérité historique ?

Le maître tout-puissant n'avait pas craint de briser brutalement le cœur fragile et aimant de la compagne des heures difficiles de ses débuts dans la gloire. Sans motif sérieux, sans raisons valables, poussé uniquement par une folle ambition dynastique, il avait chassé du trône, la bonne, la douce, l'incomparable Joséphine. Il avait, par un caprice fatal, brisé son fétiche. Joséphine était son porte-bonheur...

Il avait été cruellement puni de cet acte d'inexplicable cruauté. Mais l'homme qui faisait trembler l'Europe et chanceler tous les trônes, ne s'arrêtait pas à des considérations de sentiment. Il ignorait la faiblesse et méprisait la pitié.

Voilà le thème favori de l'opinion publique. Pour le

suivre, je devrais donc plaider pour Joséphine et requérir contre Napoléon.

Je vais ici, pour la première et la dernière fois de ma vie, violer audacieusement le secret professionnel.

Un soir que, rentrant chez moi, je songeais à tresser une couronne de louanges et à la déposer sur la tête de Joséphine pour remplacer le diadème impérial que le Corse ingrat lui avait arraché, j'appris, non sans surprise, qu'un étrange visiteur m'attendait.

J'ouvris la porte de mon cabinet, et, stupéfait, je vis entrer Sa Majesté Napoléon Ier, empereur des Français.

Il était vêtu de son costume légendaire : la redingote verte, la culotte blanche enfouie dans de hautes bottes noires. Sur sa tête, le petit chapeau. Il paraissait nerveux et inquiet. D'un geste autoritaire, il m'invita à m'asseoir et se mit à arpenter mon cabinet à pas précipités. Derrière lui marchait, respectueux et attendri, un des grenadiers de sa vieille garde, un de ces grognards auxquels il pinçait l'oreille, en guise de récompense, lorsqu'il était satisfait de leurs glorieux services.

Était-ce Flambeau, ce Flambeau immortalisé par Edmond Rostand, ce vieux soldat de l'Épopée, que Constant Coquelin et Lucien Guitry avaient fait revivre tant de soirs sous les yeux d'un public enthousiaste ?

Non ! Ce n'était pas Flambeau, mais je croyais le reconnaître, ce vétéran de l'Empire. C'était bien lui ! C'était Frédéric Masson, avec sa rude moustache blanche aux poils hérissés, comme celle d'un chat en colère, et sa face de bourru bienfaisant.

Voyant ma surprise, l'empereur s'arrêta un instant et, me regardant dans les yeux, de ce regard qui faisait trembler les plus braves, il me dit

— Vous ne vous trompez pas, c'est bien Frédéric Masson. Je ne voyage plus jamais sans lui. C'est l'homme qui me connaît le mieux. Je l'ai chargé de toutes mes affaires d'outre-tombe. Il vous apporte le dossier de mon divorce. Lisez-le et vous serez édifié. Vous savez, monsieur, que j'avais horreur des avocats. Je voulais même leur faire couper la langue pour les empêcher de s'en servir contre mon gouvernement. Je parlais ainsi, comme un homme qui n'avait jamais eu de procès. Depuis mes difficultés avec Joséphine, j'ai reconnu mon erreur. J'ai même rétabli l'Ordre des avocats, stupidement supprimé par la Révolution.



LE CHAPEAU DE L'EMPEREUR
ET LA REDINGOTE GRISE
Musée de l'Armée.

» Vous saurez toute la vérité sur mon existence conju-

gale. Je suis un grand méconnu ! Joséphine ne mérite pas le traitement de faveur que la postérité lui a réservé. En moi, le mari vaut mieux que l'injuste et mauvaise réputation qui lui a été faite.

» Lisez mon dossier, vous me jugerez ensuite ! Si vous êtes convaincu de mon bon droit, je vous demande et, au besoin, je vous ordonne — excusez-moi de parler ainsi, c'est une vieille habitude, — je vous prie de plaider ma cause dans cette fâcheuse affaire du divorce impérial. »

L'empereur se retourna brusquement, et d'une voix de commandement, dit au grenadier :

— Frédéric, donnez mon dossier à l'avocat !

Frédéric obéit, fit le salut militaire, un demi-tour par principe, et se remit au garde-à-vous.

Napoléon parla longtemps encore. Je garde le secret sur quelques-unes de ses confidences.

Mais voici les réflexions qui me sont venues à l'esprit après avoir lu son dossier.

Pour juger le divorce de Napoléon et de Joséphine, il faut d'abord camper les personnages et rappeler les faits principaux.

La France est une grande nation colonisatrice. Elle sait créer, elle ne sait pas toujours, hélas ! conserver.

Au XVIIIe siècle, nos bons amis les Anglais, jaloux de notre empire colonial, s'efforçaient, selon leur constante coutume, de nous créer des difficultés aux Antilles, ces îles lointaines et mystérieuses où les cadets de familles nobles allaient chercher fortune.

En 1726, un gentilhomme du Blésois, Gaspard Tascher

de la Pagerie, est arrivé à la Martinique. Coureur d'aventures, aussi noble que pauvre, il va bientôt faire souche et se lier avec les principaux habitants de l'île. Mais sa fortune reste précaire et sa réputation assez douteuse.

En 1760, le gouverneur de la Martinique était de noblesse incertaine, mais avait une fortune solide. Il s'était donné à lui-même le titre de marquis, ce qui est le plus sûr moyen de l'obtenir. Il s'appelait François de Beauharnais, autrefois de Bauvis.

Le 23 juin 1763, un Tascher de la Pagerie a une fille qui reçoit les prénoms de Marie, Josèphe, Rose.

C'est la future impératrice.

Plus tard, elle modifiera son prénom et, pour se rajeunir, elle trichera sur l'année de sa naissance.

Pour bien comprendre le caractère de Joséphine, il ne faut jamais oublier que c'est une créole, une exotique. Fille du pays du soleil, elle aura tout le charme, toute la souplesse et toute la grâce d'une enfant des tropiques. La coquetterie, naturelle chez toutes les femmes, est exaspérée en elle par l'éducation qu'elle a reçue. Elle est élevée par une vieille négresse qui a pour sa Yeyette — ô la ridicule manie des surnoms enfantins! — une adoration sans bornes. La vieille négresse, les mulâtresses qui entourent l'enfant lui répètent sans cesse qu'elle est belle et qu'elle aura un heureux destin. Elle aime se mirer dans l'eau claire des sources murmurantes et se draper dans ces étoffes aux couleurs éclatantes et chatoyantes qui plaisent tant aux filles du Soleil.

Dès son enfance, elle adore la toilette. Ce sera, avec le culte de son corps, la grande passion de sa vie.

C'est un oiseau des îles. Son ramage est léger et gracieux, son plumage merveilleux. Nulle femme de son temps ne saura mieux s'habiller. Ses instincts naturels de coquetterie et d'élégance sont développés par son éducation première.

Une tante de Joséphine, Mme Renaudin, mal mariée et séparée de son mari, était devenue la maîtresse du marquis de Beauharnais. Pour mieux assurer son empire sur le vieux gentilhomme, elle résolut de marier sa nièce Joséphine, au fils du marquis, Alexandre.

Notons ici que la Destinée réservait à Joséphine des amours, légitimes ou non, avec des hommes aux prénoms illustres : le premier mari, Alexandre ; l'amant le plus aimé, Hippolyte ; et le second mari, Napoléon, qui s'est chargé de parer lui-même son nom d'une gloire immortelle.

Toute la famille Tascher de la Pagerie, accompagnée de l'inévitable négresse, arrive à Paris en 1778. Tascher poursuit un double but : caser sa fille et obtenir les faveurs de la Cour. La première entreprise, seule, réussit.

Le mariage est célébré le 13 décembre 1778, à Noisy-le-Grand, où Mme Renaudin a une propriété. Alexandre de Beauharnais a dix-huit ans ; Joséphine, quinze ans seulement. Elle est non point belle, mais, mieux encore, charmante. Sa tante, Fanny de Beauharnais, médiocre femme de lettres, insupportable bas-bleu, trace son portrait en ces vers détestables et hyperboliques :

On croit voir l'aimable Vénus
Descendre à l'île de Cythère.

Le jeune Alexandre est un pédant autoritaire. Il traite sa femme comme un régent de collège traiterait un élève indiscipliné. Il se conduit envers elle comme un pion. Pendant sa courte existence, il manquera d'égards pour la jeune femme, qui est encore presque une enfant.

Pour être juste, et pour excuser ou atténuer les fautes que Joséphine commettra plus tard, notons à sa décharge que les débuts du ménage, dans le triste hôtel de la rue Thévenot, sont très difficiles.

Alexandre est un phraseur et un raseur. En attendant les discours, riches de mots et pauvres d'idées, qu'il prononcera dans les assemblées de la Révolution, il s'entraîne en faisant de longs sermons à la jeune femme. Et tandis que Joséphine, désireuse de plaire à son mari, travaille les auteurs classiques et s'efforce, pour suivre ses prescriptions, de joindre la science à la modestie, il la délaisse et court les ruelles.

Le 3 septembre 1781, Joséphine met au monde un fils qui sera le prince Eugène. Le jeune ménage vient s'installer rue Saint-Charles, près de Saint-Philippe-du-Roule.

La paternité n'a pas attaché Alexandre à son foyer. Il mène une existence dissolue, il abandonne sa femme et son enfant.

Joséphine, quand elle courra à son tour les aventures, aura comme excuses les détestables exemples qu'elle voit autour d'elle : sa tante est peu recommandable ; et son mari, infidèle et débauché.

Joséphine commence à pleurer, elle ne s'arrêtera plus jusqu'à la fin de sa vie. Elle pleurera chaque fois qu'elle

sera ou se croira malheureuse ; elle pleurera lorsqu'elle devra quitter les amis qui l'ont aidée à tromper Bonaparte ; elle pleurera lorsque l'empereur tentera de calmer sa folie de dépenses ; elle pleurera lorsqu'elle ne pourra satisfaire ses coûteux caprices ; elle pleurera pour tout, elle pleurera pour rien, elle pleurera pour un oui ou pour un non... Elle pleurera, enfin, au risque de s'enlaidir, elle qui ne pense qu'à cultiver ou à défendre sa beauté...

Or, une femme qui pleure est insupportable. Il a fallu à l'empereur une patience digne d'éloges pour tolérer si longtemps ce déluge lacrymatoire.

Le 26 septembre 1782, Alexandre de Beauharnais s'embarque pour la Martinique : il va défendre dans l'île une fortune compromise. Pendant son absence, le 10 avril 1783, Joséphine met au monde une fille qui sera la reine Hortense. Alexandre de Beauharnais se conduit alors, envers sa jeune femme, encore irréprochable, d'une façon odieuse. Poussé par sa maîtresse, Mme de Longpré, il émet des doutes absurdes sur la légitimité de sa fille. Il écrit à Joséphine une lettre injurieuse, où il la traite de « coquine », de la « plus vile des créatures ». Il ajoute qu'il a appris toutes ses aventures pendant qu'il était aux îles. Il renie Hortense pour sa fille et ne veut plus rien avoir de commun avec une créature incapable de repentir. Il lui enjoint enfin — et il écrit comme un maître à son esclave — de se retirer au couvent et d'y attendre ses ordres.

Et ce justicier est avec sa maîtresse à la Martinique, où il court, d'ailleurs, de multiples aventures !

Joséphine, forte de son innocence, se garde bien d'obéir.

Elle connaît déjà les hommes et leur faiblesse, masquée par des duretés verbales.

Lorsque Alexandre de Beauharnais revient en France, Joséphine accepte le combat et s'installe rue Saint-Charles. A d'autres le couvent ! Elle est forte de l'appui du marquis de Beauharnais, qui donne tort à son fils et qui suit aveuglément la volonté de Mme Renaudin. Mais bientôt Joséphine comprend qu'avec un peu d'adresse elle tient son mari à sa merci. Elle apprend que la maîtresse d'Alexandre de Beauharnais va être mère. Elle a pu confondre la tourbe des noirs dont son mari, moyennant finance, avait recueilli les témoignages mensongers à la Martinique. Par un habile changement de front, et pour ménager l'opinion du monde, elle quitte la rue Saint-Charles et va, avec sa tante, Mme Renaudin, s'installer au couvent de Panthémont.



HORTENSE, JOSÉPHINE ET EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

Dans cet établissement religieux se réfugient les vaincues de la vie, les femmes en difficultés conjugales et les isolées qui recherchent une agréable compagnie.

Au couvent de Panthémont, Joséphine se crée d'utiles relations et se perfectionne dans l'art difficile de parler, de

marcher et de danser devant une société élégante et raffinée.

Alexandre de Beauharnais est contraint de capituler. Il fait des excuses. Joséphine triomphe, obtient à l'amiable la séparation. Si Alexandre est tenté de renier sa parole, un arrêt de justice saura l'y contraindre.

Accusée à tort, pour la première et la dernière fois, Joséphine saura désormais que, pour vaincre les hommes crédules, faibles ou méchants, dans les luttes amoureuses, il faut prendre l'offensive.

Alexandre de Beauharnais a disparu définitivement de la vie de sa femme. Joséphine habite Fontainebleau. Elle fait avec Hortense un voyage inexplicable et inexpliqué à la Martinique, en juin 1788. Eugène est confié aux soins de la négresse restée en France. Sans doute, à cette époque, Joséphine a une aventure amoureuse, avec un M. de Beauvernai, colon de Saint-Domingue. C'est le premier élu de son cœur, ce ne sera pas le dernier.

La Révolution gronde non seulement en France, mais aux colonies. Les désordres s'aggravent à la Martinique. Nos amis les Anglais, qui convoitent toutes nos possessions coloniales, entretiennent savamment les troubles dans l'île.

Joséphine s'embarque précipitamment et revient à Paris.

Beauharnais va jouer un rôle important. Derrière son protecteur, le duc de la Rochefoucauld, il adopte avec passion les idées nouvelles. Député du Blésois à la Constituante, puis président de l'Assemblée, il noie ses collègues sous un déluge oratoire. Mais sa passion pour les bienfaits de la Révolution lui coûte cher.

Quand les Girondins succombent et que les Montagnards deviennent les maîtres de l'heure, il est arrêté et conduit à la triste prison des Carmes, dont les murs sont encore rougis des flots de sang répandus aux massacres de septembre.

Joséphine s'agite beaucoup, elle fréquente les révolutionnaires les plus ardents, sans renoncer à voir les nobles qui ont résisté à la tentation de s'enfuir à l'étranger. A son retour, dénoncée comme suspecte, elle est arrêtée — et conduite à la même prison des Carmes. Pour la première fois depuis bien longtemps, les deux époux se trouvent réunis sous le même toit. Ils ne se réconcilieront point.

La prison des Carmes est un affreux séjour. Mais ceux qui en deviennent les hôtes forcés n'ont qu'un désir : y rester le plus longtemps possible, car on ne quitte la cellule que pour l'échafaud. Que faire pour ne point être accablé par l'obsession d'une mort affreuse ? Il faut se distraire et, pour se distraire, il faut se livrer aux joies de l'amour.

Pour apprécier le caractère frivole de Joséphine, il suffit de rappeler ce simple détail. Sa première préoccupation, en arrivant aux Carmes, est de réclamer son chien, un affreux petit carlin qui répond au doux nom de Fortuné. Retenons ce fait, il pourrait figurer dans l'exposé des griefs de Napoléon contre sa femme, lorsqu'il demandera le divorce.

Voilà bien la femme à la cervelle d'oiseau des îles ! Elle est en prison, la mort la guette ! Chaque matin, elle peut être appelée par le guichetier pour figurer sur la liste fatale. Elle ne songe ni à ses enfants, ni à sa famille, ni à

ses amis. Sa seule pensée, son seul désir, sa volonté dernière est de pouvoir serrer dans ses bras frileux, tel un manchon, le petit Fortuné.

Toute sa vie, elle aura la passion maladive de ces affreuses petites bêtes puantes qui aboient et cherchent à mordre les étrangers qui approchent de leur maîtresse, de ces petits monstres qui lèchent les mains et la figure de leur langue malsaine ! Passe encore si elle avait aimé ces grands et bons chiens de bergers, doux aux enfants, fidèles à leur maître, qui vous regardent de leurs yeux tendres, ont l'air de vous comprendre et de partager vos peines. Ceux-là sont des amis fidèles, mais Joséphine n'a aimé que les petits carlins, et, quand Fortuné a passé de vie à trépas, il a eu de nombreux successeurs, aussi petits, aussi rageurs, aussi malodorants que Fortuné Ier. Napoléon, maître de l'univers, ne pourra se faire obéir de sa femme lorsqu'il ordonnera l'expulsion des petits chiens de la chambre conjugale. Elle opposera à ses ordres un doux entêtement. Elle pleurera et conservera Fortuné.

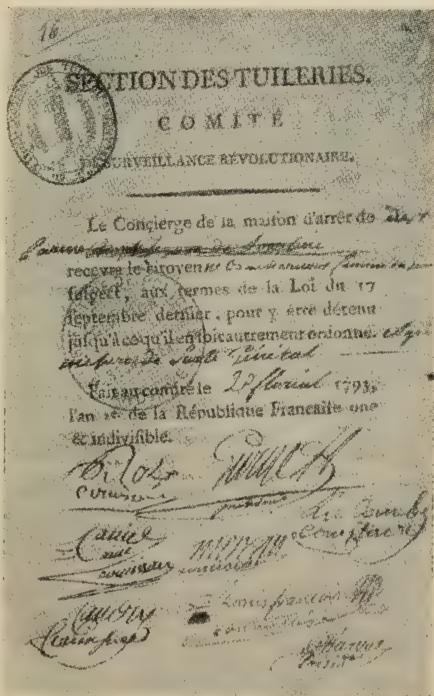
Voilà un sérieux grief de divorce !

Joséphine ne se contente pas d'aimer son petit chien. Aux Carmes, il y a aussi un prisonnier dont le nom sera auréolé de la gloire la plus pure : c'est Lazare Hoche. Ils se sont vus, ils se sont aimés et, dans les bonnes grâces de Joséphine, Bonaparte sera précédé par le jeune héros.

Elle va bientôt être libre et débarrassée de son pédant de mari. Alexandre de Beauharnais a aimé la Révolution qui lui prouve sa tendresse en lui coupant la tête.

Joséphine sait-elle se montrer la digne émule de toutes ces grandes dames qui marchent à la mort sans trembler, quittent la prison sans un pleur, et montent sur l'échafaud avec un sourire dédaigneux ? Cette longue théorie de victimes, en tête desquelles marche la reine de France, donne l'exemple d'un courage héroïque.

A la prison des Carmes, la sensible Joséphine s'attendrit sur elle-même. Elle pleure, elle se lamente et se tire les cartes. Si son nom avait figuré sur la liste funèbre, elle eût peut-être fait triste figure, comme Jeanne Vaubernier, comtesse du Barry, et déparé la beauté de l'ensemble des victimes de la Révolution.



SECTION DES TUILERIES.

COMITÉ

...URVEILLANCE RÉVOLUTIONNAIRE.

Le Concierge de la maison d'arrêt de ... recevra le citoyen ... suspect, aux termes de la Loi du 17 septembre dernier, pour y être détenu jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné. ...

Fait au comité le ... 1793, l'an ... de la République Françaife une & indivisible.

ORDRE D'ARRESTATION DE JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS

Mais elle est sauvée. Le 9 thermidor arrive et, pour elle, une des premières, s'ouvrent les portes de l'affreuse prison. Elle est deux fois libre puisqu'elle est veuve et libérée. Quel usage fait-elle de sa liberté ?

Il est sans doute cruel de fouiller ainsi le passé lointain d'une femme qui fut gracieuse et bonne. Disons tout de suite que sa bonté fut plus apparente que réelle. Nous y reviendrons. Mais puisqu'il s'agit d'examiner les pièces du procès de divorce et de juger de quel côté furent les torts les plus graves, il importe de donner tous les éléments de décision.

Joséphine qui, pendant les mauvais jours de la Révolution, a conservé des relations avec d'anciens collègues de son mari, devenus les pourvoyeurs de la guillotine, — tel Vadier, — ne néglige point ses amis d'autrefois qui vivent dans l'espoir d'une restauration monarchique et cultivent l'amitié précieuse des nouveaux maîtres de la France.

Elle est en bons termes avec Tallien. Térésina Cabarrus a les mêmes goûts de luxe et de dépense que la veuve de Beauharnais. Les deux femmes sauront s'apprécier et se comprendre. La future Mme Tallien, Notre-Dame de Thermidor, est convaincue, comme Joséphine, qu'un mari ou un amant est un banquier donné par l'amour et chargé de payer à guichets ouverts toutes les traites tirées par celle qui lui a fait l'insigne faveur de se donner à lui.

Paris, délivré du cauchemar de la Terreur, ne songe qu'à s'amuser. Il serait donc injuste de faire grief à Joséphine d'avoir suivi l'exemple universel si elle n'avait — elle qui a été bêtement infidèle — manifesté tant d'aigreur en apprenant les infidélités éphémères de l'empereur. Mais c'est bien là l'idée que certaines gens se font de la liberté : ils l'exigent pour eux-mêmes et la refusent aux autres. Aux époques troublées, ou dans certaines situations, la

vie commune n'est possible et tolérable qu'avec des concessions réciproques.

Or, dans le chapitre des infidélités, c'est Joséphine qui a écrit les premières pages remplies de faits abondants.

Joséphine, en sortant de prison, est dans une situation plus que précaire. Les propriétés de la Martinique ne produisent plus rien. Elle est dénuée de ressources. Non seulement elle ne paie pas ses domestiques, mais elle leur emprunte de l'argent. Elle est l'amie d'une femme douteuse, Mme de Creny, qui joue auprès d'elle le rôle équivoque d'une intermédiaire complaisante, prête à masquer de trop notoires faiblesses.

La veuve de Beauharnais devient l'amie de Barras, « le plus effronté de tous les pourris ». Mme Tallien, qui a fait un essai momentané des faveurs de Barras, le repasse à Joséphine, lorsqu'elle devient la protégée du banquier Perrégaux. A cette époque, pour ces deux femmes, rivales d'élégance et de beauté, rien ne compte que le plaisir et l'argent. Or, elle n'en a pas. Elle en trouve pour acheter de belles robes et de coûteux colifichets. Elle se prive, au besoin, de nourriture, pour être mieux parée. Elle pourrait dire, comme le personnage de François Ponsard : « Et je n'ai pas dîné pour m'acheter un habit. »

La liaison avec Barras est fructueuse. Changement à vue dans la vie de Joséphine. Entretenue par Barras, elle voit la facilité de vivre succéder à la gêne et à la misère. La voici locataire de l'hôtel de la rue Chantereine, occupé précédemment par la femme de Talma.

Joséphine trône aux soirées du Luxembourg, habité par Barras, devenu membre du Directoire. Elle est, avec Mme Tallien, une des reines de cette société brillante et frelatée qui ne songe qu'à s'amuser et a comme précepte souverain : tout se paye et tout s'achète, les emplois, les places, les consciences et les femmes. Cette universelle dépravation est, d'ailleurs, masquée par la politesse des manières et le respect des convenances, au moins en apparence. Le laisser-aller, les familiarités, la brutalité de gestes et de langage des gens de la Révolution sont remplacés par une tenue qui rappelle les jours heureux de la monarchie disparue. Joséphine est comblée d'égards et de prévenances. Moins la femme est irréprochable, plus elle exige qu'on lui prodigue les formes extérieures du respect : le demi-monde a l'aspect plus rigide que le monde.

Barras et ses amis, les amoureux d'un jour ou d'une heure, peuvent servir de distraction momentanée et d'aide passagère. Joséphine, qui tient à l'argent pour pouvoir le dépenser, se préoccupe de l'avenir. Elle est hantée par un sentiment qui empoisonnera toute sa vie : la peur de vieillir.

Qu'elle se rassure ! L'homme providentiel va entrer dans sa vie.

L'amour et le mariage mettent en présence deux adversaires. Les voici face à face.

Un décret a prescrit le désarmement de tous les citoyens. Le général commandant en second les troupes de Paris reçoit la visite d'un enfant de douze ans qui vient lui réclamer le sabre de son père. Eugène de Beauharnais

aborde en tremblant le général Bonaparte. L'entrevue est brève, elle va décider du sort et de la vie de Joséphine. Bonaparte exauce la prière de l'enfant.

Le lendemain, la mère vient remercier le général. Il a vingt-sept ans, elle a dépassé la trentaine. Il ignore les femmes, ou presque. Elle connaît les hommes et sait com-



LE JEUNE EUGÈNE DE BEAUHARNAIS VIENT RÉCLAMER AU GÉNÉRAL BONAPARTE L'ÉPÉE DE SON PÈRE
Bibliothèque Nationale, Estampes.

ment il faut les prendre. Pour juger le procès de divorce il faut se rappeler que Joséphine est la seule femme que Napoléon ait aimée d'un amour sincère, profond, durable. Sans doute, cet amour subit-il quelques éclipses, mais la flamme ne s'est jamais éteinte. Bonaparte est vainqueur. Il prend les femmes comme il prend les villes : d'assaut! Joséphine lui appartient. Il est enivré de sa victoire

Voici une des pièces du procès. Lisons la lettre qu'il écrit à Joséphine :

« Je me réveille plein de toi ; ton portrait et l'enivrante soirée d'hier n'ont point laissé de repos à mes sens. Douce et incomparable Joséphine... Je puise sur vos lèvres, sur votre cœur une flamme qui me brûle... Un millier de baisers ; mais ne m'en donne pas, car ils brûlent mon sang. »

La femme qui redoute déjà le déclin de sa beauté, la femme douteuse qui avait soif de considération, a la chance inespérée de trouver un être jeune, amoureux, ardent. Cet homme est un génie qui va bouleverser le monde. Il a pris cette femme. Il s'est donné à elle tout entier ; si elle le trompe, elle est sans excuse.

Elle le trompera !

Joséphine, qui est une fine mouche, veut gagner la partie et joue serré.

Elle sent qu'elle tient Bonaparte et ne veut plus le lâcher. Elle use de toutes les armes féminines : la séduction, la passion, les caresses, et, quand le jeune général est enivré, afin de surexciter son ardeur, elle l'accable d'une feinte indifférence et d'une apparente froideur. Où sont les torts ? N'est-ce point Joséphine la coupable ?

Bonaparte se désespère. Il exhale sa plainte dans des lettres enflammées pleines de protestations et de tendres reproches. Il lui envoie « trois baisers : un sur le cœur, un sur la bouche, le troisième sur les yeux ».

Il est sincère, il est emballé. Elle suit froidement son plan : elle veut se faire épouser. Pour être certaine de réussir, elle emploie une autre arme qui produit toujours son effet : elle excite la jalousie de Bonaparte contre Barras, qui aurait voulu la prendre de force. Bonaparte la croit. Il

ignore qu'il n'a jamais fallu employer la force pour triompher de Joséphine.

Bonaparte est aveuglé par la passion. De l'âge exact de Joséphine, de son passé si trouble, de son caractère si frivole, de tous ses défauts, à la fois terribles et charmants, il ne veut rien connaître. Chez l'objet aimé, tout devient aimable.

Bonaparte a pour elle la vertu essentielle : il est généreux, il paie sans compter, comme elle dépense. Si, comme le vieux Monte-Prade de *L'Aventurière*, Bonaparte a formulé ce souhait :

> Ah ! que puisse le ciel me garder une femme
> Comme vous éprouvée et passée à la flamme !

il est largement exaucé.

Le 6 mars 1796, dans l'hôtel de la rue Chantereine, la veuve de Beauharnais, née Tascher de la Pagerie, épouse le général Bonaparte par-devant Charles-Théodore-François Leclercq, officier public du deuxième arrondissement de Paris. Un des témoins de Bonaparte est un ancien amant de sa femme.

Le mariage est purement civil, elle s'en excusera gentiment plus tard, au palais de Fontainebleau, auprès du pape Pie VII, en disant à Sa Sainteté :

— En ce temps-là, le mariage religieux n'était point de mode en France.

Trompé avant le mariage, trompé après le mariage, Bonaparte sera encore trompé au moment même de la cérémonie.

Joséphine se donne généreusement un âge qu'elle n'a plus depuis cinq ans et une fortune qu'elle n'a jamais possédée qu'en rêve.

Par galanterie, d'ailleurs, et pour ne point être en reste de falsification, Bonaparte se vieillit d'un an. Elle apporte, en réalité, les restes d'une beauté qui tombe, deux enfants à élever, beaucoup de charme et une grâce incomparable. Elle s'imagine qu'elle fait une grande faveur au général Bonaparte en consentant à devenir sa femme. Elle oublie que les Beauharnais sont de médiocre et douteuse noblesse, qu'ils ont cherché vainement à être reçus à la Cour de Versailles et à être admis à l'honneur de monter dans les carrosses du roi.

Elle croit qu'elle a fait beaucoup d'honneur à ce petit soldat de fortune, si maigre et si pâle, en lui accordant sa main. Elle lui rend, soyons justes, quelques services au début. Elle le façonne, elle adoucit la rudesse de ses manières et lui amène, pour l'aider dans son ascension vertigineuse, tous les nobles qui n'ont pas émigré et tous les émigrés qui veulent rentrer en France pour obtenir, par une vieille habitude de courtisanerie, des emplois, des faveurs, et surtout des traitements et des gratifications.

Aussi, dès les premiers temps de son mariage, Napoléon ressent-il pour sa femme une passion véritable. Il satisfait tous ses caprices, il paie, sans récriminer, ses plus folles prodigalités.

Il est flatté de posséder la femme la plus élégante et la plus séduisante de Paris. Il l'aime avec un cœur ardent. Il ne veut rien savoir du passé trouble et des mœurs dou-

teuses de la jolie créole. Voilà l'état d'esprit de l'homme qui, douze années plus tard, sera contraint au divorce.

Quel est l'état d'esprit de Joséphine ? Elle n'aime pas Bonaparte. D'ailleurs, elle n'a jamais aimé personne, qu'elle-même. Elle a hésité longtemps avant de l'épouser et, quand la cérémonie clandestine du mariage civil a été bâclée dans l'hôtel de la rue Chantereine, elle se demande si elle n'a pas fait une bêtise en jouant une mauvaise carte. Ses amis et amies consultés par elle lui ont bien dit que le petit Corse avait du génie et qu'il irait loin. Mais quel fonds peut-on faire sur leur jugement ? Ses amies, ce sont des femmes galantes et vénales. Ses amis, ce sont des agioteurs, des tripoteurs, des coureurs d'affaires et d'aventures.

Aussi, pendant les premières années du mariage, Joséphine, ardemment et fidèlement aimée par Bonaparte, songera-t-elle au divorce. Qu'elle trouve une occasion plus favorable et, profitant de la facilité des mœurs d'une époque — qui ressemble un peu à la nôtre — où l'on se mariait par intérêt et où l'on divorçait par plaisir, elle sera prête à quitter son mari si un successeur lucratif s'offre à elle. Heureusement pour elle, l'oiseau rare ne vint pas et, grâce à celui qu'elle avait dédaigné au début, elle put ceindre la couronne impériale et royale.

Elle avait été imprudente en se montrant dédaigneuse au début du mariage, car elle était entourée d'ennemis vigilants acharnés à sa perte. La lutte est ouverte, dès 1796, entre les Bonaparte et les Beauharnais. Les sœurs de Napoléon haïssent Joséphine. Une haine corse aussi

ardente que l'amitié et la fidélité des enfants de l'île parfumée, une haine que rien ne pourra satisfaire jusqu'à la répudiation de la *vieille :* c'est le surnom donné à Joséphine par ses ennemies.

Ah ! si Bonaparte avait épousé la petite Clary, sœur de Mme Joseph Bonaparte, toute la famille serait restée unie, mais il fallait chasser l'intruse qui avait amené ses deux enfants : Eugène et Hortense. Le grand frère les aimait, ces petits, et la fureur des autres redoublait. Aussi la moindre faute, la plus légère maladresse, le plus petit prétexte étaient-ils mis à profit par Caroline et Élisa pour attaquer et tenter de perdre Joséphine.

L'assaut dura douze années pendant lesquelles l'offensive ne se ralentit pas un seul instant. Les quatre premières années, Joséphine est sans inquiétude, puisque c'est elle qui domine et serait prête à rompre. Ensuite, sa vie conjugale est pleine d'angoisse et de menaces. Elle paiera cher ses premiers dédains, ses erreurs passées et ses anciennes infidélités.

Bonaparte est général en chef de l'armée d'Italie. Joséphine se fait prier pour l'aller rejoindre à Milan et au château de Monbello. Elle a tort d'abandonner ainsi le héros victorieux exposé à toutes les tentations des belles Italiennes.

En vain, le général lui écrit-il des lettres enflammées d'amour pour la décider à le rejoindre. Elle reste sourde à ses prières.

Elle se décide enfin à quitter Paris pour retrouver son mari, mais elle amène avec elle un ami. Il s'appelle Hippo-

lyte Charles. Il est adjudant du général Leclerc qui sera le premier mari de Pauline. Il est joli de visage, très brun avec de beaux yeux. Il est petit, mince, souple, élégant. Il est gai, il est spirituel, il est amusant, toujours prêt à rire, à faire des facéties ou des calembours. C'est le contraire de Bonaparte, toujours triste et préoccupé. Aussi Joséphine est folle d'Hippolyte et elle trompe impudemment le général victorieux. Mais le mari lui donne de l'argent et, par-dessus le marché, de la gloire. L'ami lui donne de l'amusement. Chacun joue son rôle.

Joséphine a longtemps hésité à rejoindre Bonaparte en Italie, parce qu'elle ne voulait quitter ni Paris, ni surtout Hippolyte. Elle est de fort mauvaise humeur en rentrant à Paris avec Bonaparte, parce qu'elle regrette ses escapades à Rome et à Gênes avec M. Charles.

L'Italie conquise, Bonaparte veut réaliser un rêve qui hante son cerveau enfiévré. Comme Don Carlos, à la question posée :

— Avez-vous songé à l'empire ?

Il peut répondre :

— Toujours.

Il est trop tôt pour élever en France un trône impérial. Bonaparte, fasciné par le mirage d'un empire oriental, s'embarque pour l'Égypte.

Que va faire Joséphine pendant son absence ? Elle va vivre tranquillement avec Hippolyte Charles. Ils s'aiment et ils font des affaires. L'argent envoyé par Bonaparte ou gagné par Hippolyte Charles glisse entre ses doigts. Ses fins de mois sont toujours douloureuses. Il faut, malgré

les ressources importantes dont elle jouit, recourir souvent à des expédients, tant elle est prodigue et dépensière. De notre temps elle eût été pourvue d'un conseil judiciaire. En discutant avec Portalis, Tronchet et Bigot-Préameneu les articles du Code civil qui protègent les prodigues contre eux-mêmes et contre les usuriers, l'empereur a songé à Joséphine.

Mais il y a mieux. Pendant que Bonaparte est en Égypte, où du haut des Pyramides quarante siècles le contemplent, Joséphine songe à divorcer pour épouser M. Charles ! Son étoile la préserve de cette folie. Elle a été prête à la commettre. Elle n'a pas cherché à contrôler les fausses nouvelles des alarmistes sans scrupules qui pullulent aux époques troublées. Elle a cru à la conversion de Bonaparte à l'islamisme, à sa captivité et à sa mort.

Le général, en Égypte, se ronge d'impatience et de jalousie. Il n'a eu d'abord que des soupçons sur l'inconduite de sa femme. Il a écrit pour lui demander de venir auprès de lui. Elle s'amuse trop à Paris pour aller sur les rives du Nil. Bonaparte prie, supplie, implore, menace et tout à coup il apprend la vérité : Joséphine ne vient pas parce qu'elle ne veut pas quitter Hippolyte Charles !

Qui l'a instruit ? Ses sœurs et Murat qui sera son beau-frère. Le ménage Murat sera le plus hostile à Joséphine. Il est probable qu'il a surtout été renseigné par Junot et Berthier. Alors Bonaparte s'enferme sous sa tente. Il pleure, il se désespère et, le lendemain, il s'embarque pour la France et vient retrouver Joséphine.

La première rencontre est orageuse. Bonaparte veut

chasser l'infidèle. Il l'accable de reproches. Elle use alors de deux armes redoutables : les pleurs et le mensonge. Elle ment admirablement. Le général vainqueur est vaincu. Joséphine triomphe. Bonaparte est à ses pieds. Elle en profite pour lui faire payer ses dettes et demander une augmentation de pension.



L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE
Croquis d'après David.

Arrêtons-nous un instant. Quand Bonaparte, devenu empereur, songera au divorce, poussé par le fol espoir d'assurer sa dynastie, n'aura-t-il pas le droit de rappeler les infidélités de celle qu'il avait épousée lorsqu'elle était pauvre, perdue de dettes et de réputation, réduite au rôle de femme entretenue et à qui il avait uni sa vie pour en faire ensuite l'impératrice des Français ?

Comment ! dès le début du mariage, il donne à cette veuve déconsidérée et sans ressources la gloire et l'argent et, pour le récompenser, elle le ridiculise en le trompant avec un comique de bas étage, avec un Hippolyte Charles.

Il est vrai qu'Hippolyte Charles a donné à Joséphine un petit chien, ce qui est le plus sûr moyen de gagner son cœur.

Pour la première fois, Bonaparte a songé à son tour au divorce. L'idée qui a germé dans son cerveau va y mûrir lentement, cultivée par sa famille, par Talleyrand, enfin par Fouché, qui désertera la cause de la folle impératrice à laquelle il a été longtemps attaché — aussi longtemps qu'il a cru à sa puissance.

Aux infidélités, aux prodigalités, aux mensonges de Joséphine, opposons la faiblesse, les bontés, les générosités, enfin l'amour de Bonaparte. Il l'aime tant, cette créole ensorcelante, qu'en dépit de son passé, des conseils de son entourage, de la haine de sa famille, il acceptera de faire consacrer par l'Église le mariage civil et clandestin de la rue Chantereine avant d'amener Joséphine à Notre-Dame dans un carrosse doré, traîné par huit chevaux, et de poser sur ses cheveux teints et sur son front fardé la couronne impériale, étincelante de mille feux.

Mais Bonaparte ne peut effacer de son esprit le souvenir des trahisons de Joséphine. Il pardonne, il n'oublie pas.

La vie commune est une suite de scènes, de récriminations, de bruyants accès de colère. Joséphine aime la liberté pour elle-même. Elle la refuse au Premier Consul. Elle le fait espionner par ses familiers. Elle est espionnée elle-même par les Bonaparte. Charmante vie de famille !

Excédé, Napoléon songe une seconde fois au divorce. Il en parle à son entourage, à Joséphine elle-même. Il voudrait la déterminer à prendre l'initiative d'une séparation, nécessaire à son repos et à l'intérêt de la France. Il a ce

mot touchant et profondément humain, qui montre le côté sensible de son cœur de fer :

— Si tu ne fais que m'obéir, je sens que je ne serai jamais assez fort pour m'obliger à te quitter.

Il dit à Rœderer :

— Comment renvoyer cette bonne femme, alors que je deviens grand !... Non, cela passe ma force.

La fine mouche comprend la faiblesse de l'homme qu'elle domine encore. Elle le ressaisit et quand, en 1804, le Sénat et le Corps législatif viennent à Saint-Cloud offrir au Premier Consul le titre d'empereur des Français, elle est proclamée impératrice. Aussi habile dans les combats amoureux que Napoléon sur les champs de bataille de l'Europe, Joséphine exploite l'avantage qu'elle a momentanément reconquis.

Quand le pape vient en France couronner Napoléon, elle lui confesse gentiment, avec une apparente confusion, qu'aucune cérémonie religieuse n'a béni son union. Elle met ainsi le vicaire du Christ dans son jeu, car le pape pense, à juste titre, qu'il faut réparer cette fâcheuse omission. Sans mariage religieux, il ne pourrait sacrer dans l'église métropolitaine l'empereur et celle qu'il avait, de bonne foi, appelée « sa chère fille en Jésus-Christ ».

L'adroite confidence faite par Joséphine au pape a un but intéressé. Ce n'est point un scrupule de conscience qui la fait parler, elle veut, en faisant bénir son union par l'Église, opposer un nouvel et puissant obstacle au divorce sans cesse menaçant.

Pris de court, Napoléon ne peut reculer. Le canon tonne, les orgues résonnent, les troupes sont sous les armes. Le

bourdon de Notre-Dame fait retentir, dans le ciel de Paris en fête, sa voix grave et sonore.

Napoléon est prisonnier de la situation. Par une habile manœuvre, Joséphine l'a acculé au mariage religieux. Il cède, contraint et forcé. Il se souviendra en temps utile.

La bénédiction nuptiale est donnée en secret, dans une chambre écartée du palais, par S. E. le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, primat des Gaules, grand aumônier de France et, par surcroît, oncle de l'empereur.

La contrainte subie est indéniable. Elle constituera un excellent élément d'annulation. Napoléon a reçu un coup, mais, comme il n'est jamais en défaut, il tient la riposte. Le mariage forcé aura comme revanche le divorce imposé.

Sous les voûtes séculaires de Notre-Dame de Paris, agenouillée devant le souverain pontife au visage aussi pâle que sa blanche soutane, tandis que Napoléon, de ses mains despotiques et impériales, la couronne lui-même, quelles réflexions doit faire Joséphine, si la frivolité de son esprit lui permet de réfléchir !

La créole de la Martinique, la veuve besogneuse et déconsidérée d'Alexandre de Beauharnais, l'ancienne maîtresse de Barras est sacrée impératrice des Français !

La place est bonne, mais il faut la conserver !

La nouvelle souveraine va s'y employer de son mieux !

Que d'ennemis à vaincre, que d'obstacles à surmonter ! Le spectre du divorce la hante, trouble sa joie et le repos de ses nuits. Elle est montée trop haut et trop vite. La chute peut être aussi rapide que l'ascension. Toute la famille

impériale est liguée contre elle. Leurs discordes s'apaisent quand ils sont unis dans la haine ! Tous contre les Beauharnais ! A la proclamation de l'Empire, pendant le dîner de gala au château de Saint-Cloud, Caroline Murat n'a pu



RENONCIATION DE JOSÉPHINE A SES DROITS D'ÉPOUSE
D'après Wathier.
Bibliothèque Nationale, Estampes.

cacher sa haine contre Joséphine ni son dépit de n'être point princesse impériale, comme ses belles-sœurs. A table, elle contient ses larmes ; elle boit de grands verres d'eau pour noyer son chagrin ; enfin, elle s'évanouit. Tout cela se

paiera ! Joséphine n'a qu'à bien se tenir. L'empereur lui a tout pardonné : son passé, ses dettes, ses calomnies ; il ne lui pardonnera pas d'être stérile.

Insensés sont les hommes qui prétendent construire pour un long et lointain avenir, alors que la minute présente leur appartient à peine et que l'heure prochaine ne sera peut-être plus à eux !

Napoléon veut un héritier, lui, le petit Corse, parti de la pauvre maison d'Ajaccio pour conquérir son trône. Il veut faire souche d'empereur. Longtemps, il a pu croire qu'il était seul coupable de ses déceptions dynastiques. Joséphine s'est habilement employée à faire naître l'idée et à l'incruster dans son cerveau génial. Comment pourrait-il l'accuser de stérilité ? Elle a deux enfants. Donc elle a fait ses preuves ! Lui, non ! Or, le 13 mai 1806, Napoléon a un fils, Léon, avec une lectrice de l'impératrice.

A défaut d'héritier légitime l'empereur pourrait songer au fils de Louis et d'Hortense. L'enfant meurt du croup à La Haye. Ces deux événements bouleversent Napoléon. Il est père, donc c'est Joséphine qui est stérile ! La mort de son neveu ne lui laisse même plus d'héritier possible. Il lui faut une femme jeune qui lui donne un fils. S'il divorce, il ne se contentera pas d'épouser une petite bourgeoise, une pseudo-aristocrate ou une fille de vieille noblesse. Sa femme doit être née sur les marches d'un trône pour venir s'y asseoir avec lui. Pourquoi hésiterait-il ? Tout lui réussit, tout lui appartient. L'avenir est à lui.

S'il change de femme, il importe de prendre ce qu'il y a de mieux. Il s'est emparé des villes, des provinces et des

royaumes, il prendra une fille d'empereur pour succéder à la créole, dans sa couche de parvenu.

Qui choisir ? Une liste de douze noms lui est soumise : quelques petites princesses sans importance et deux ou trois filles de naissance plus reluisante. Son choix est fait. Il épousera une grande-duchesse de Russie.

A Tilsitt, sur le radeau du Niemen, il amorce la conversation avec son « cher frère » Alexandre, dont il désire la double alliance politique et matrimoniale. Le tsar lui donne quelques bonnes paroles qu'il prend pour de l'argent comptant, mais jamais un tel mariage ne sera possible. Talleyrand, chargé de négocier, joue la partie comme à l'ordinaire : double jeu. Il dessert l'empereur en ayant l'air de le servir.

D'ailleurs, l'impératrice-mère est résolument hostile au projet. Jamais elle ne donnerait son consentement qui est indispensable ! Qu'importe ! Joséphine est perdue. Son meilleur appui lui manque. L'homme qui, jusque-là, lui est resté fidèlement attaché, le personnage tortueux et habile qui tient entre ses mains tous les rouages de la police impériale, le régicide Fouché est pris d'une belle passion pour un mariage digne de l'empereur.

Par ses soins, chaque jour, chaque soir, dans les cafés, dans les carrefours, sur les places, ses hommes répandent la nouvelle d'un prochain divorce. Il prépare l'opinion publique. L'occasion n'a jamais été si favorable.

Napoléon est amoureux. Il aime comme il n'a jamais aimé aucune femme, même Joséphine au temps de ses

premières et fougueuses amours. Et celle qu'il aime est jeune et ravissante : d'admirables cheveux blonds, des yeux gais et prometteurs. C'est Mme Walewska. La charmante Polonaise occupe le cœur et la pensée de Napoléon. Il est de nouveau père.

A Fontainebleau, pour la première fois, depuis l'hôtel de la rue Chantereine, l'empereur a un appartement distinct de celui de Joséphine. C'est la séparation avant le divorce. Mais Fouché — pour une fois — est maladroit. Il veut aller trop vite. Il se donne, auprès de l'impératrice, une mission dont l'empereur ne l'a pas chargé. Il tente de persuader Joséphine qu'elle devrait prendre l'initiative de la rupture, dans l'intérêt de la dynastie. Surprise par l'attaque, Joséphine hésite, s'inquiète, et se confie au prince de Bénévent.

Quand Fouché joue sur un tableau, Talleyrand mise immédiatement sur l'autre, et il est le joueur le plus habile. Conseillée par Talleyrand, Joséphine dit brusquement à Fouché :

— Est-ce l'empereur qui vous a chargé de me parler ?

Et, comme il ne peut répondre oui, elle congédie le duc d'Otrante. Elle s'épanche en confidences avec Mme de Rémusat. Celle-ci guette l'empereur au moment où il passe de son cabinet de travail à sa chambre à coucher. Elle lui raconte l'audacieuse intervention de son ministre de la police. Napoléon est furieux. Il se précipite chez Joséphine... Il lui affirme qu'il n'a chargé Fouché d'aucune mission, et qu'il aurait, au moins, la convenance, si l'intérêt de sa dynastie exigeait un jour de cruels sacrifices, de

prévenir lui-même sa femme avec tous les égards qui lui sont dus. Tous les deux, réunis, sinon réconciliés, pleurent ensemble sur leur bonheur perdu...

Pendant les mois qui vont suivre, la même scène se renouvellera souvent. L'empereur, si ferme en ses desseins, si entier dans ses volontés, le maître de l'Europe, hésite à briser le cœur de celle qu'il a aimée. Lui qui, poussé par son destin, esclave de son rêve ambitieux, n'hésitera pas à saigner la France du meilleur de son sang, à affaiblir une race que la royauté lui avait transmise nombreuse et forte, l'homme prédestiné qui, sans pâlir,

> Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
> Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit,

est sans force et sans résistance devant les pleurs d'une femme.

Qu'il est faible le grand homme ! Il connaît donc la pitié. Il peut donc se laisser attendrir, il hésite devant la douleur des autres, lui qui a tout brisé, pour parvenir au rang suprême et s'y maintenir ! Ah ! comme il se souvient de sa passion d'autrefois ! Il ne peut oublier que, pendant longtemps, sans peut-être l'aimer, elle-même, elle l'a entouré de douceur et de caresses. Il ne peut oublier qu'elle a toujours cherché à rester effacée, sans prétendre jouer un rôle dans les affaires de l'État, se contentant d'être la souveraine de toutes les élégances. Elle a donné le bon ton à sa Cour, elle a appris les bonnes manières à tous ces parvenus qui, partis de si bas, sont montés si haut. Elle voulait la grâce du duc d'Enghien. Elle avait deviné combien

cet assassinat juridique était une faute politique. Elle avait obtenu de lui, comme don de joyeux avènement, la grâce d'un des frères de Polignac condamné à mort.

Et il allait la quitter ! Il était nerveux plus encore que de coutume. Il ne dormait plus, il était écartelé entre le souvenir du passé et le souci de l'avenir. Rentré dans sa chambre, repris par sa passion pour Mme Walewska, éloigné de Joséphine, il songeait de nouveau au divorce.

Sans doute, l'impératrice était bonne, mais d'une bonté facile et banale. L'argent coulait entre ses doigts, sa bourse était sans fond, comme le tonneau des Danaïdes. Elle donnait aux autres avec autant de facilité qu'elle dépensait pour elle-même. Mais quelles œuvres de bienfaisance avait-elle créées ? A quelles infortunes avait-elle prêté une assistance directe et personnelle, à quelle fondation utile avait-elle attaché son nom ? Le rôle d'une souveraine, pour justifier sa puissance et pour se faire pardonner son élévation, est d'être la bienfaitrice de tous les déshérités de la vie. Joséphine n'avait pas le temps de songer à jouer ce rôle essentiel, qui l'eût peut-être préservée de la chute.

Elle avait d'autres préoccupations moins louables. Levée tard, elle passait toute sa matinée à réparer des ans l'outrage chaque jour plus cruel. Elle avait engraissé. Elle n'avait plus cette taille souple, cette démarche onduleuse, qui était une de ses séductions. Ses formes arrondies avaient pris de l'ampleur et, si son assiette était plus solide, son aspect était moins gracieux ; ses dents toujours mauvaises étaient devenues noires et plus rares. Des rides creusaient des ravines sur son visage légèrement bouffi.

Les ruines pouvaient se réparer, au moins en partie.

Le peintre Isabey ne se contentait pas d'adorables miniatures pour attester la subtilité de son art et la prestigieuse habileté de son pinceau ; il peignait le visage de l'impératrice. Et grâce à lui, réparée, repeinte, fardée jusqu'aux épaules, après ce minutieux ravalement, Joséphine pouvait encore faire illusion, surtout à la lumière douce des bougies, si bienfaisante pour la beauté des femmes.

Mais le réveil était désastreux, elle ne pouvait plus lutter. De plus, elle était maladroite. Napoléon avait eu beau supplier et menacer, Joséphine, capricieuse et entêtée, se refusait à renoncer à ses manies et à ses défauts. Les petits carlins envahissaient le cabinet de toilette, la chambre et le lit de l'impératrice. Ils s'y installaient en maîtres et leurs aboiements furieux agaçaient l'empereur. Les cartomanciennes les plus tarées, diseuses de bonne aventure, étaient introduites chaque matin, malgré la défense du maître.

Napoléon entra, un jour, dans une violente colère, en trouvant auprès de l'impératrice une voyante mal réputée et un individu suspect capable de commettre un attentat contre son auguste personne. Il avait interdit l'entrée des Tuileries aux vendeuses et revendeuses de robes, d'étoffes, de falbalas, de faux ou de vrais bijoux qui tentaient l'impératrice et l'entraînaient dans de folles dépenses.

Cependant, Napoléon hésite encore, il secoue violemment Fouché, qui a montré trop de zèle en parlant sans cesse de divorce. Par un reste de tendresse, poussé par l'habitude

qui enchaîne les hommes aux femmes qu'ils ne désirent plus, il songe à des expédients pour ne plus quitter Joséphine. Une fausse grossesse ? Une supposition d'enfant ? Ce serait ridicule et trop dangereux. Il faudrait mettre trop de gens dans la confidence et être sûr de leur discrétion. Une adoption ? La chose serait plus facile. Mais, vite, il chasse ces idées qui sont la preuve de son désarroi moral.

Où Joséphine va-t-elle trouver des appuis ? Dans son service d'honneur ? Les courtisans la sentent perdue, la délaissent, ils ne se gênent plus avec elle et restent assis quand elle est debout, ce qui, dans une cour, est le comble du sans-gêne. Quand elle entre, au lieu du silence protocolaire, elle entend le bruit des conversations. Elle n'a même plus droit aux formes extérieures du respect...

Peut-être ses enfants viendront-ils à son secours ? Vain espoir ! Eugène et Hortense, qui dépendent de l'empereur, ont, à l'égard de leur mère, des formes parfaites, mais ils lui conseillent la résignation, l'obéissance aux ordres de Napoléon, en lui recommandant de ne pas oublier l'assurance d'une position honorable et d'un douaire important.

Joséphine bénéficie d'un court répit. D'Italie, Napoléon a écrit à Fouché, qui continue ses intrigues :

« Marchez suivant mon opinion et ne suivez point vos caprices. »

La remplaçante n'est point encore trouvée. A défaut d'une princesse russe, inaccessible, il a songé à une princesse de Bavière. Mais la fiancée éventuelle n'a aucune des qualités requises pour le haut et délicat emploi qui lui serait

réservé. Peut-il, d'ailleurs, devenir le beau-frère de son beau-fils ? Il serait la risée de l'Europe.

La tension nerveuse s'accentue entre Napoléon et Joséphine. Il la prend, il la fuit, il la délaisse et revient vers elle. Est-ce là le monstre sans cœur, insensible à tout sentiment humain, ou un homme, rien qu'un homme, un pauvre



L'EMPEREUR CONFIE A M. DE BEAUSSET, PRÉFET DU PALAIS, LA MISSION DE PORTER JOSÉPHINE DANS SES APPARTEMENTS

homme qui souffre de faire souffrir une autre créature ?

En mars 1808, il est malade et ne peut paraître à une fête de la Cour. Joséphine accourt auprès de lui. Elle le trouve couché, en proie à d'intolérables douleurs d'estomac, premiers symptômes du cancer qui le rongera sur le rocher de Sainte-Hélène. Toute la nuit, elle reste auprès de lui, elle le console, elle le soigne comme un enfant malade, elle est maternelle et douce, cette fois. Ils pleurent tous les deux.

« J'aime ma femme », disait l'empereur, sans crainte du ridicule.

L'insuccès de l'entrevue d'Erfurth, les revers en Espagne, les difficultés qui surgissent de toutes parts en Europe, retardent quelque peu le dénouement fatal.

Joséphine va le précipiter en commettant une grave maladresse. Elle s'est toujours abstenue de s'immiscer dans les affaires de l'État. Or, en répondant à une adresse du corps législatif, elle prononce des paroles imprudentes, inspirées sans doute par Talleyrand et Fouché, réconciliés pour la perdre. L'empereur fait insérer au *Moniteur* un démenti cinglant ; il marque son mécontentement, annonciateur de la rupture imminente.

Un intermède guerrier apporte un nouveau retard à ce divorce, dont on parle tant, et qui semble reculer indéfiniment. L'Autriche, avant de donner sa fille à l'empereur, lui fait la guerre. La situation est douteuse à Essling. Joséphine, qui est à Strasbourg, a la sottise de crier au désastre. La victoire sourit encore à Wagram. L'empereur, changé par une longue absence, ne songe plus à Joséphine, qui promène son ennui à Plombières et à la Malmaison.

Tout semble à la fois se détacher d'elle et, quand elle revient à Paris, les coups de canon et les hommages officiels lui font défaut.

Napoléon doit se hâter de divorcer, l'incertitude a trop duré. Les ennemis en ont profité pour répandre à profusion les libelles. Voici un échantillon de ces douceurs :

> Le sein le plus fécond pour toi serait stérile
> Tyran, ne commets pas un forfait inutile,
> Les monstres ne se reproduisent pas.

Joséphine a été impératrice du 18 mai 1804 au 16 décembre 1809, soit cinq ans et sept mois, pendant lesquels elle n'a habité Paris que douze mois en tout.

Reine de la mode, elle a été un bourreau d'argent. Malgré les largesses sans cesse renouvelées de l'empereur, elle était criblée de dettes. Comment, même avec une pension impériale, aurait-elle pu payer ces six cent soixante-seize robes, ces merveilleux cachemires, ces innombrables chapeaux empanachés de plumes rares, ces dentelles de prix, ces soixante-treize corsets, ces neuf cent quatre-vingts paires de gants, et tous ces mille riens si coûteux qui sont les éléments indispensables d'une toilette féminine ? Il faut lire Frédéric Masson, qui a dressé un inventaire exact de la garde-robe de l'impératrice, pour se rendre compte de ses folles dépenses. Mais ce n'est pas tout. Le gouffre devient plus profond quand il est creusé par les bijoutiers. Elle achète des bijoux sans compter, elle les échange, elle les revend au gré de ses caprices et de ses fantaisies, elle dépense ou, plutôt, elle gaspille en moyenne plus de douze cent mille francs par an. L'argent de sa pension, les cadeaux de l'empereur, les sommes prélevées sur sa cassette, ne suffisent point à solder tous les fournisseurs.

A six reprises différentes, depuis son mariage, Napoléon a dû régler les dettes pressantes de sa femme. Il croit, chaque fois, qu'il n'y a plus d'arriéré, elle l'affirme, elle le jure. A peine l'opération est-elle terminée que les créanciers surgissent de nouveau, les dents longues, et réclament des sommes dues depuis longtemps. Ne demandez pas, d'ailleurs, à Joséphine, de fournir un compte exact des

sommes qu'elle doit. Elle n'en sait rien elle-même. Elle ne s'en préoccupe pas. Ces détails ne l'intéressent guère. Quand l'empereur lui fait des reproches trop violents et largement mérités, elle esquive les explications gênantes en répandant des flots de larmes. Napoléon se méfiait quand il lui voyait les yeux rougis, il disait à Duroc, grand maréchal du palais :

— L'impératrice a pleuré, elle doit avoir des dettes à payer.

Duroc interrogeait l'impératrice qui ne disait jamais la vérité. Il fallait la presser terriblement de questions, pour obtenir un renseignement à peu près exact. Une telle femme n'est-elle pas une plaie pour un mari, un véritable fléau dans un ménage, même impérial ?

J'ai déjà dit que la bonté de Joséphine était plus apparente que réelle et s'appliquait surtout à elle-même. La famille corse allait triompher des dernières résistances de l'empereur, en lui rappelant les propos envenimés que Joséphine avait répandus avec profusion à la Cour. Elle avait calomnié Napoléon. Elle avait osé salir l'intimité purement affectueuse et toute naturelle du grand frère avec sa sœur Pauline. Un tel outrage ne lui enlevait-il pas tout droit à la pitié ? Il ne fallait pas ménager celle qui avait distillé son venin sur l'empereur et sur sa famille. Les Bonaparte insistaient ; ils tenaient enfin la revanche si longtemps attendue et si ardemment désirée contre les Beauharnais, ces accapareurs.

Après un séjour à Fontainebleau, où les scènes furent

fréquentes entre Napoléon et Joséphine, la Cour revient aux Tuileries et l'empereur signifie à l'impératrice sa volonté de divorcer. Joséphine a une terrible crise de nerfs ; elle se roule sur le tapis en poussant de longs cris, elle est étouffée par les sanglots, elle s'évanouit. Le préfet du palais, M. de Beausset, en entendant cette scène terrible où la voix de l'empereur s'était mise au diapason des cris de Joséphine, croit qu'il est appelé auprès de son maître et ouvre la porte. Joséphine est toujours étendue à terre, elle ne semble plus donner signe de vie, bien que son teint reste rose. Mais on peut se demander si c'est la vie ou le fard qui lui donne cette apparence.

Napoléon, très troublé, très inquiet, prie le préfet du palais de l'aider à transporter Joséphine, par un escalier intérieur, jusqu'à sa chambre à coucher. Elle ne donne toujours pas signe de vie. L'empereur la prend par les pieds et M. de Beausset sous les bras. L'escalier est étroit. A un tournant, l'épée du préfet heurte le front de Joséphine. Elle tourne alors la tête vers M. de Beausset et, sûre que Napoléon ne peut ni la voir, ni l'entendre, très maîtresse d'elle-même, elle lui dit tout bas :

— Ne me serrez pas si fort, vous me faites mal.

En décembre 1809, la résolution de Napoléon est annoncée officiellement. Le 10 décembre, une députation du corps législatif est reçue aux Tuileries. L'empereur lui déclare que, dans l'intérêt de la France, il est prêt à sacrifier ses plus chères affections. La constante préoccupation de Napoléon est d'entourer son divorce de formes honorables pour Joséphine.

Les juristes, les casuistes ont longuement étudié la question. Ils ont à leur disposition les exemples historiques des rois de France qui ont répudié leurs épouses. Ils citent les cas utiles à retenir et, parmi eux, les précédents les plus notoires avec Charlemagne, Louis XII et Henri IV. L'empereur, qui a créé les codes français, se considère comme au-dessus des lois qu'il a édictées. Les formalités prévues par le Code civil ne peuvent s'appliquer à lui, et le lien qui le lie à Joséphine ne peut être rompu que par la triple intervention du conseil de famille impérial, du Sénat et des autorités ecclésiastiques compétentes.

Le 15 décembre 1809, la famille impériale, en costume de gala, est réunie aux Tuileries. Au milieu de la grande table, l'empereur ; à sa droite, Madame Mère, Louis et Hortense, Jérôme et la reine de Westphalie, le roi Murat et la reine Caroline, la princesse Pauline Borghèse ; enfin, triste, résigné et soucieux de ne point mécontenter Napoléon, Eugène, vice-roi d'Italie.

Quand tous ces illustres personnages sont assemblés, la porte s'ouvre et Joséphine paraît. En robe blanche, sans un bijou, triste et cependant maîtresse d'elle-même, elle s'avance. L'empereur va au-devant d'elle, la prend par la main et, la plaçant à ses côtés, il lit un discours soigneusement préparé, où il affirme que son amour pour la France et l'intérêt de sa dynastie l'obligent à briser ses plus chères affections.

Le protocole a tout prévu. L'impératrice ouvre le papier qu'elle tient à la main et commence à lire la réponse qui

bonheur d'être un jour gouvernée
par les descendants d'un grand
homme si évidemment suscité
par la providence pour effacer
les maux d'une terrible révolution
et rétablir l'autel, le trône et
l'ordre social. mais la dissolution
de mon mariage ne changera
rien aux sentiments de mon
Coeur : l'empereur aura toujours
en moi sa meilleure amie.
je sais combien cet acte commandé
par la politique et par de si
grands intérêts, a froissé son
Coeur ; mais l'un et l'autre
nous sommes glorieux du sacrifice
que nous faisons au bien de la
patrie. joséphine

FIN DE LA LETTRE DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE SUR LA « DISSOLUTION DE SON MARIAGE », DATÉE DU 15 DÉCEMBRE 1809

Archives Nationales.

lui a été dictée. Vaincue par les larmes, elle doit s'arrêter, tente en vain de reprendre sa lecture et remet son discours à Régnault de Saint-Jean-d'Angély, qui lit le document :

« Avec la permission de notre auguste et cher époux, je dois déclarer que, ne conservant aucun espoir d'avoir des enfants qui puissent satisfaire les besoins de sa politique et l'intérêt de la France, je me plais à lui donner la plus grande preuve d'attachement et de dévouement qui ait jamais été donnée sur la terre.

» Je tiens tout de ses bontés ; c'est sa main qui m'a couronnée, et, du haut de ce trône, je n'ai reçu que des témoignages d'affection et d'amour du peuple français.

» Je crois reconnaître tous ces sentiments en consentant à la dissolution d'un mariage qui, désormais, est un obstacle au bien de la France ; qui la prive du bonheur d'être gouvernée par les descendants d'un grand homme, évidemment suscité par la Providence pour effacer les maux d'une terrible révolution et rétablir l'autel, le trône et l'ordre social.

» Mais la dissolution de mon mariage ne changera rien aux sentiments de mon cœur, l'empereur aura toujours en moi sa meilleure amie. Je sais combien cet acte, commandé par la politique et par de si grands intérêts, a froissé son cœur ; mais l'un et l'autre nous sommes glorieux du sacrifice que nous faisons au bien de la Patrie. »

La scène est émouvante, elle le serait davantage, si les acteurs mettaient un peu plus de simplicité dans leur jeu. On sent trop la recherche de l'effet, un peu gros, qui doit porter sur le public. La voix, le geste, le costume, les atti-

tudes, les paroles, tout est conventionnel. Les personnages empanachés jouent pour la postérité.

Les Beauharnais pleurent, les Bonaparte ont la convenance de cacher leur joie. Eugène s'évanouit. Le soir, Joséphine pénètre dans la chambre à coucher de l'empereur et fait une suprême et inutile tentative pour le reconquérir.

C'est le premier acte de la tragi-comédie. Les acteurs qui ont figuré dans les scènes du début n'ont pas tous fini de jouer leur rôle. Celui d'Eugène est particulièrement délicat et douloureux.

Le Sénat doit se prononcer sur le divorce. Eugène, architrésorier, est parmi les sénateurs. Régnault de Saint-Jean-d'Angély, ministre d'État, propose au Sénat le vote du sénatus-consulte du divorce. Le prince Eugène lit un éloquent discours, écrit par M. de Fontanes. Il affirme que « les larmes qu'avait coûté à l'empereur la résolution de divorcer suffisent à la gloire de sa mère ». Joséphine récolte ce qu'elle a semé. Mère peu attentive, plus préoccupée d'elle-même que de ses enfants, à la minute décisive, elle les voit passer au camp ennemi. Le Sénat a la même docilité que le prince Eugène et la reine Hortense. Par soixante-seize voix contre cinq, le sénatus-consulte du divorce est voté : c'est le second acte.

Reste le troisième. C'est le plus compliqué. La cérémonie purement civile de la rue Chantereine a eu un lointain post-scriptum. Pour obéir au pape, qui a reçu les confidences intéressées de Joséphine, une cérémonie religieuse a été bâclée avant le sacre. Il est donc indispensable, pour

rendre le divorce définitif, d'obtenir le concours de l'Église.

A qui s'adresser ? Au souverain pontife ? Il n'y faut point songer. Pie VII est captif à Savone. Il ne peut être ni souple ni complaisant. Il a excommunié l'empereur, il est impossible de lui demander justice ou faveur. Il faut rester à Paris et confier la cause au clergé français. Là, seulement, on trouvera des oreilles favorables ou des juges dociles. Cambacérès est chargé de mener les négociations. Les officiaux et les promoteurs diocésains résistent et se récusent. Cambacérès appelle à son aide l'avocat Guieu, grand spécialiste en la matière. L'habile procédurier tourne l'obstacle et trouve le bon motif pour obtenir l'annulation du mariage religieux. Ce motif ne manque ni d'imprévu ni de piquant : c'est la contrainte, le défaut de consentement.

L'empereur tout-puissant a dû céder à la volonté de Joséphine guidée par le pape. Elle a exigé le mariage religieux. Elle a même eu l'habile précaution de se faire délivrer un certificat par l'officiant, le brave oncle, le cardinal Fesch.

Les cardinaux français et quelques évêques, réunis chez Fesch, donnent un avis favorable et indiquent la procédure à suivre. Les témoins entendus, Duroc, Berthier, Talleyrand et Fesch déposent selon la volonté de l'empereur. La sentence de l'Official est favorable. Par crainte du ridicule, il écarte la contrainte, car les juges ecclésiastiques pensent, sans oser le dire, que Napoléon fait subir la contrainte aux autres, mais ne l'accepte jamais pour lui-même. Aussi l'ingéniosité ecclésiastique trouve-t-elle un autre motif dans le respect de la forme.

Le mariage doit être annulé, parce que les formalités prescrites par l'Église n'ont pas été remplies. L'officialité métropolitaine accepte la sentence. Tout est consommé. Le divorce est définitif. Joséphine aurait pu retarder l'issue fatale. Elle a renoncé à la lutte. Ses familiers, son entourage, ses enfants eux-mêmes qui ne veulent pas s'aliéner la fructueuse bienveillance de l'empereur, lui ont conseillé la résignation. Elle va recueillir les fruits de son obéissance. Jamais souveraine divorcée n'obtiendra les bienfaits d'une telle liquidation. Sa vanité est satisfaite. Elle conserve le rang d'impératrice et reine avec les honneurs et prérogatives attachés à ce titre. Son douaire est appréciable : deux millions de rente sur le Trésor public et un million sur le Trésor de la Couronne. Comme cadeau supplémentaire, le palais de l'Élysée et le château de Navarre, réparés à grands frais, et la Malmaison.

Vraiment, l'empereur est généreux — n'oublions pas que c'est la France qui paie ! Ne nous attendrissons pas sur le sort de Joséphine. Dotée d'une rente formidable pour l'époque, elle pourra continuer son existence de femme inutile, coquette, frivole et dépensière.

N'oublions pas ce fait important : l'empereur paie toutes les dettes et tout l'arriéré de Joséphine, soit environ deux millions. Mais le chapitre « Dettes » ne disparaît pas du budget de la divorcée, car elle se hâte d'en faire de nouvelles et fort importantes. A Navarre ou à la Malmaison, le désordre des finances de Joséphine est inouï. Les dettes augmentent, cette femme est incorrigible.

Est-elle au moins une bonne mère ? Dans l'amour de ses enfants et petits-enfants, elle pourrait trouver une consolation à sa disgrâce dorée et un dérivatif à son oisiveté dépensière. Hélas ! elle n'a jamais témoigné à Eugène et à Hortense qu'une tendresse très modérée, et elle a deux enfants qui ont toujours été parfaits pour elle.

Lorsqu'elle part pour Milan, retrouver Eugène et assister aux couches de sa belle-fille, la vice-reine d'Italie, à peine arrivée elle s'ennuie en famille et ne songe qu'au retour.

Désormais, l'ennui la ronge, les jours lui semblent vides et les soirées interminables. Elle souffre dans son orgueil de n'être plus associée aux fêtes somptueuses des Tuileries. Elle songe sans cesse à la jeune rivale qui a pris sa place et qui, plus heureuse qu'elle, a donné un héritier à l'Empire. Par un sentiment étrange, elle est prise d'un désir fou de voir le petit roi de Rome. Elle accable Napoléon de ses lettres pour obtenir cette étrange satisfaction. Il résiste longtemps, craignant de mécontenter Marie-Louise. Il cède enfin, toujours faible envers Joséphine. Mme de Montesquiou, gouvernante de l'héritier impérial, l'amène au château de Bagatelle et l'impératrice déchue s'extasie devant la beauté de l'enfant.

Par convenance, et pour ne point irriter la nouvelle impératrice, Joséphine devrait rester éloignée de Paris. Elle ne songe qu'à y revenir. Il faut user d'une douce contrainte pour la décider à se distraire en voyageant. La voici à Aix-les-Bains et, en 1810, elle vient à Chamonix.

Un herboriste de Chambéry, Bonjean, homme astucieux, lui révèle les mystérieuses voluptés de l'herborisation.

Joséphine est prise d'une subite passion pour cette distraction nouvelle. L'herboriste initiateur a une façon un peu spéciale de lui faire connaître la faune alpestre. La veille de l'ascension de Joséphine vers la mer de Glace, Bonjean a transplanté les plantes les plus rares.

La chaise de l'impératrice est portée à bras par huit hommes vigoureux. A tout moment, Joséphine s'exclame :

— Monsieur Bonjean, voici de l'aconit ! Là, de la gentiane bleue ! Oh ! de l'edelweiss, de l'orchis vanille !...

Son enthousiasme est si grand que, pour la première fois de sa vie, elle fait des vers fort mauvais qu'elle écrit de sa main impériale sur le registre du Temple de la Nature, modeste abri dans le désert de Montenvert. La scène est curieuse et prouve une fois de plus que les souverains ne connaissent jamais la vérité. Trop de gens ont intérêt à la leur cacher. Dans ses voyages en Russie, la grande Catherine parcourait des villages bâtis de maisons de toile peinte et était acclamée par des policiers costumés en paysans.

La désastreuse campagne de Russie a sonné le glas du régime impérial. Les revers se succèdent, l'édifice craque de toutes parts.

La petite Cour de la Malmaison, composée en grande partie de nobles qui regrettent la monarchie, conspire contre Napoléon. Les timides et les hésitants cherchent à deviner l'avenir et sont prêts à se rallier aux Bourbons, s'ils leur conservent leurs places et leurs traitements. Joséphine n'a pas pour habitude de réfléchir, mais, à la longue, elle s'inquiète non pour l'empereur, mais pour

elle-même. Elle trompe ses inquiétudes, mue par un sentiment étrange, en prodiguant ses amabilités à une ancienne maîtresse de l'empereur, la comtesse Walewska, et ses caresses au jeune Alexandre Walewski, fils de Napoléon.

Désormais, elle renonce à la jalousie. Peut-être même éprouve-t-elle une secrète volupté en se disant, qu'en somme, c'est maintenant Marie-Louise la dupe et la victime.

Le 29 mars 1814, cédant aux pressantes sollicitations d'Hortense, elle quitte brusquement la Malmaison pour se réfugier à Navarre. Il n'est que temps. L'ennemi est aux portes de Paris. A Fontainebleau, Napoléon fait ses adieux aux maréchaux et aux grognards de la Grande Armée.

Les femmes ont parfois le cœur inconstant. Elles sont légères et frivoles, mais seules elles ont aussi d'admirables élans de tendresse et de dévouement. Le malheur les attire, elles oublient tout, et les fautes du passé et les infidélités répétées et les colères et les ingratitudes et l'abandon pour venir au chevet de l'homme frappé par la disgrâce et lui adoucir les amertumes de la défaite.

Ah ! si Joséphine était venue dans la Cour des Adieux, reprendre la place laissée vide par Marie-Louise auprès de celui qui lui avait tout donné, et l'empire, et la richesse, et la gloire et, par-dessus tout, son amour, quel rôle admirable elle eût joué !

Mais ce rôle était trop beau et trop grand pour elle. Elle a préféré n'être qu'une pauvre femme uniquement attachée à sauvegarder sa position.

A son départ, elle a eu la précaution d'emporter tous ses

bijoux. A Navarre, Hortense vient la rejoindre, bravant les ordres de Louis qui lui avait enjoint d'amener ses enfants à Blois, auprès de la régente Marie-Louise.

Joséphine songe à utiliser ses anciennes relations pour assurer son sort et celui de sa famille, qui est dans les mains de Louis XVIII et surtout des Alliés.



ALEXANDRE Ier

Mais Napoléon a pensé à tout. L'empereur, dont l'ivresse du malheur n'a pas emporté la raison, veut, avant de partir pour l'île d'Elbe, assurer le sort de tous ceux qu'il a aimés : au premier rang, sa chère, sa douce, son incomparable Joséphine.

Le traité du 11-13 avril, signé par les représentants de tous les belligérants, assure à la compagne des premières heures de gloire une rente d'un million. Hortense et Eugène ne sont pas oubliés. L'empereur vaincu manifeste encore sa prédilection pour les Beauharnais.

La suite des événements est navrante. Informée par Mlle Cochelet et par des amis fidèles des bonnes disposi-

tions des Alliés, Joséphine est revenue précipitamment à la Malmaison. Son retour est annoncé par cette curieuse phrase dans les journaux :

« La mère du prince Eugène est arrivée à la Malmaison. »

Le tsar vient lui rendre visite. Elle lui prodigue et ses grâces flétries et le sourire de ses vilaines dents. Elle commande de nouvelles toilettes pour plaire à son hôte impérial. Et c'est le vainqueur de Napoléon, à qui elle doit tout, qui reçoit ainsi un accueil enthousiaste !

Vit-on jamais pareille aberration et une aussi étonnante absence de tenue et de dignité ?

Tandis que la reine Hortense accepte de Louis XVIII le titre de duchesse de Saint-Leu, troquant sa couronne royale contre un duché d'opérette, tous les étrangers de grande marque défilent à la Malmaison. Ils viennent voir Joséphine comme on regarde une bête curieuse ; elle se laisse admirer, sans perdre de vue sa position future.

Peut-être même est-elle tentée d'imiter sa fille et d'accepter le titre dérisoire de duchesse de Navarre.

Le tsar Alexandre est plus empressé que jamais. Joséphine, comme toutes les vieilles femmes qui ne veulent pas abdiquer, prend pour elle ses assiduités. Le tsar ne la détrompe pas, mais il vient pour Hortense. Celle-ci résiste avec prudence, ne voulant pas mécontenter le tout-puissant protecteur, et tandis que l'empereur est à l'île d'Elbe, la mère et la fille décident de donner une réception à Saint-Leu, en l'honneur du vainqueur de Napoléon.

La fête est réussie, la chère est exquise, Hortense achève

de conquérir le Russe en chantant. Joséphine a déployé toutes ses grâces et a revêtu sa plus belle robe, la dernière création de ce couturier de génie qui s'appelle Leroi. L'étoffe de la robe est légère, la journée est fraîche, Joséphine prend froid et ne peut paraître au dîner.

Le lendemain, elle est plus mal, une fièvre violente se déclare.

On la ramène à la Malmaison.

Huit jours après, elle meurt victime des deux grandes passions de sa vie : l'amour de la toilette et le désir de plaire.

L'impératrice des Français, la femme de Napoléon, — ô dérision ! — a comme garde d'honneur, à ses obsèques, un détachement de la garde impériale russe.

A sa mort, pour rester fidèle à ses habitudes, elle laissait trois millions de dettes.

Ai-je été injuste et cruel envers celle que Napoléon a tant aimée ? Je ne le crois pas. Je suis sûr, en tout cas, que son image restera touchante et douce, car la légende est plus forte que l'histoire.

Ma faible voix ne saurait couvrir le concert de louanges qui, de toutes parts, s'est élevé autour de son nom.

J'ai ouvert le dossier, j'ai consulté les pièces, cité des dates, énoncé des faits.

Le lecteur jugera.

L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE

L'impératrice Marie-Louise a une mauvaise presse. L'opinion publique lui est hostile. Les historiens ne la ménagent pas. Ils l'opposent à Joséphine, et leur comparaison est tout à l'avantage de la créole.

Sans avoir l'outrecuidance de tenter une justification difficile et une réhabilitation douteuse, il est permis de se demander, pour être impartial, si l'opinion publique n'exagère pas et si les historiens ne sont point injustes.

Rappelons encore les faits et tirons les conséquences qui s'imposent à tout esprit non prévenu.

En 1809, Marie-Louise a dix-huit ans. Elle vit auprès de ses parents qu'elle adore. Elle a pour son père, l'empereur François II d'Autriche, une admiration sans bornes, un véritable culte. Elle a été élevée simplement, mais elle a le sentiment profond de la grandeur de sa race. L'orgueil de caste est, chez elle, démesuré.

Elle vit dans l'exécration de la France, ennemie mortelle de l'Autriche. Elle entend parler de Napoléon avec horreur : c'est le bourreau de son pays et le tortionnaire de sa famille, qu'il a abaissée et humiliée...

Un jour de malheur, l'empereur François II et son ministre Metternich sont venus la voir à la campagne, aux environs de Vienne, où elle se plaisait à écouter le chant des oiseaux et à cueillir de jolies fleurs.

Les deux augustes personnages, porteurs d'une mauvaise nouvelle, ont commencé leur entretien en l'exhortant à tout sacrifier à sa maison et à son pays. Le début était de mauvais augure, car point n'était besoin, sinon pour exiger d'elle un cruel sacrifice, de réchauffer dans son cœur les deux passions qui y étaient contenues.

Elle comprit, pâlit un peu, et se déclara prête à obéir à la volonté paternelle.

François de Habsbourg, très ému, prononça ces simples mots :

— Napoléon demande ta main, il faut dire oui.

Sans hésiter, elle accepte la volonté impériale...

Comment la jeune fille de dix-huit ans pourrait-elle, sans amertume et sans répulsion, devenir la femme de l'Usurpateur de quarante et un ans ? Comment pourrait-elle jamais l'aimer ? Elle est la victime sacrifiée qu'on offre aux dieux vengeurs, pour apaiser leur courroux, la vierge qu'on jette en proie au Minotaure, l'otage que le vaincu est contraint de livrer au vainqueur.

L'Autriche, fidèle à son antique devise, ne pouvant triompher par les armes, cherche d'utiles compensations dans le mariage.

Dès ses débuts à la Cour des Tuileries, Marie-Louise se heurte aux pires difficultés.

Elle doit marcher sur un terrain mouvant, plein d'embûches et de précipices. Elle vit dans un monde nouveau, qui ne ressemble en rien à celui qu'elle a dû quitter pour sauver l'Autriche.

Où a-t-elle vécu, jusqu'en 1809, cette enfant sacrifiée ?

Dans une Cour qui, plus que toute autre maison régnante d'Europe, a le culte de la tradition et le respect des anciens titres. La maison d'Autriche est l'expression vivante de la monarchie de droit divin.

Elle prétend représenter le Saint-Empire romain. Elle se réclame d'illustres ancêtres. Le sang espagnol de Charles-Quint et de Philippe II coule dans ses veines. Elle en est fière, et, dans la famille des Habsbourgs, depuis la plus jeune archiduchesse jusqu'à la Sacrée Majesté Impériale, — c'est le titre auquel François II a droit, — tous ont l'horreur de la révolution et le mépris du parvenu, qui en est le fils.

L'empereur d'Autriche est le perpétuel vaincu des dernières guerres. Chaque fois qu'il a affronté Napoléon, il a éprouvé l'amertume des cuisantes défaites ; son empire s'en va en lambeaux. Le Corse a pris l'Autriche entre ses crocs puissants. Il ne la grignote pas, il la déchire à belles dents. A chaque coup de mâchoire, c'est-à-dire à chaque guerre nouvelle, François II perd une province, un duché, un royaume.

Depuis 1792, date de son accession au trône, son règne est une guerre continuelle, coupée de courtes trêves. Il reprend haleine et court au devant de nouveaux désastres. Dans ses croisades contre l'Antéchrist, ce nouveau croisé est le perpétuel vaincu.

L'idée d'une alliance politique et matrimoniale avec l'empereur des Français apparaît comme monstrueuse.

A Vienne, tous les mécontents, tous les aigris, tous les

ennemis de Napoléon sont assemblés. Ils sont légion : tous les émigrés, dépouillés de leurs biens, tous les ducs, les potentats, les petits princes frustrés de leurs États minuscules et de leurs titres importants, tous les conspirateurs qui souhaitent le retour des Bourbons sont réunis autour de la Hofburg et de Schœnbrunn.



MARIE-LOUISE
par Isabey.

François II d'Autriche est le chef de la coalition anti-française. C'est un bon père de famille. Il a de très nombreux enfants, avec trois femmes successives, dont deux meurent épuisées par des maternités trop fréquentes. Il n'est pas très intelligent. Néanmoins, il est populaire, car les Viennois adorent leur empereur, comme un dieu.

Sa distraction favorite est de faire la cuisine. Avec Alexandre de Russie et le roi de Prusse, lentement, patiemment, savamment, il cuisinera la chute de Napoléon.

Voilà en quelques mots, en quelques traits rapides, l'esquisse du portrait de la future impératrice et du futur beau-père.

Marie-Louise-Léopoldine-Caroline-Lucie est la fille de François II, empereur d'Autriche, et de sa seconde femme, Marie-Thérèse de Bourbon-Sicile. Elle ressemble à la plupart des jeunes filles allemandes de son âge. Elle a de jolis cheveux blonds, un teint rose, d'une fraîcheur presque trop éclatante, des yeux bleu pâle comme ceux d'un chat persan : c'est une *Gretchen* appétissante et bien portante.

Elle ne peut renier la race illustre dont elle est issue. Ses traits révèlent son origine. Elle porte sur sa figure tous les signes caractéristiques de la race des Habsbourgs. Elle a la lèvre inférieure pendante, comme ses grands ancêtres.

Les enfants impériaux ou royaux ne jouissent pas de la liberté concédée d'ordinaire, comme un heureux privilège, — il est vrai qu'ils en ont tant d'autres ! — aux enfants de leur âge.

A deux ans, la jeune archiduchesse a déjà une maison montée. La grande maîtresse, que l'enfant aimera comme une véritable mère, est cette étonnante et habile comtesse Colloredo, Française d'origine, trois fois mariée, elle aussi. A cet égard, Marie-Louise suivra son exemple.

La comtesse Colloredo est la femme du ministre d'État, qui jouit à cette époque de la confiance de l'empereur. Elle a épousé en premières noces le baron de Pontet. Elle a une fille, Victoire de Pontet, qui est l'amie et la petite camarade de Marie-Louise.

Une seconde fois veuve, la comtesse Colloredo, par son mariage avec le prince de Lambesc, pénétrera dans la famille impériale.

Dès l'enfance, la petite archiduchesse laisse deviner les véritables tendances de son caractère. Elle est faible, molle, sans décision ni volonté, elle se laisse facilement influencer, elle subit l'opinion de son entourage. Elle est destinée à écouter la voix qu'elle entend chaque jour résonner à ses oreilles. Jusqu'à son mariage, elle sera dominée par la comtesse Colloredo. Impératrice des Français, elle subira le joug de la duchesse de Montebello.

Les princes ont un besoin impérieux d'avoir auprès d'eux des favoris. Ils ne peuvent jamais montrer leurs véritables sentiments ni dire ce qu'ils pensent. Ils doivent placer sur leur visage un masque qui les protège contre la curiosité dont ils sont entourés. Mais, tout être a besoin, de temps à autre, de pouvoir penser, parler, agir librement et sans contrainte. Dans ces moments de détente, la présence d'un favori s'impose.

Marie-Louise n'est pas très intelligente, elle ne se distingue guère en cela des princes de sa famille. Mais elle est sage, raisonnable, studieuse, appliquée. Son éducation est soignée. Ses maîtres lui apprennent beaucoup de choses, trop de choses. Son programme scolaire est presque aussi chargé que celui des enfants d'aujourd'hui, ce qui n'est pas peu dire.

On entasse dans son jeune cerveau des matériaux importants et divers. Elle parle couramment l'anglais, l'allemand, le français, l'italien et l'espagnol, et même elle prononce quelques mots de turc ! Elle sait suffisamment le latin et le prouve, à son arrivée en France, où un jeune rhétoricien de Bar-le-Duc prononce une harangue dans la langue immortelle. Marie-Louise ne veut pas être en reste

et lui répond dans la langue de Cicéron. Elle est musicienne. Elle est douce et tendre. Elle a vécu loin de tout contact impur et de toute idée mauvaise, car, si elle adore les animaux, la comtesse Colloredo a eu soin d'éloigner de sa jeune élève tous les animaux mâles qui pourraient offrir à sa vue des spectacles trop rapprochés de la nature. Les livres qu'elle a la permission de lire sont soigneusement expurgés de tous les mots douteux. Souvent même des pages entières sont collées, pour lui enlever la tentation d'y jeter un coup d'œil.

Marie-Louise a une petite chienne qui ne la quitte guère, elle s'appelle *Tisbéç* ! Vraiment, Napoléon n'a pas de chance après les carlins de Joséphine !

Elle a été élevée dans la haine de la France. Elle sait que sa tante Marie-Antoinette a été assassinée pendant la Révolution.

Bonaparte, pour elle, est un des assassins. Ses maîtres lui ont donné d'étranges leçons d'histoire. Il paraît qu'en Égypte, Bonaparte a abandonné son armée pour se faire mahométan.

Elle voit son frère et ses sœurs jouer avec des soldats de bois, figurant l'armée française, qui, bien entendu, est toujours vaincue par l'armée autrichienne.

Le général qui commande les Français, c'est-à-dire Napoléon, est un affreux noir, que les enfants lardent de coups d'épingle. Elle hait le Corsicain qui va être par ses victoires répétées la cause de la disgrâce du comte Colloredo et du départ de la chère comtesse, son *Aja*, comme elle l'appelle tendrement.

Elle éprouve alors son premier grand chagrin. Qui la remplacera auprès d'elle ? Sa mère, froide et distante, veut prendre en mains son éducation, mais elle meurt bientôt d'épuisement.

François II ne peut vivre seul et, dès que les convenances le permettent, — on abrège les délais, car il est pressé, — il épouse Maria-Ludovica, fille de l'archiduc Ferdinand que Napoléon a dépouillé du gouvernement du Milanais, de la principauté de Carrara et du duché de Guastalla.

La nouvelle souveraine est du même âge que Marie-Louise. Elle hait la France, elle exècre Napoléon.

Elle réchauffe les ressentiments de son mari et l'excite à profiter des embarras de Napoléon en Espagne pour prendre une revanche trop longtemps attendue. La victoire est certaine. Napoléon est trop occupé au delà des Pyrénées pour se méfier des préparatifs de l'Autriche. La honteuse capitulation du général Dupont à Baylen lui impose l'obligation de poursuivre les Anglais. Toutes ses troupes disponibles vont être jetées dans la fournaise de meurtrières guérillas... Il faut agir.

Maria-Ludovica, François II et l'Autriche ont raisonné comme des enfants. Ils ont méconnu le génie de Napoléon. A la première nouvelle des préparatifs autrichiens, avec cette rapidité de conception et d'exécution qui est le trait fulgurant des plans napoléoniens, l'empereur quitte l'Espagne, brûle les étapes. D'un bond, il traverse la France. L'Autriche a perdu du temps. L'empereur des Français garde l'initiative : il attaque... Les noms d'Essling et de Wagram vont être inscrits sur les pierres de l'Arc de Triomphe !

Marie-Louise, au début de la nouvelle guerre, vit dans l'ignorance et dans l'erreur. Les princes connaissent rarement la vérité, les courtisans se chargent de la taire ou de la farder. Sur la foi d'une fausse nouvelle, elle croit d'abord que les Autrichiens ont remporté une grande victoire à Eckmühl. Le Corsicain est prisonnier, peut-être tué. Cette nouvelle absurde ne la surprend pas, elle s'y attendait : une prédiction l'avait annoncée.

Avec sa belle-mère Maria-Ludovica, qui a pris sur elle une grande influence, elle se réjouit de la prétendue défaite des Français. Elle fait des projets d'avenir et, poussée par Maria-Ludovica, elle songe à épouser le frère de sa belle-mère. Étrange alliance : elle serait la belle-sœur de sa belle-mère !

Napoléon, pourtant habitué à briser tous les obstacles, a reculé devant un mariage avec une princesse de Bavière pour ne pas être le beau-frère de son beau-fils. La crainte du ridicule l'a fait hésiter ! Il n'a pas voulu être la risée de l'Europe.

Les lettres de Marie-Louise méritent d'être lues. Elles peignent ses véritables sentiments. Elle crie sa haine contre la France, son espoir tenace d'une revanche éclatante. Elle ose dire que les soldats français sont des pillards, violents et sanguinaires, ennemis de la religion. Elle ajoute foi aux racontars absurdes, aux calomnies ridicules qui représentent les soldats de Napoléon comme des êtres abominables, compagnons de l'Antéchrist. Pour voler les ciboires, elle ne craint pas de l'affirmer, ils jettent les hosties à terre et les foulent aux pieds. Ils tirent la barbe aux capucins, qui en meurent de surprise et d'indignation.

La seule pensée de voir Napoléon lui fait horreur. Elle ne pourrait supporter l'outrage de sa présence. Pour elle, c'est le nouvel Attila.

Allons-nous lui faire un reproche et nous indigner de tels sentiments ? Elle a cru naïvement tous les mensonges qui lui ont été débités. Elle accepte, comme parole d'évangile, les calomnies répétées par son entourage. Elle est fille d'Autriche. Si elle eût pensé autrement, elle eût été coupable.

Le sacrifice auquel elle se soumettra n'en sera que plus méritoire.

Elle pressent le danger qui la menace. Elle écrit à sa chère Victoire de Pontet :

« Depuis le divorce de Napoléon, j'ouvre chaque *Gazette de Francfort* dans l'idée d'y trouver la nomination de la nouvelle épouse, et j'avoue que ce retard me cause des inquiétudes involontaires. Je remets mon sort entre les mains de la divine providence. Elle seule sait ce qui peut nous rendre heureux. Mais, si le malheur voulait, je suis prête à sacrifier mon bonheur particulier au bien de l'État, persuadée que l'on ne trouve la vraie félicité que dans l'accomplissement de ses devoirs, même au préjudice de ses inclinations. Je ne veux plus y penser, mais, s'il le faut, ma résolution est prise, quoique ce serait un double et bien pénible sacrifice. Priez Dieu que cela ne soit pas. »

Dès que la nouvelle, maintes fois répandue, souvent démentie, enfin officielle, du divorce de Napoléon, est parvenue dans toutes les chancelleries d'Europe, elle comprend que le choix de la remplaçante peut se porter sur elle.

Bravement, simplement, elle regarde le danger en face, et ne cherche pas à s'y soustraire. « Priez Dieu pour que cela ne soit pas ! »

Cela fut !

Marie-Louise allait être la femme du Corsicain. Elle régnerait dans ce palais des Tuileries, où sa tante Marie-Antoinette, comme elle archiduchesse d'Autriche et souveraine de France, avait vécu de cruelles heures d'angoisse, avant le calvaire du Temple et le supplice de l'échafaud.

Elle apporte à Napoléon l'éclatante fraîcheur de sa radieuse jeunesse. Il est vieilli avant l'âge, légèrement obèse, le cheveu rare, mais c'est le dieu de la guerre, qui n'a pas encore connu la défaite ! C'est l'homme prédestiné, qui a conquis le trône impérial ! le nouveau César couronné par le pape ! Et il règne sur la première nation d'Europe : la France !

Napoléon s'est assuré du consentement de l'empereur d'Autriche ; il a consulté pour la forme les hauts dignitaires. Il leur a caché le refus humiliant de la Russie, qui a rendu toute union impossible avec la grande-duchesse en bâclant son mariage avec l'affreux petit prince de Slesvig.

Au Corse triomphant, l'impératrice mère, ivre de préjugés aristocratiques, a préféré un être malsain, couvert de boutons et de pustules, mais de bonne naissance.

Napoléon laisse croire aux dignitaires assemblés qu'il a le choix entre plusieurs princesses. Murat, Cambacérès, Fouché ont naïvement protesté contre l'éventualité d'un mariage autrichien. La résolution de Napoléon est prise ;



Le Maréchal Berthier, envoyé a la Cour de Vienne a titre d'Ambassadeur extraordinaire, demande a l'Empereur d'Autriche, au nom de sa Majesté, la main de Marie-Louise (Mars 1810).

puisque la Russie se moque de lui, il faut se passer d'elle et sans tarder.

Le prince Eugène est chargé de faire une démarche auprès de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche. Avouons que le choix d'Eugène pour une telle mission est étrange ! Il va demander à l'Autriche la femme qui doit prendre la place de sa mère !

Napoléon ne s'arrête pas à d'aussi mesquines considérations. Il bout d'impatience. Il veut être obéi sur l'heure.

Schwarzenberg est introuvable, il est parti pour là chasse. Après une journée de recherches, Eugène le trouve enfin et lui annonce la volonté de l'empereur.

Le lendemain, l'acte est signé. Un courrier extraordinaire part pour Vienne avec ordre de brûler les étapes. C'est la manière ordinaire de Napoléon. Il est toujours pour l'offensive brusquée. Son orgueil est satisfait. En épousant une archiduchesse d'Autriche, il va s'asseoir à la table des rois légitimes.

La fille des Césars va entrer dans sa couche de parvenu. Il se sent presque de droit divin et il sourit, satisfait, en pensant que Louis XVI sera son oncle et Louis XIV son arrière-grand-oncle.

Un autre sentiment est né dans son cœur. La jeunesse et la fraîcheur de Marie-Louise le tentent et il aura un héritier. La jeune Autrichienne remplacera avantageusement Joséphine vieillie et stérile. Il est comme un enfant auquel on a promis un jouet : il veut le posséder tout de suite. Berthier, prince de Neufchâtel, au retour du courrier extraordinaire, est envoyé à Vienne. Il est chargé de

remettre à Marie-Louise une épître de Napoléon qu'on dirait inspirée par Mlle de Scudéry. Berthier va prendre livraison de la victime, de l'otage.

A Paris, Napoléon veille fiévreusement à la confection du trousseau. Il faut que tout soit magnifique.

Frédéric Masson, grand maître des garde-robes impériales, en a dressé l'inventaire minutieux.

Un détail nous donne l'idée de la profusion et de la richesse. Marie-Louise aura quatre-vingts douzaines de mouchoirs, des dentelles magnifiques, des chemises de batiste, vingt-quatre camisoles, vingt-quatre serre-têtes garnis de vraie valenciennes, vingt-quatre bonnets de nuit, trente-six fichus de nuit mousseline et dentelle, etc..., etc... ; plus quarante-huit paires de souliers de toutes nuances... Heureux temps ! Les quarante-huit paires de souliers, dont certains se lacent par derrière, coûtent une somme dérisoire et les douze douzaines de paires de bas quatre mille cinq cent soixante-douze francs.

Tout le service de toilette, y compris le pot de chambre, est en vermeil.

Les robes, signées Leroi, sont des chefs-d'œuvre. Nos contemporains accepteraient sans hésiter les prix du célèbre couturier. Les plus belles robes ne dépassent pas trois mille francs. Enfin, soixante douzaines de paires de gants et soixante chapeaux.

Le total de la note à payer est de quatre cent dix-huit mille huit cent trente-quatre francs.

Napoléon est furieux. Il ne veut pas être rançonné par les fournisseurs ; il exige une expertise qui réduit seule-

ment la note à quatre cent onze mille sept cent trente-six francs.

Enfin, pour conquérir le cœur de Marie-Louise, Napoléon a pensé à tout. Elle recevra plus de trois millions de diamants, plus de cinq cent mille francs de perles, sans compter les émeraudes.

Avec de tels moyens de séduction, comment la jeune étrangère pourrait-elle résister ? Napoléon a été à bonne école avec Joséphine. Elle lui a appris que le meilleur moyen de plaire aux femmes est de satisfaire leurs caprices les plus coûteux et d'allier la tendresse à la prodigalité.

Berthier est aux portes de Vienne. Un fâcheux contretemps l'empêche d'y pénétrer. Un prêtre émigré a soufflé ses scrupules à l'archevêque autrichien. Celui-ci dit à l'empereur François que le mariage projeté ne peut être béni par l'église. L'union avec Joséphine n'a pas été régulièrement annulée, et Napoléon est excommunié.

Mais les exigences de la politique balaient ces scrupules tardifs. Metternich veille et Berthier peut entrer à Vienne. Il apporte des cadeaux magnifiques. Marie-Louise est éblouie. Elle chanterait volontiers :

O Dieu ! que de bijoux ! Est-ce un rêve charmant ?

Le prince de Neufchâtel, qui a laissé à la frontière son titre de prince de Wagram, un peu gênant pour l'amour-propre autrichien, est fort bien reçu par l'empereur, qui donne son consentement au mariage.

Marie-Louise, obéissante, et déjà conquise par les riches cadeaux, déclare :

— Je donne, avec la permission de mon père, mon consentement à mon union avec l'empereur Napoléon.

Le mariage est célébré avec Berthier, mari *in partibus*... La nouvelle mariée, le cortège et les quatre-vingt-trois voitures quittent Vienne, devant un immense concours de



A BRANNAÜ (BOHÊME), 16 MARS 1810. LA COUR AUTRICHIENNE REMET MARIE-LOUISE A LA COUR DE FRANCE

population, qui voit partir avec regrets la fille de son empereur.

Marie-Louise embrasse une dernière fois son père à Saint-Polten. A Braunaü, elle trouve toute sa nouvelle maison, qui l'attend, et sa belle-sœur Caroline Murat, reine de Naples, qui est venue, envoyée par Napoléon, lui

souhaiter la bienvenue. Tous les Autrichiens vont la quitter. Elle abandonne ses vêtements et son linge d'Autriche. Il faut qu'elle soit désormais Française de la tête aux pieds.

Avant de se séparer de ses compatriotes, Marie-Louise écrit à son père. Elle espère que Dieu lui donnera le courage de remplir son devoir. Elle accomplira le sacrifice.

A Munich, une déconvenue l'attend. Elle est séparée de la dernière dame autrichienne restée avec elle et de son petit chien Loulou.

Elle a été prévenue que l'empereur détestait ces petites bêtes. Changer de femme serait vraiment inutile s'il retrouvait toujours les mêmes petits chiens !

Ces menus incidents altèrent l'humeur de l'impériale voyageuse. Elle est désagréable avec Caroline, plus encore avec son beau-frère Jérôme.

Les nuages se dissipent. L'humeur est meilleure en arrivant à Strasbourg, où elle trouve des lettres tendres et habiles de Napoléon. Il est impatient comme un jeune page amoureux. A Compiègne, où il attend Marie-Louise, il compte les heures, les minutes... L'attente est trop longue, il ne peut la supporter. Il est nerveux, son agitation est extrême.

Frédéric Masson voit la preuve irréfutable de cette nervosité amoureuse dans ce fait capital que l'N de son paraphe a quatre centimètres et demi en hauteur et neuf centimètres en largeur ! L'écriture de Napoléon est illisible ; cent ans après sa mort, de nombreuses lettres de lui n'ont pu encore être déchiffrées.

Napoléon, pour être prêt à plaire à sa jeune femme, apprend à danser.

Enfin, le moment approche ! Dans vingt-quatre heures, elle sera là. Il n'y tient plus ; sans escorte, il part avec Murat... Le temps est abominable. A Courcelles, il descend de voiture. Le roi de Naples et lui s'abritent et se dissimulent sous le porche de l'église.

Enfin, la voici... Il fait un signe. Les voitures s'arrêtent.

Napoléon ouvre brusquement la portière de la première voiture, il y grimpe avec la vivacité d'un jeune homme et il embrasse Marie-Louise sur les deux joues.

Il donne l'ordre aux postillons de brûler Soissons, où les autorités se contentent de voir passer des voitures lancées au galop, sans pouvoir débiter leurs harangues.

Il arrive enfin à Compiègne, bouscule les présentations et les hommages, monte en trombe l'escalier, entraînant sa jeune femme, et soupe hâtivement avec elle et Caroline.

Il est dix heures du soir. Caroline entend son frère demander à sa jeune femme :

— Quelles instructions avez-vous reçues de votre père ?

Et Marie-Louise, rougissante et ingénue, de répondre, les yeux baissés :

— D'être à vous tout à fait et de vous obéir en toutes choses.

Caroline devine que sa belle-sœur est femme à tenir parole. Elle se retire discrètement.

Le lendemain, Napoléon était d'une humeur charmante.

L'intimité conjugale ne dure guère. Les souverains n'ont pas droit à un long isolement.

Paris attend. Il faut paraître en public et assister aux fêtes préparées.

Le premier contact avec le bon peuple de Paris est décisif.

Marie-Louise lutte contre de terribles souvenirs : l'Autrichienne, d'abord, l'infortunée Marie-Antoinette, et surtout Joséphine, la bonne, la douce, l'incomparable Joséphine.

Joséphine avait admirablement joué son rôle de souveraine et elle était une parvenue. La fille des Habsbourgs, de race impériale, ne doit-elle pas l'emporter ?

Hélas ! la première impression est défavorable. Certes, la nouvelle impératrice a de beaux cheveux blonds et un joli teint, mais elle est disgracieuse et maladroite. Elle n'a pas, comme l'Autre, la science des attitudes et des gestes ; ses bras sont trop maigres et trop rouges. Son visage, trop coloré, est marqué par la petite vérole, et sa lèvre pendante provoque les railleries des Parisiens frondeurs.

Voilà pour le physique.

L'impératrice est gauche et timide. Dans les cérémonies publiques, elle ne sait quelle contenance garder. Lors des présentations, elle ne sait jamais dire un mot aimable, une de ces phrases banales, qui sont la menue monnaie des souverains et semblent si douces à l'oreille des courtisans.

Tous ces nouveaux nobles qui, avec les anciens aristocrates ralliés, composent la cour impériale, lui semblent ridicules ou odieux. Les titres nouveaux qu'ils portent sonnent mal à ses oreilles autrichiennes.

Napoléon, lui, est enchanté. Il écrit à son impérial beau-

père, pour le remercier de lui avoir fait un si beau cadeau. Est-il près de sa femme, lorsque celle-ci écrit à son père que Napoléon gagne beaucoup à être connu ?

Après la lune de miel à Compiègne, voici le séjour à Saint-Cloud. C'est là que le mariage *in partibus* de Vienne doit être régularisé. Dans la grande galerie du château, le prince archichancelier pose à Leurs Majestés Impériales les questions d'usage. Les réponses sont affirmatives. La cour, seule, a été invitée. Les sénateurs et les députés ont été priés de rester chez eux.

En entendant les cent coups de canon, le bon peuple de Paris, qui paie les frais de la cérémonie, apprend que Leurs Majestés Impériales sont unies par le mariage.

Pour égayer la noble assistance, il y a spectacle. Au programme, deux pièces bien choisies pour dérider les fronts les plus moroses : *Zaïre* et *Iphigénie en Aulide.*

Le 2 avril, en un cortège triomphal, Leurs Majestés, la famille, les hauts dignitaires partent pour Paris. Le soleil est de la fête. La mise en scène est splendide : défilé somptueux, comme dans un opéra monté par le plus fastueux et le plus prodigue des directeurs. Napoléon est un incomparable metteur en scène.

Aux Tuileries, la cérémonie s'achève en apothéose. L'empereur et l'impératrice traversent, au bruit des musiques et des acclamations, les salons remplis d'une assistance d'élite.

Au premier rang ont été placées, comme à une représentation des ballets russes, au Châtelet, les plus jolies femmes de la cour.

Napoléon, qui serait si beau, dans son costume légendaire, avec sa redingote verte et son « petit chapeau », a l'air de jouer une scène d'opéra. Il est vêtu de satin blanc, brodé d'or ; il est coiffé d'une toque de velours noir empanachée de trois hautes plumes blanches et cerclée de huit rangs de diamants au milieu desquels brille, fulgure, le *Régent*.

Heureusement, pour rappeler qu'il est le tout-puissant empereur, sur ce costume de ténor, il y a le grand collier de la Légion d'honneur.

L'impératrice — et pour elle c'est tout naturel — semble entièrement vêtue de diamants.

Il est pâle, il est souriant, il a l'air heureux.

Elle est très rouge, l'air gauche, la physionomie revêche.

Peut-être faut-il attribuer l'embarras de son attitude à la crainte de laisser tomber la couronne placée sur sa tête et à la lourdeur du manteau impérial qui écrase ses épaules: C'est la couronne et c'est le manteau du couronnement de Joséphine, mauvais présage !

Dans le salon carré, le bon oncle Fesch donne la bénédiction nuptiale.

Le soir, resté seul avec Marie-Louise après la bénédiction du lit nuptial, Napoléon est heureux.

Le peuple de Paris aussi. Fêtes magnifiques, illuminations générales, avec des pots de feu, fontaines de vin, loteries pantagruéliques de victuailles variées, distribution par des hérauts d'armes de médailles d'or et d'argent ; rien n'y manque pour que le bon peuple de Paris soit satisfait.

La lune de miel n'a pas duré longtemps. Napoléon est vite repris par les exigences multiples de son rôle.



L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE TRAVERSENT LA GALERIE DU MUSÉE, POUR SE RENDRE A LA CHAPELLE DU MARIAGE, AU LOUVRE
D'après un dessin de Percier et Fontaine,

Marie-Louise se sent alors cruellement isolée. Elle est en état de perpétuelle défiance. Elle ne peut pas écrire, ses lettres sont lues. Elle ne peut pas parler, ses moindres propos seront répétés. Son mari est terriblement jaloux.

A l'école de Joséphine, il a appris à douter de la vertu de toutes les femmes. Aussi a-t-il placé la nouvelle impératrice dans un cercle fermé, une sorte de harem où nul homme ne pourra pénétrer. Les deux seuls qui approchent Marie-Louise sont, d'ailleurs, de tout repos. Le chevalier d'honneur, M. de Beauharnais, et le valet de chambre coiffeur ne restent jamais seuls avec l'impératrice.

Les femmes de chambre blanches, ainsi nommées en raison de la couleur de leur robe, sont surveillées par les femmes de chambre noires, celles-ci sont inspectées par les femmes de chambre rouges. Les rouges dépendent de la dame d'atours, Mme de Luçay. Enfin, l'aimable Mme de Luçay est sous la férule de la dame d'honneur, la duchesse de Montebello, veuve de Lannes, le Bayard moderne. La duchesse est séduisante et redoutable. Elle séduit parce qu'elle est belle. Elle se fait craindre parce qu'elle est autoritaire.

Dans son isolement et dans sa détresse morale, pendant les longues absences de Napoléon, Marie-Louise, qui craint la solitude et recherche la tendresse, se confie à sa dame d'atours.

La duchesse n'est pas toujours de bon conseil. Elle n'aime pas l'empereur. Elle se réjouira de sa chute et du retour des rois légitimes. Elle subit avec peine les colères et les algarades du Corse. Elle se moque de lui, elle raille,

quand il a le dos tourné, son amour de la représentation. Elle le surnomme « Monsieur l'Étiquette ». Enfin, pour être sûre de garder une influence exclusive sur l'impératrice, elle ne cherche pas à lui donner les moyens de se faire aimer. Elle se garde de lui inspirer ces mots et ces gestes qui conquièrent les gens de la cour et séduisent le populaire.

Toutes les imperfections de Marie-Louise sont faciles à corriger. La conseillère utile lui manque seulement.

Alors, contre elle, l'hostilité se forme et grandit.

A la timidité, à la gaucherie de l'impératrice, à sa parcimonie, à ses maladresses, à ses dédains, on oppose la sûreté de geste et de maintien, la grâce captivante, l'infatigable générosité, la séduisante amabilité de Joséphine.

Les absents n'ont pas toujours tort ; les défauts de Marie-Louise permettent de vanter bien haut les qualités de celle qu'elle a remplacée. Tandis que les hostilités se forment et grandissent contre elle, Marie-Louise, jalousement gardée par la duchesse de Montebello, ne s'intéresse guère aux choses de France. Elle a le « heimweh », le mal du pays. Sa pensée va sans cesse, quand l'empereur est loin d'elle, vers sa chère Autriche. Pourtant, elle ne serait pas femme si elle était restée réfractaire au charme tout puissant de l'élégance française. Les belles robes de Leroi l'enchantent. Mais ce maître de la mode n'y comprend plus rien et n'est pas satisfait.

Encore une comparaison tout à l'avantage de la précédente souveraine, Marie-Louise paie tout comptant, car elle ne veut pas faire de dettes, elle !

En revanche, elle discute les notes, marchande, exige des rabais.

Vraiment, Leroi a perdu au change !...

Le mariage a été consommé en avril 1810.

En mars 1811, le roi de Rome vient au monde. Napoléon, quand il le peut, ne quitte guère sa femme. Il est galant, empressé, amoureux. C'est un bon ménage bourgeois.

Lui qui traite avec dédain tous les souverains étrangers, ces victimes enchaînées à son char triomphal, il est plein d'égards et de prévenances pour son beau-père.

Il lui demande si sa fille est satisfaite.

« L'impératrice vous a-t-elle dit beaucoup de mal de moi ? » écrit-il.

Il néglige les affaires sérieuses pour rester auprès de sa femme. Les papiers d'État, les pièces importantes, les placets, les pétitions s'accumulent sur son bureau.

Quand la table est surchargée, Napoléon, d'un brusque revers de main à droite et à gauche, balaie le tout et ne regarde que ce qui a échappé au massacre.

A demain les affaires sérieuses, il est tout à sa femme, qu'il aime et qui va le rendre père !

Lui qui savait le prix du temps et déjeunait en cinq minutes, dans son cabinet de travail, sur le coin d'une table encombrée de dossiers, il reste sans impatience dans la petite salle à manger privée, auprès de Marie-Louise, qui a un solide appétit d'Allemande, et absorbe lentement un potage, bœuf, trois entrées, deux rôtis, des entremets, du fromage et quatre desserts.

A dîner, le menu sera plus copieux encore. Il y aura quatorze assiettes de dessert.

En réalité, le grand dominateur est dominé. Il aime la femme et, plus encore, la future mère.

Marie-Louise le sent bien.

« Je n'ai pas peur de lui, c'est lui, qui a peur de moi, » écrit-elle à Metternich.

Il cherche toutes les occasions de s'isoler, de rester seul avec elle, entourés seulement de quelques intimes.

Au château de Rambouillet, il se sent l'âme d'un jeune homme ; il court dans le parc, il tombe même, en jouant aux barres ; il prend part à toutes les farces, dont le prince Camille Borghèse est victime. Il rit aux éclats en mettant des débris de brosse à crins dans le lit du mari de Pauline et en assistant à la remise de bouquets d'orties, offerts en cadeau de fête, à son beau-frère.

Il veut vivre dans l'intimité et n'assiste à aucune fête. L'état de l'impératrice lui sert de prétexte à l'isolement. Le terrible incendie de la salle de bal de l'ambassade d'Autriche, où l'impératrice et lui ont échappé au sinistre qui a fait tant de victimes, est un nouveau prétexte pour fuir les grandes fêtes.

Bientôt, avec une mobilité de sentiments qui est une des caractéristiques de sa nature, il change d'avis. Les fêtes, les réceptions, les chasses se succèdent. Il soumet sa femme à de dangereuses fatigues. Heureusement, le dicton est vrai : « Les filles de la maison d'Autriche sont des moules à enfants. »

Le 19 mars 1811, l'impératrice ressent les premières

douleurs. Il importe de suivre les lois de l'étiquette et d'observer l'antique cérémonial, en rendant même la mise en scène plus imposante.

Toute la cour revêt le grand costume. Une nuit d'attente. Au matin, l'empereur est dans son bain. Dubois et Corvisart accourent..., la situation est difficile.

A la question angoissante :

— Faut-il sacrifier la mère pour sauver l'enfant ?

Napoléon répond sans hésiter :

— Sauvez la mère, traitez-la comme une petite bourgeoise de Saint-Denis.

Le 20 mars 1811, les peuples sans nombre, qui attendaient, prosternés, que le ciel eût dit oui, apprennent que Napoléon a un fils : le roi de Rome.

Chose curieuse, la paternité n'a pas augmenté la tendresse de Napoléon pour Marie-Louise ; sa passion subit même une éclipse passagère. Il songe surtout à son fils et à son empire.

Il a vécu trop longtemps dans la coulisse. Les peuples s'impatientent de ne plus applaudir leur acteur préféré. Le grand premier rôle doit reparaître sur la scène du monde.

L'impératrice fait ses relevailles à Saint-Cloud. Elle lit les livres de Mme de Genlis et satisfait aux exigences de son solide appétit.

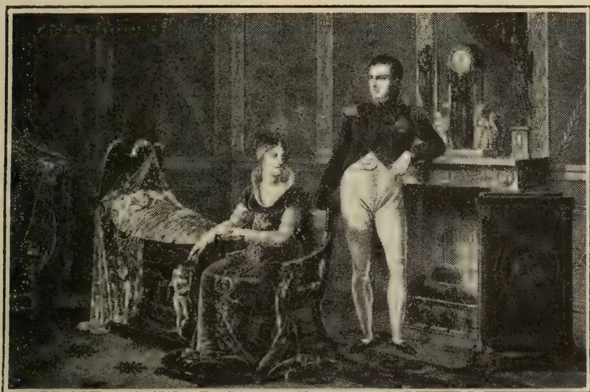
Pourvu qu'elle ait son *kaffee mit milch* et des *delikatessen*, des *küche* viennois, elle est heureuse.

Quand elle a digéré, elle peint avec Prud'hon et Isabey. Elle fait de la musique. L'empereur apparaît de temps à

autre, emmène sa femme en Normandie. A Cherbourg, il s'attarde, car il n'a pas renoncé à ses anciens projets de frapper au cœur sa mortelle ennemie, l'Angleterre.

Marie-Louise a donné un fils à Napoléon. En échange, il a apporté la gloire, la puissance et la richesse. Il va tout perdre bientôt, même sa femme et son fils.

Il renonce à ses projets contre l'Angleterre, l'ambition



L'Empereur, Marie-Louise et le roi de Rome
D'après une estampe du temps.

le perd, la folle entreprise de la campagne de Russie commence sa ruine et sa déchéance.

Il se rend à Dresde avec l'impératrice. Les rois de seconde importance sont encore assemblés pour lui présenter leurs hommages. L'empereur et l'impératrice d'Autriche viennent aussi.

Marie-Louise n'obtient pas la permission d'aller au-devant d'eux.

François II et Maria-Ludovica font figures de parents pauvres. La belle-mère est furieuse de voir sa belle-fille, sa contemporaine, sembler beaucoup plus jeune qu'elle. Elle s'attendait à lui voir l'apparence d'une victime.

Marie-Louise est bien portante. Elle a l'air heureuse, elle est élégante, elle jouit d'un luxe inconnu à la cour d'Autriche.

Maria-Ludovica n'ose pas critiquer ouvertement, mais, dans l'intimité, elle souffle à François II des paroles envenimées.

Quand l'Autrichien serre la main du Corse, il semble lui tâter le pouls et constater la gravité de sa maladie ; car l'empereur est perdu, puisqu'il va s'enfoncer dans les steppes neigeuses de l'immense Russie.

Pendant la longue absence de Napoléon, Marie-Louise, qui n'a jamais été une mère très tendre, s'occupe un peu du roi de Rome, confié à Mme de Montesquiou, et songe beaucoup à l'absent.

Selon la mode de l'époque, elle porte un bracelet où son nom est gravé à côté de celui de son mari. Elle est heureuse lorsqu'elle reçoit des lettres de Napoléon. Il lui écrit :

« Ma bonne amie, je suis tout à toi. »

Elle vit dans l'ignorance de la guerre de Russie et des événements de France. Elle n'a pas soupçonné la gravité de la conspiration du général Mallet, qui n'a échoué que grâce au dévouement de Hullin.

Un soir, elle entend du bruit..., la porte de sa chambre à coucher s'ouvre brusquement, et l'empereur, qui est venu tout d'une traite de Russie, se jette dans ses bras et la serre sur son cœur.

Le trône impérial chancelle, Napoléon est inquiet. Certes, il ne doute pas de lui. Quand il est en France, rien à craindre. Seule, son absence est un danger. Il faut le conjurer, car il ne peut rester ainsi, à l'attache.

Le meilleur moyen est de nommer l'impératrice régente. Il importe, d'abord, de la couronner, en même temps que le roi de Rome.

Le pape, venu aux ordres à Fontainebleau, semble consentir à présider la cérémonie.

Il repart et, gourmandé par les cardinaux, se rétracte et se dérobe.

Force est de renoncer au cérémonial projeté. Une cérémonie intime suffit.

Par un formidable accroc à la Constitution impériale, Marie-Louise devient régente.

Jamais femme n'était moins faite pour un tel rôle.

Un bruit sinistre circule : l'Autriche, d'accord avec l'Angleterre et la Russie, va faire la guerre à la France. Marie-Louise est d'une correction parfaite. Agit-elle sous sa propre inspiration, ou obéit-elle à la volonté de Napoléon ? Toujours est-il qu'elle écrit à l'empereur François II pour lui montrer « l'horreur tragique de sa situation, si elle devait trembler à la fois pour son mari et pour son père ».

Le sort en est jeté, la coalition est formée, c'est la guerre.

Tandis que l'empereur est aux armées, la régente, en grand carrosse de gala, se rend au Sénat. Elle lit, avec un

fort accent allemand, la harangue préparée par Napoléon :

« Sénateurs,

« L'Angleterre et la Russie ont entraîné la Prusse et l'Autriche... Nos ennemis veulent porter la guerre au sein de notre belle patrie...

» Français, la patrie et l'honneur vous appellent. »

Est-elle sincère, en lisant d'une voix forte cette harangue ?

Les mots ne lui écorchent-ils pas les lèvres ?

Après la bataille de Dresde et une dernière victoire à Wachaü, c'est la bataille de Leipzig et la débâcle.

Napoléon a cherché la mort, elle n'a pas voulu de lui. Il a été trop heureux, pendant trop longtemps ! Il a épuisé tout l'actif de sa destinée. Désormais, il ne reste plus qu'un lourd passif à acquitter.

Une mort rapide serait trop douce. Il doit, comme tout être humain, payer son tribut au malheur, longuement, lentement, cruellement.

Napoléon revient à Saint-Cloud, fait écrire par sa femme à François II pour le pousser à signer la paix.

La réponse de l'Autrichien est négative. Comme cadeau de jour de l'an de 1814, il offre à l'impératrice, sa fille, l'envahissement de son empire.

Napoléon, avec les débris de son armée, résiste magnifiquement. La régente lui écrit souvent. Sa lettre du 21 mars est curieuse. On croirait lire l'épître d'une bonne bourgeoise qui écrit à son brave homme d'époux, en tournée pour ses affaires.

« Mon cher ami, j'ai reçu ta lettre de Plancy, je vois avec bien du plaisir que tu es satisfait de la tournure de tes affaires. Je voudrais, mon cher ami, que tu puisses être aussi heureux que tu mérites de l'être.

» J'ai écrit, comme tu as voulu à mon père. Je voudrais bien que mes lettres puissent faire bon effet, mais je n'y crois pas.

» Mon père ne m'écoute guère quand il s'agit d'affaires. Ton fils t'embrasse. Il se porte à merveille. Il a fort mal dormi cette nuit, son sommeil a été extrêmement agité et il a pleuré beaucoup en dormant.

» Nous lui avons demandé ce qu'il avait eu. Il nous a dit qu'il avait rêvé à son cher papa, mais qu'il ne dirait pas comment. Nous n'avons jamais pu le faire entrer dans aucune explication. Ce qui me ferait le plus de bien serait de te revoir et de ne plus être tourmentée.

» Je t'aime et je t'embrasse tendrement.

» Ta fidèle amie :

» LOUISE. »

Relisons cette lettre. Elle doit confondre les calomniateurs de Marie-Louise.

Elle est une épouse dévouée et fidèle, une mère attentive et aimante...

Hélas ! les prétendus calomniateurs sont des historiens véridiques.

La bonne mère laissera l'Aiglon mourir, sans l'entourer de soins et de tendresses.

La bonne épouse abandonnera l'empereur, le trompera

avec le borgne Neipperg. Avec le comte de Bombelles, elle oubliera encore Napoléon...

Le 29 mars 1814, après de longues hésitations, tiraillée par des avis divers, obéissant à des ordres donnés depuis longtemps par Napoléon, Marie-Louise se décide enfin à quitter les Tuileries.

Le roi de Rome ne veut pas partir, lui ! Il crie, il pleure, il s'accroche aux meubles.

— Je ne veux pas m'en aller, dit l'enfant-roi, c'est moi qui commande, puisque papa n'est pas là.

Rambouillet, Chartres et Blois sont les étapes de ce premier calvaire.

La régente est encore fidèle à son devoir. Elle supplie « son cher papa » de recevoir Champagny, qu'il a connu à Vienne, et de lire la lettre qu'il lui porte.

« Je suis convaincue que vous ne sacrifierez point les intérêts de votre fille et de votre petit-fils à l'avidité de l'Angleterre et de la Russie. »

Lamentable illusion ! François II est insensible à sa prière. Il a été si souvent vaincu qu'il veut savourer la joie d'être enfin vainqueur.

Le père dicte ses conditions : abdication pure et simple de Napoléon et, comme maigre compensation, une royauté d'opérette, à l'île d'Elbe.

Devant les exigences de ses ennemis, Napoléon se cabre. Il veut se retirer sur la Loire et résister. Les maréchaux, qui lui doivent tout, l'abandonnent... Leur seule préoccupation est de conserver leurs grades et leurs titres. Bernadotte et

Murat ont déjà donné le mauvais exemple : Marmont a « ragusé », c'est-à-dire trahi..., il faut abdiquer sans conditions.

Marie-Louise est encore fidèle. Elle signe une proclamation qui est un appel aux armes :

« Vous écouterez la voix d'une princesse qui fait toute sa gloire d'être Française. »

Elle veut rejoindre Napoléon. Elle est sincère... La décision à prendre lui coûte. La duchesse de Montebello, qui déteste l'empereur, lui donne de mauvais conseils. Elle les écoute ! Elle écrit à son père que son seul désir est de vivre tranquille dans ses États.

Elle a laissé passer l'heure unique...

Schouvalof arrive : au nom des Alliés, il prend possession de l'impératrice et de son fils. Il les conduit à Orléans où, pour la dernière fois, les honneurs officiels sont rendus.

Champagny lui apporte un message de l'empereur d'Autriche. C'est un chef-d'œuvre d'hypocrisie ! François II a de bons sentiments comme père, beau-père et grand-père. Mais il est empereur... Il doit se concerter avec ses alliés et accepter leurs volontés.

A Fontainebleau, Napoléon attend et espère. Il ne peut croire qu'il sera séparé de l'impératrice et de son fils.

Marie-Louise, livrée à elle-même, serait, peut-être venue rejoindre son mari. La duchesse de Montebello et Corvisart s'entendent pour arracher de son esprit tout sentiment de pitié. Leur plan est simple. Ils sont sûrs de réussir. Puisque Marie-Louise a un penchant pour l'attendrissement, il faut qu'elle s'attendrisse sur elle-même. Et la

dame d'honneur et le médecin, tous deux comblés de bienfaits par Napoléon, s'acharnent à le séparer définitivement de sa femme et de son fils.

Convaincue par ses détestables conseillers, Marie-Louise est persuadée qu'elle est très malade et que le séjour de l'île d'Elbe serait néfaste pour elle et pour son enfant.

Nous sommes au point culminant de la vie de Marie-Louise, à la scène la plus tragique du drame.

Marie-Louise aurait pu jouer un grand rôle, elle aurait pu laisser, dans la mémoire des hommes, le souvenir d'une femme attachée à ses devoirs et poussant la fidélité jusqu'au suprême sacrifice... Elle ne l'a pas voulu ou n'a pas eu le courage de l'accomplir.

Le sacrifice était-il possible ? N'était-il pas au-dessus des forces humaines ? La réponse tient dans le rappel de deux dates : 1814-1914. Cent ans après la chute de Napoléon et l'envahissement de la France par les armées alliées, une femme s'est trouvée qui n'a pas hésité devant l'accomplissement de son devoir.

Comme Marie-Louise, elle appartenait à une famille souveraine. Comme elle, elle était étrangère au pays où elle régnait...

Le cœur déchiré, l'âme sereine, calme et fière, sans hésitation ni défaillance, elle sut oublier qu'elle était princesse de Bavière pour rester reine des Belges.

Tel était le devoir. Marie-Louise n'a pas su l'accomplir. Pour être à la hauteur morale exigée par une tâche aussi lourde, il fallait une noble héroïne... Marie-Louise n'était qu'une faible femme... La femme aux trois maris.

Reconnaissons, pour être justes, que le premier mouvement de Marie-Louise avait été vers Napoléon. Livrée à elle-même, délivrée de son entourage, et surtout de sa funeste conseillère, la duchesse de Montebello, elle eût sans doute rejoint l'empereur. Elle avait écrit à François II d'Autriche des lettres touchantes, pour plaider la cause de son mari. Le geste de Marie-Louise tendant ses bras suppliants vers un père est plus humain que l'attitude de Joséphine, déployant toutes ses grâces de vieille coquette pour séduire Alexandre de Russie.



LE GÉNÉRAL COMTE DE NEIPPERG, DEUXIÈME MARI DE MARIE-LOUISE

Le 12 avril 1814, tout est consommé. Lorsqu'un détachement de soldats fidèles, commandés par Cambronne, arrive à Blois, l'impératrice et son fils viennent de partir pour Rambouillet, où elle verra son père.

Napoléon est désespéré..., peut-être tend-il la main vers le poison préparé par Cabanis ,qui a déjà donné à Condorcet la mort libératrice de l'échafaud... Une fois de plus, la mort ne voudra pas de lui.

A Rambouillet, le travail de désaffection continue. Marie-Louise apprend les infidélités de son mari. L'empereur d'Autriche arrive, il reste seul pendant une heure avec sa fille. Le résultat de ce long tête à tête est une lettre écrite « à Monsieur mon frère et cher beau-fils », pour lui apprendre que la santé de Marie-Louise exige de grands ménagements et ne lui permet pas d'aller à Fontainebleau.

La lettre se termine par cette phrase protocolaire : « Recevez, mon frère, l'assurance de ma considération très distinguée. De votre Majesté impériale le bon frère et le beau-père. »

François II est un fourbe. Il a encore peur de l'ogre corse ; il le ménage.

Napoléon est à l'île d'Elbe, Marie-Louise est à Schœnbrün, avec son fils. Elle regrette un peu Paris, où elle a vécu entourée de l'affection de l'empereur, où elle connaissait toutes les jouissances du luxe le plus raffiné.

La vie en Autriche lui semble mesquine. Elle s'ennuie, elle obtient, grâce à une ordonnance de Corvisart, l'autorisation d'aller à Aix-les-Bains prendre les eaux. Metternich garde le roi de Rome en otage. Il faut que le fils de Napoléon devienne un archiduc autrichien.

Le roi de Rome n'est plus ; place au duc de Reichstadt !

La diplomatie autrichienne a de terribles ruses. Une femme qui s'ennuie et qui est livrée à elle-même subit de mauvaises influences. Mal conseillée, Marie-Louise est capable d'un coup de tête. Sans doute, elle pense encore à Napoléon. Marie-Caroline de Naples, cette vieille folle, éprise de romanesque, lui a conseillé de le rejoindre.

Pour écarter le danger d'un retour de flamme amoureuse, il est indispensable d'occuper le cœur et le cerveau de la femme du César déchu.

L'homme chargé du rôle difficile de successeur de l'empereur est trouvé. Cet homme est un soldat. A la guerre, un coup de sabre d'un hussard français lui a crevé l'œil. Il cache cette affreuse blessure sous un bandeau noir. Il sera heureux de se venger et obéira aux ordres donnés. La vengeance est douce. L'emploi est enviable et trouverait beaucoup d'amateurs. La femme est jeune et désirable...

Le général, comte de Neipperg, est envoyé à Aix-les-Bains, en mission spéciale auprès de Marie-Louise.

Son entrevue avec Metternich est facile à imaginer.

Ruy Blas et Don Salluste échangent des propos brefs et significatifs :

Et que m'ordonnez-vous, seigneur, présentement ?

Metternich répond :

De plaire à cette femme, et d'être son amant !

Il va exécuter les ordres reçus. Il hait la France, plus encore l'empereur. Il a le prestige de ses éclatants services militaires, il est intelligent, séduisant, habile, aussi à l'aise sur les champs de bataille que dans les boudoirs. C'est un homme à bonnes fortunes, un bourreau des cœurs. Il a eu autant d'aventures que Casanova.

Quand il convoite une femme, il l'entoure, il l'enserre et il la prend. Ses états de service passionnels comptent d'innom-

brables victoires. Enfin, il a quarante-deux ans, c'est l'âge rêvé.

Plus jeune, l'homme inspire de la défiance, la crainte de l'indiscrétion ou de l'inexpérience ; plus âgé, il offre moins d'attrait et ne dispose plus que de moyens limités.

Marie-Louise est seule, triste, désœuvrée.

La proie est facile à prendre. Comment pourrait-elle résister ?

Neipperg ne doute pas un instant du succès. Il dit à ses intimes :

— Avant six mois, je serai son amant, et bientôt son mari.

Il poussa même la délicatesse jusqu'à faire cette confidence à sa maîtresse.

En amour, le cadre de la première rencontre a une importance capitale.

Ici, le lieu est admirablement choisi.

Le pays de Savoie est un des plus beaux du monde, et le lac du Bourget, immortalisé plus tard par d'autres amours poétiques, devait recevoir les premiers aveux du Don Juan autrichien.

Il est assez fréquent que l'amant, même le plus passionnément aimé, inspire d'abord une sorte d'antipathie.

Neipperg commence par déplaire, mais c'est une impression fugitive, bientôt remplacée par une passion durable.

Marie-Louise revient en Autriche avec Neipperg.

Le roman d'amour continue.

Pendant ce temps, Napoléon étouffe dans sa cage de l'île d'Elbe. Depuis six mois, il est sans nouvelles de sa

femme et de son fils. Il ne peut supporter cette cruelle incertitude. Il s'évade. Ce sont les Cent Jours.

A peine arrivé à Paris, il écrit à sa femme :

« Ma bonne Louise, je suis maître de la France, le soi-disant roi est parti pour l'Angleterre ; je t'attends pour le mois d'avril. »

Dans son cœur, trois passions dominent : la femme, l'enfant et la France. Il les perdra tous les trois.

Il les aimera également.

Est-il téméraire de penser que Napoléon a hâté son retour de l'île d'Elbe pour revoir Marie-Louise ? Elle n'est pas venue dans sa petite maison où il avait fait préparer pour elle un boudoir, dont le plafond peint représentait deux colombes tendrement unies, qui devaient figurer Lui et Elle.

Peut-être viendrait-elle aux Tuileries ?

Le retour d'Égypte a été précipité par le silence de Joséphine ; il agit de même pour Marie-Louise.

Vaine illusion. Neipperg occupe le cœur de l'impératrice, qui emploie ses loisirs, comme autrefois à Saint-Cloud, à monter à cheval, à pincer de la guitare, fort mal d'ailleurs, et à peindre avec Isabey, qui est venu à Vienne faire le portrait des souverains réunis.

Elle donne des matinées littéraires, où elle produit des auteurs à la mode. L'un d'eux, l'abbé Werner, joint à ses talents de prédicateur celui de dramaturge.

Une de ses productions est remarquable, au moins par la

longueur : *Cunégonde*, drame en douze actes, ce qui constitue un record théâtral. Il est aussi l'auteur de *La Croix sur la Baltique*, dont le principal personnage est un spectre (1).

Marie-Louise, qui a des goûts de petite bourgeoise, n'a aucune des qualités admirables de la bourgeoisie.

Elle n'est même pas une bonne mère. Elle sacrifie son fils pour assurer sa situation personnelle. Elle préfère obtenir le duché de Parme et laisser le fils de l'empereur dépouillé et sans héritage. Et, cependant, pour ne point aimer le pauvre enfant, il fallait n'avoir au cœur aucun sentiment maternel.

Le roi de Rome méritait mieux. Méneval nous raconte de lui un trait touchant. Le fidèle serviteur va quitter Schœnbrün, où il n'y a plus de place pour un Français, resté fidèle à son empereur.

Il est seul avec l'enfant et lui demande :

— Avez-vous quelque chose à faire dire à Sa Majesté votre père ?

L'enfant ne répond pas d'abord, il baisse la tête et, très triste, s'en va vers la fenêtre. D'un signe, il appelle Méneval et, après avoir regardé si personne ne l'entend, tout bas, il murmure :

— Vous lui direz que je l'aime bien !

La nouvelle du retour de l'île d'Elbe a éclaté à Vienne comme un coup de foudre. La guerre recommence. « L'homme infernal ne laissera donc jamais l'Europe en repos. »

(1) D'après Bauset, recueilli par le docteur Max Billard.

Marie-Louise tremble, non pas pour Napoléon, ni pour l'avenir de son fils, mais pour Neipperg et pour son duché de Parme, dont les sujets ont pactisé avec Murat, enfin revenu à la fidélité envers son empereur.

L'alerte a été chaude, mais courte. Napoléon, vaincu à Waterloo, se livre à l'Angleterre. Marie-Louise se réjouit de la victoire des Alliés. Le sort de Napoléon ne la préoccupe guère. A la nouvelle de sa captivité, elle se contente de répondre :

— J'ai envie de faire une promenade à cheval ; croyez-vous qu'il fera beau aujourd'hui ?

Un bonheur n'arrive jamais seul, la femme de Neipperg meurt à peu près subitement. Son amant est libre et elle est duchesse de Parme.

Elle succède, en partie du moins, à sa belle-sœur Pauline qui fut duchesse de Guastalla.

A Parme, l'existence de Marie-Louise est presque semblable, au luxe près, à celle qu'elle menait en France. Elle est étroitement surveillée, comme naguère à Saint-Cloud. Neipperg a eu trop de bonnes fortunes pour croire à la fidélité des femmes. Il est satisfait de son emploi qui flatte son ambition et sa vanité. Il écarte tous les concurrents possibles.

Marie-Louise a, d'ailleurs, d'absorbantes occupations. La santé de son petit chien Lovely, de son perroquet Margaratina, de son petit singe, dont le nom n'est pas parvenu à la postérité, et la naissance de sa fille adultérine, Albertine, ne lui laissent pas une minute de loisir.

En avril 1820, elle aurait contracté une union morga-

natique avec Neipperg. Elle serait donc bigame. Ce fait, grave pour un particulier, est sans importance pour elle.

L'union, bénie en secret, vient à point, car la petite Albertine va recevoir le cadeau d'un petit frère, Guillaume-Albert, qui sera prince de Monte Nuovo.

Le 5 mai 1821, Napoléon meurt sur le rocher désolé de Sainte-Hélène. Jusqu'à la fin, il a voulu croire en Marie-Louise. Dans son testament, il charge le docteur Antommarchi d'enlever son cœur, de le mettre dans une boîte de plomb et de le porter à sa femme.

Antommarchi n'a pu exécuter le vœu de l'empereur, heureusement pour Marie-Louise.

On ne voit pas bien comment, entourée de Neipperg et de ses deux enfants adultérins, elle aurait pu recevoir ce cœur qui avait tant battu pour elle.

En 1823, elle attend un troisième enfant. A Vérone, où se tient le Congrès, elle voit Chateaubriand, plénipotentiaire de France.

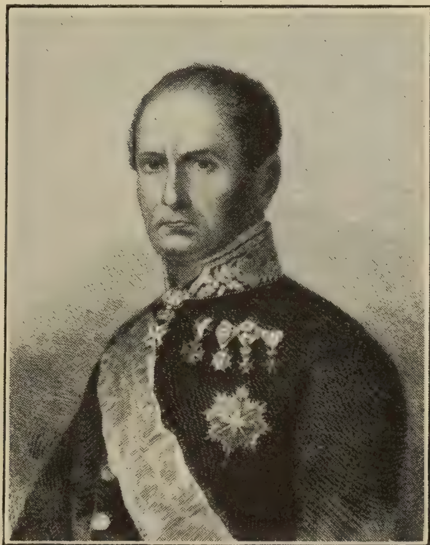
L'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* « la trouve fort gaie. L'univers s'était chargé de se souvenir de Napoléon ! Elle n'avait plus la peine d'y songer... Elle portait des bracelets faits avec des pierres du sarcophage de Juliette ».

Le 22 février 1829, Neipperg meurt d'une maladie de cœur, selon les médecins, d'ennui, selon un mémorialiste. Cette fois, Marie-Louise est vraiment triste. Elle offre à son deuxième mari des funérailles princières et, comme on chante dans Barbe-Bleue, lui fait faire un fort beau monument.

La duchesse de Parme est vouée au mari quadragénaire.

Napoléon avait quarante et un ans, Neipperg, quarante-deux, et le comte de Bombelles quarante-huit ans.

Voici son troisième mariage. Elle a épousé successivement un Français — et lequel ! — puis un Autrichien, et, pour terminer ses aventures conjugales, elle prend un mari qui réunit les deux nationalités.



LE COMTE CHARLES DE BOMBELLES, LE TROISIÈME MARI DE MARIE-LOUISE

Le comte Charles de Bombelles est le fils cadet d'un émigré français. Son père a voulu rester fidèle à son roi. Revenu en France avec les Bourbons, il est entré dans les Ordres, à soixante-cinq ans, après la mort de sa femme, Mlle de Mackau.

Son âge ne lui permettant pas d'attendre, il a brûlé les étapes des dignités ecclésiastiques.

A soixante-dix-neuf ans, il a été sacré évêque d'Amiens.

Cette situation, peu banale, d'un évêque, père d'une nombreuse famille, a fait naître un incident assez amusant. A une réception officielle, Mgr de Bombelles arrive, suivi

de ses deux fils. L'huissier lui demande qui il doit annoncer. Il répond :

— L'évêque d'Amiens et ses deux fils.

L'huissier est effaré. Le spirituel prélat le calme et lui dit :

— Annoncez l'évêque d'Amiens et les deux neveux de son frère.

La destinée de Marie-Louise a d'étranges soubresauts. Elle est d'abord la femme d'un empereur, elle a ensuite un évêque pour beau-père. Elle fait, d'ailleurs, un heureux choix. Le comte Charles de Bombelles est, lui aussi, intelligent et brave.

C'est l'homme qu'il faut pour gouverner à la fois la faible Marie-Louise et le duché de Parme.

Le baron de Marschall, dégoûté par les vilaines intrigues de la petite cour parmesane, résigne, au bout d'un an, ses fonctions de ministre d'État.

Metternich choisit Bombelles. Il le fait venir et a quelque peine à vaincre sa résistance.

Dès son arrivée à Parme, et sans avoir recherché cette faveur, il conquiert le cœur inflammable de Marie-Louise.

« Le comte de Bombelles m'enchante, écrit-elle à sa chère Victoire de Pontet... C'est une véritable trouvaille ! »

Bombelles ne se contente pas d'inspirer à la duchesse de Parme d'abord de la sympathie, puis de l'amour ; il réussit à plaire à toute la population.

Levé tôt, couché tard, travailleur acharné, il est un bon administrateur et un excellent ministre des Finances. Il connaît les joies rares de l'excédent budgétaire.

Le 26 octobre 1833, on célèbre à Plaisance le mariage d'Albertine avec le comte San-Vital. Mariage d'amour. La vue de la félicité des deux jeunes époux inspire à Marie-Louise le désir de les imiter.

A peine cette pensée effleure-t-elle son esprit qu'elle entend réaliser son projet. Elle va droit au but et fait à Bombelles, stupéfait, une brusque demande en mariage...

Le 17 février 1834, dans la plus stricte intimité, Philémon épouse Baucis (1), je veux dire Marie-Louise, déjà voûtée, alourdie par l'embonpoint, peu attrayante avec sa lèvre des Habsbourgs, que l'âge rend encore plus pendante.

Les années ne parviennent pas à calmer l'ardeur sentimentale de Marie-Louise.

Sera-t-elle fidèle à son troisième mari ? Bombelles peut l'espérer, mais il perd bientôt son illusion. Les ténors sont irrésistibles. Les douceurs et les sonorités de leurs belles voix procurent aux auditrices un frisson de plaisir.

A Parme, un jeune Français, ancien officier de marine, auteur, comme Maurice Larrouy et Paul Chack, de beaux romans maritimes, devenu ténor, après avoir quitté le service, fait tourner toutes les têtes. Il s'appelle Jules Lecomte. Une précédente aventure amoureuse l'avait rendu faussaire et avait brisé sa carrière. Marie-Louise l'entend, l'applaudit et l'aime. Jules Lecomte a un physique agréable et une jolie voix ; la souveraine de Parme est affolée.

Ne parlons pas de résistance, c'est elle qui attaque.

Le ténor, ébloui par une bonne fortune princière, con-

(1) Lire le docteur Max Billard.

sent de bonne grâce à capituler. Le beau chanteur a un grave défaut, il manque de la qualité primordiale d'un séducteur : la discrétion.

La lettre qu'il écrit à son ami, le libraire Souverain, est un chef-d'œuvre de muflerie.

« Oui, mon cher Souverain, votre nom fait bien dans cette affaire, je succède à Napoléon... J'ai chanté devant Marie-Louise ; elle m'a retenu à souper... Le souper a duré toute la nuit. Quand je me suis réveillé le matin, je pus me figurer que j'étais l'empereur.

» Ne soyez pas trop fier de votre romancier maritime. Cupidon doit avoir deux cordes à son arc. Si j'ai été à l'abordage, c'est comme ténor, et non comme romancier. »

Ce ténor ne garde aucune reconnaissance à une vieille femme énamourée.

Dans une cour d'aristocrates forcenés, il porte un nom qui sent trop le bourgeois. Mais, comme tout le monde l'appelle M. le comte, on peut croire, dit spirituellement Arsène Houssaye, qu'il a droit à un titre.

Voici le dénouement, puisque les existences humaines sont des tragi-comédies, avec leurs joies et leurs douleurs, leurs larmes et leurs sourires, leurs bons et leurs mauvais jours. Nos vies tournent dans un cercle restreint, semblent faites en séries et se ressemblent presque toutes.

Curieuse coïncidence : la mort de Marie-Louise est due aux mêmes causes et à la même maladie que celle de Joséphine. La duchesse de Parme et Bombelles, au mois de décembre 1848, font une promenade en voiture dans la

campagne. Un banal accident les force à marcher sur la route. Quand ils remontent en voiture, Marie-Louise a l'imprudence de ne point se couvrir d'un manteau. Le froid la saisit et la pleurésie plante ses griffes sur ses épaules.

Le 17 décembre, elle meurt. Son cercueil est transporté à Vienne et déposé dans la crypte des Capucins, non loin de celui de son fils, qu'elle n'a guère aimé et dont elle n'a pas su défendre les droits à l'héritage du grand empereur.

Laquelle préférez-vous ? La Créole ou l'Autrichienne ?

Question difficile à résoudre...

Je me borne à constater que Napoléon n'a jamais eu de chance avec les femmes.

LA MORT DE L'AIGLE

Le Martyre — L'Apothéose.

Le 18 juin 1815, à huit heures du soir,

> L'aigle impérial, qui jadis sous sa loi,
> Couvrait le monde entier de tonnerre et de flamme

l'aigle impérial, dont le vol triomphal avait dominé tous les champs de bataille de l'Europe, est frappé à mort, dans la plaine de Waterloo.

La bataille, tardivement et maladroitement engagée, est perdue quand le soir tombe sur les champs couverts de morts et de blessés.

L'aide, trop longtemps attendue, de Grouchy, la brusque arrivée de Blücher et de l'armée prussienne, ont entraîné la débâcle.

Vainement, Napoléon a cherché la mort au milieu de ses soldats. Le dernier carré de la garde impériale a multiplié les prodiges de valeur... L'empereur est vaincu... La panique s'est emparée même des vieux grognards ; pour la première fois, les soldats français ont connu la défaite définitive.

Deux facteurs principaux sont la cause du désastre : l'infériorité du nombre et l'état de santé de l'empereur.

L'infériorité numérique est d'ordre secondaire.

Vingt fois, au cours de l'épopée, la valeur des soldats français a fait des miracles. Mais, pour la première fois

depuis les courts instants de trouble et d'hésitation du 18 Brumaire, Napoléon a douté de lui.

Il est malade, torturé par la souffrance physique, affaibli par les rudes morsures du cancer héréditaire.

Sur son cheval blanc, il quitte Waterloo. Un peintre qui eut son heure de notoriété, et qui composait des tableaux aussi petits que sa taille sur des sujets aussi grands que sa barbe, Ernest Meissonier, a reproduit cette scène dramatique. Il est prostré, anéanti. Quelques rares fidèles le suivent...

C'est la première étape du calvaire, le début de la marche au supplice. Il n'est plus l'empereur tout-puissant, il devient l'homme de la légende immortelle.

Le 20 juin, Napoléon est à Paris. Il arrive à l'Élysée vers six heures du soir. Depuis six jours, il est resté constamment à cheval.

Il succombe à la fatigue.

— Il me faut deux heures, dit-il, pour me reposer ; qu'on m'apporte un bouillon et qu'on me prépare un bain.

Drouot murmure :

— Tout est perdu.

L'empereur l'entend, le regarde sévèrement et lui répond par le mot historique :

— Excepté l'honneur !

La terrible nouvelle du désastre de Waterloo parvient à Paris. Aux heures difficiles, le peuple vaut toujours mieux que ses représentants. Le peuple de Paris, admirable de bravoure et de sang-froid, comme il sera en 1914, reste

fidèle à son empereur. Les députés ne valent pas mieux que les maréchaux ; eux aussi abandonnent leur maître.

Napoléon propose aux Chambres une dictature temporaire, pour assurer la défense du territoire. Les députés, longtemps courbés devant le maître, redressent la tête et veulent se venger de leur longue servitude. Ils exigent la présence de Napoléon parmi eux. Il faut qu'il vienne s'expliquer à la tribune de l'Assemblée.

Napoléon refuse cette humiliante proposition et ne veut pas parlementer avec ces néfastes bavards.

La Chambre riposte en qualifiant de haute trahison toute tentative pour la dissoudre et de traître à la patrie quiconque porterait atteinte aux droits des représentants.

Lucien Bonaparte tente de sauver la situation, comme il l'a déjà fait le 18 Brumaire.

Il va s'expliquer devant les députés. L'entrevue est orageuse et inutile. Il revient auprès de son frère et lui dit :

— Il n'y a que deux solutions : dissoudre ou abdiquer.

L'empereur peut sonder le fond de l'ingratitude humaine. Tous ceux qu'il a comblés de places, de décorations, de traitements, de gratifications et de titres, tous les parvenus, tous les satisfaits et tous les repus l'abandonnent.

Napoléon peut résister, il peut compter sur l'amour de ses soldats et sur la fidélité du peuple ; mais il est las et dégoûté. Il méprise tous ces hommes qui le trahissent, il est écœuré de leur lâcheté. La déclaration d'abdication est accueillie à la Chambre comme un bulletin de victoire.

Les députés cèdent à la peur. L'action néfaste des parlementaires a paralysé l'empereur. Le peuple, qui n'a rien

reçu de lui et lui a tout donné, jusqu'au bout lui reste fidèle. Dans l'ombre, un homme qui lui doit tout le guette et, au moment propice, lui passe le lacet pour l'étrangler. C'est Fouché ! Il a déjà tué son roi, il trahit son empereur.

Avant d'accomplir le suprême sacrifice, Napoléon a voulu se recueillir et, comme ces grands penseurs d'autrefois qui se réfugiaient, avides de méditation, en une calme et silencieuse retraite, il se rend à la Malmaison.



NAPOLÉON
par Meissonnier

Il vit deux journées tristes, il évoque le souvenir de Joséphine, il reste seul dans la chambre mortuaire, il demande aux fidèles qui l'entourent s'ils veulent l'accompagner en Amérique.

Silence glacial ou prétexte poli pour voiler un refus ; sa mère seule a un élan de tendresse.

Il signe une dernière proclamation à l'armée, un dernier adieu à tous ses soldats qu'il a tant aimés et qu'il a si souvent conduits à la victoire.

« Soldats, je suivrai tous vos pas ; quoique absent, je

connais tous les corps et aucun d'eux ne remportera un avantage signalé sur l'ennemi que je ne rende justice au courage...

» Si j'ai quelque part à votre affection, je le dois à mon ardent amour pour la France, notre mère commune. Encore quelques efforts et la coalition est dissoute. Napoléon vous reconnaîtra au coup que vous allez porter. »

Mais l'ennemi est aux portes de Paris, on entend le grondement lointain du canon.

L'empereur propose ses services comme simple général au gouvernement provisoire ; il essuie un refus dédaigneux.

Alors, résigné, il quitte la Malmaison... Le voilà à Rochefort. S'il s'embarque immédiatement, il peut gagner l'Amérique.

Comme à Waterloo, il perd du temps. Il peut prendre place sur un vaisseau américain ou sur un navire danois, ou accepter l'offre de jeunes aspirants de marine, qui le supplient de se laisser conduire sur leur aviso. Il attend toujours... Quoi ? Il n'en sait rien lui-même. Le ressort de sa volonté est brisé. Il se décide enfin... Il est trop tard. Le croiseur anglais *Bellérophon* barre la route d'Amérique.

Que faire ? Marcher sur Paris en rassemblant quelques troupes fidèles eût été imprudent ; gagner le Midi et déchaîner la guerre civile eût été coupable.

Se livrer à l'Angleterre et avoir confiance en la noblesse d'âme de sa plus mortelle ennemie est insensé.

Napoléon juge l'ennemi d'après lui-même. Vainqueur, il a toujours fait preuve de générosité et d'humanité. Il a

connu et les gestes de pardon et les actes de bonté, qui ont rendu ses victoires plus belles et plus glorieuses.

Il se décide et il écrit :

« Altesse Royale,

» En butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse Royale, comme du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis. »

La lettre est remise au capitaine du *Bellérophon*, qui garantit à Napoléon un accueil digne de lui et les égards qui lui sont dus.

L'officier anglais a engagé la parole de l'Angleterre, il a même ajouté : « Chez nous, on est généreux et démocratique. »

Éternelle honte pour le gouvernement anglais ! Il renie la parole donnée. Il prouve sa générosité en faisant de Napoléon un martyr.

Napoléon a été imprudent ; il le payera cher. Il s'est contenté d'une promesse verbale, il aurait dû réclamer un engagement écrit.

Mais l'Histoire récente s'est chargée de nous apprendre que, pour les hommes d'État fourbes et menteurs, les traités écrits n'ont, hélas ! que la valeur d'un chiffon de papier.

Napoléon monte sur le *Bellérophon*. Lui qui restait cou-

vert devant les rois, il soulève son chapeau devant le capitaine et l'équipage assemblés et dit :

— Je viens me mettre sous la protection de votre prince et de vos lois.

Dix jours après le *Bellérophon* est en rade de Plymouth. Des milliers de spectateurs, accourus en barque, entourent le navire. Ils veulent contempler, pour repaître leur haine et leur vengeance, l'ennemi vaincu.

Quand le Corse qui les a fait tous trembler et a fait pleurer leurs mères et leurs épouses apparaîtra sur le pont, ils pourront, sans crainte, se livrer à l'horrible plaisir de la vengeance et lui jeter à la face les crachats de leur mépris.

La porte de la cabine, j'allais dire de la cage, où l'aigle captif est enfermé s'ouvre enfin.

L'homme prodigieux remporte une dernière et inattendue victoire. Un silence respectueux l'accueille et, subjuguées par son mystérieux prestige, toutes les têtes se découvrent !

Une fois de plus, le peuple a prouvé qu'il vaut mieux, souvent, que ceux qui le gouvernent.

Le ministère anglais fait porter sa réponse à l'ennemi qui a commis l'imprudence de se confier à lui. Les termes sont nets et insultants :

« Il serait incompatible avec nos devoirs envers le pays et les alliés de Sa Majesté que nous laissions au général Bonaparte les moyens de troubler de nouveau la paix de l'Europe et de renouveler toutes les calamités de la guerre.

Il est, par suite, inévitable qu'il soit restreint [euphémisme charmant] dans sa liberté personnelle, autant qu'il sera nécessaire, pour assurer notre premier et souverain objet. »

Son lieu d'exil est désigné : Sainte-Hélène, « île saine et isolée ». Cette fois, le mensonge est joint à l'ironie. Il aura



NAPOLÉON A BORD DU *BELLÉROPHON*
Tableau d'Orchardson.



le droit d'emmener trois officiers, un médecin et douze serviteurs.

Napoléon garde d'abord le silence ; puis, comme il songe à l'Histoire, il écrit : « En présence de Dieu et des hommes... » (le malheur rapproche les plus incrédules de la divinité, les conduit à faire appel à la protection d'En Haut),

« Je proteste ici, solennellement, contre la violence exercée envers moi, contre la violation de mes droits les plus sacrés. On a porté par la force atteinte à ma personne et à ma liberté. Je suis venu volontairement à bord du *Bellérophon.* Je ne suis pas prisonnier de l'Angleterre, je suis son hôte.

» Je suis venu sur l'invitation du capitaine lui-même. Il m'a dit qu'il avait ordre du gouvernement de me recevoir et de me transporter, ainsi que ma suite, en Angleterre, au cas où cela me serait agréable. Comptant sur cette assurance, j'acceptai cette offre, afin de me mettre sous la protection de la Grande-Bretagne.

» Du moment où je montais sur le *Bellérophon*, j'avais droit à l'hospitalité anglaise. Si le gouvernement a donné au capitaine du *Bellérophon* des ordres de me recevoir, moi et ma suite, afin de me faire tomber dans un piège, il agit contre l'honneur et dégrade son pavillon. Si cet acte a lieu, les Anglais auront parlé en vain à l'Europe de leur sincérité, de leurs lois et de leurs libertés. La confiance dans la bonne foi de l'Angleterre est anéantie dans l'hospitalité du *Bellérophon.*

» J'en appelle à l'Histoire ! Elle dira :

» — Un ennemi qui, pendant vingt ans, a fait la guerre au peuple anglais vint, dans son uniforme, chercher asile sous la protection de ses lois ; quelle plus forte preuve pouvait-il lui offrir de son estime et de sa confiance ? Mais comment l'Angleterre a-t-elle payé une telle magnanimité ? On affecta de lui tendre une main hospitalière et, quand il se fut livré, on le sacrifia. »

Le gouvernement anglais reçoit le soufflet et ne comprend pas ; il aggrave même sa faute, en confisquant l'argent et les malles de son hôte.

Napoléon quitte le *Bellérophon*, s'embarque sur le *Northumberland* et fait voile vers Sainte-Hélène, « île saine et isolée ».

L'île d'Elbe était trop près de la France. Il ne faut pas renouveler une stupide générosité et une ridicule imprudence. Arrière les scrupules d'humanité ! Il importe de joindre l'hypocrisie à la cruauté et de mettre définitivement hors d'état de nuire l'homme infernal qui a troublé si longtemps la paix de l'Europe. Telle est la secrète pensée du gouvernement anglais, qui s'est couvert d'une honte ineffaçable. Il eût été plus franc et presque excusable de le tuer, sans phrase et sans retard. Il eût été plus humain et plus noble, puisque le prince régent d'Angleterre et ses ministres voulaient sa mort, de le placer devant un peloton de soldats alliés et de lui donner la fin honorable d'un soldat.

Ney, Murat avaient été passés par les armes. Ils étaient morts en braves, comme ils avaient vécu.

Le gouvernement de Londres a reculé devant ce geste sanglant, qui eût été préférable, pour son bon renom, à l'abominable supplice auquel Napoléon allait être voué.

Le régent et son gouvernement vont trahir les lois sacrées de l'hospitalité, supplicier leur hôte et, n'ayant pas le triste courage de le tuer, ils l'envoient à la mort.

Sainte-Hélène est l'île de la mort. C'est le tombeau où

l'Angleterre ensevelit vivant le grand capitaine qui a voulu la battre.

« A des milliers de lieues de l'Europe et à mille lieues de l'Afrique, à une date perdue dans le lointain des siècles, une éruption volcanique a fait jaillir des profondeurs de la mer un bloc de lave.

» De loin, l'aspect des falaises noires et désolées est effrayant. De près, les anfractuosités des rochers ressemblent aux portes de l'enfer.

» L'Angleterre, comme un oiseau de proie, aime à faire son nid sur les forteresses naturelles qui commandent la mer ; mais, au lieu d'y déposer ses petits, elle y place des canons. »

Pour rendre Sainte-Hélène habitable, il a fallu apporter d'Afrique la terre végétale. Mais, dans ce désert de pierres, la végétation est rare, les arbres maigres ne garantissent point du soleil meurtrier. Sans doute, il y a un port : Jamestown ; quelques oasis fraîches et saines, dont Plantation-House, où habite le gouverneur.

Le gouvernement anglais a pour Napoléon des raffinements et des soins spéciaux. Dans l'île désolée et malsaine, pour loger l'ennemi vaincu, il a choisi l'endroit le plus malsain et l'habitation la plus insalubre.

Puisque Napoléon est voué à la mort, il importe de mettre tous les atouts dans le jeu de l'Angleterre et de ne pas permettre au grand vainqueur de vaincre aussi la Camarde.

Longwood est un lieu d'élection pour atteindre le but sinistre.

La maison, basse, délabrée, inconfortable, est moisie par

une humidité constante. Les murs suintent et sont rongés par le salpêtre. Les rats y ont établi leur domicile. Impossible de les déloger. Ils galopent à grand fracas la nuit, sous le lit de camp où Napoléon tente en vain de trouver le sommeil.

Ils rongent les livres que Napoléon parcourt d'un œil



L'HABITATION DE NAPOLÉON A LONGWOOD
Dessin de Durand Brager, 1840.

distrait, pour tromper son mortel ennui, et qu'il rejette à terre, sans avoir achevé la page commencée. Sa pensée s'est envolée vers la France, vers son fils et vers les champs de bataille, où il a conquis la gloire.

Quand l'empereur veut prendre son bicorne, le matin, pour sortir un instant, les rats s'échappent du chapeau où ils ont élu domicile.

Le climat de Sainte-Hélène, meurtrier pour tous, est

plus dangereux encore pour Napoléon. Depuis longtemps, il a ressenti les premières atteintes du mal qui avait fait mourir, jeune encore, son père, Charles Bonaparte.

A la suite d'un excès de travail, d'une trop grande fatigue physique, d'un accès de colère violente ou même d'un ennui passager, il souffrait cruellement de l'estomac. Depuis deux ans, le mal a fait des progrès rapides.

Tel un médecin criminel qui, pour se débarrasser d'un rival redoutable, lui injecterait dans les veines les microbes homicides, le gouvernement anglais a choisi Sainte-Hélène parce qu'il sait que le climat de l'île aggravera la maladie de l'empereur et la rendra mortelle.

N'attendez pas de moi que je décrive tous les détails de l'horrible agonie de l'empereur. La science et l'autorité de l'excellent docteur Raoul Baudet pourraient, seules, remplir cette tâche difficile.

Une étude historique n'a pas la prétention d'être une leçon anatomique.

A Sainte-Hélène, les changements de température sont subits et fréquents : à la chaleur tropicale de l'après-midi, succèdent, tout à coup, le vent glacial et l'humidité pénétrante.

Le corps humain, même le plus robuste et le mieux constitué, ne peut résister longtemps au régime barbare de la fournaise et de la glacière alternées.

Si l'homme est affaibli, si son organisme a une tare, la mort entre dans la brèche ouverte par la maladie.

En écrivant une étude historique, il importe, avant tout,

de se défier de l'imagination et de fuir la déclamation. Il faut s'efforcer d'être scrupuleux et impartial. L'Histoire n'est point œuvre de polémique, de rancune ou de flatterie. Elle ne doit point ressembler à ces discours politiques faits pour susciter l'enthousiasme des foules, combattre les adversaires et exciter l'ardeur des partisans.

Sur le crime et la honte du gouvernement anglais, les preuves abondent, irréfutables.

De tous les pays civilisés, s'est élevé un cri d'horreur et de réprobation.

Les historiens et les poètes ont exalté la victime et flétri le bourreau.

Un auteur allemand, Ludwig, dans son livre récent et remarquable sur Napoléon, heureux, sans doute, de dénigrer l'Angleterre, a résumé, dans un réquisitoire foudroyant, les témoignages accusateurs.

Nous autres Français, nous pouvons dire que le régent d'Angleterre et ses ministres ont commis un crime et une faute.

L'histoire la plus récente nous enseigne qu'il est maladroit de se montrer impitoyable envers un ennemi vaincu.

Captif, il reste un héros ; fugitif, il n'est plus qu'un contumace et un lâche.

En donnant à Napoléon l'auréole du martyre, le régent d'Angleterre a contribué à sa gloire et à l'éternité de sa légende.

L'île est sinistre, Longwood est une affreuse et meurtrière résidence. Cela ne suffit pas ! L'œuvre de mort, pour

être complète et rapide, exige un bourreau. Le voici !

C'est le gouverneur Hudson Lowe, dont le nom reste à jamais déshonoré.

Grand, maigre, osseux, rouge de visage et roux de poil, couvert de taches de rousseur, défiguré par une affreuse dartre, la peau cuite et le cou raviné comme celui d'un vieux paysan, l'air faux et hypocrite, quand sa bouche dit oui, son regard dit peut-être... Tel était Hudson Lowe.

L'empereur disait :

— Il est hideux ! C'est une face patibulaire, comme celle d'un sbire vénitien. C'est un garde-chiourme, bête, méchant et cruel, c'est l'exécuteur des basses œuvres du prince régent d'Angleterre et de ses ministres. C'est à ne pas boire sa tasse de café, si on a laissé un tel homme un instant seul auprès !

Napoléon refuse de le recevoir, quand il se présente à Longwood. Le gouverneur est furieux. Il se venge en redoublant de vexations et de mauvais procédés. Il arrive, un jour, à l'improviste et surprend l'empereur dans le jardin. Il a l'inconvenance de lui faire des reproches sur les dépenses, pourtant minimes, de sa table. Napoléon, hors de lui, le chasse, après lui avoir craché à la figure son mépris.

— Vous n'êtes qu'un geôlier ! Où avez-vous jamais commandé autre chose que des bandits et des rebuts de tous les pays ? Je connais les noms de tous les généraux anglais qui se sont distingués. Quant à vous, vous n'êtes qu'un sbire et un brigand.

L'île est sinistre, le gouverneur hideux.

Le régent d'Angleterre a-t-il eu au moins la pudeur et l'humanité de donner à l'homme qui avait connu et habité tous les palais d'Europe une demeure saine et confortable ?

A son arrivée dans l'île, en attendant que fût prête l'installation de Longwood, Napoléon est d'abord logé dans un pavillon délabré, composé d'une pièce unique et d'une mansarde, où souffle le vent et où pénètre la pluie. Des figuiers, des laquiers, des grenadiers, des bouquets de myrtes, des roses blanches à profusion, des géraniums sauvages et une cascade égayaient le paysage et donnaient quelque fraîcheur, aux heures chaudes de la journée tropicale.

La première habitation est médiocre, mais elle n'est que la première étape du long calvaire.

Voici Longwood : au sommet de l'île, un vaste plateau stérile, sans eau, impossible à cultiver, battu par les vents, environné de nuages, envahi par l'humidité. Point d'arbres.

— Nous n'avons que quelques gommiers mutilés, disait l'empereur. Les hommes finissent vite où les plantes s'étiolent.

Sur ce plateau désolé, un camp de soldats chargés d'enserrer le prisonnier dans un cercle de fer. A huit cents mètres du camp, une modeste maison, qui est la prison du vaincu.

Une petite antichambre, un salon et une salle à manger, qui ne reçoivent d'air et de jour que par une porte vitrée ; une étroite bibliothèque et deux chambres exiguës... L'ensemble est obscur, bas de plafond, tapissé d'un affreux papier moisi et meublé d'un mobilier de rebut.

La chambre de l'empereur mesure quinze pieds de long et douze de large ; le lit est le petit lit de camp où Napoléon a dormi la veille de Marengo et d'Austerlitz.

La seconde chambre sert de cabinet de travail : c'est un réduit obscur. Les planchers sont pourris et gardent la moisissure et l'odeur du fumier qu'ils recouvrent, car l'habitation impériale était, avant l'arrivée du captif, une étable et une porcherie. Rien n'a été nettoyé.

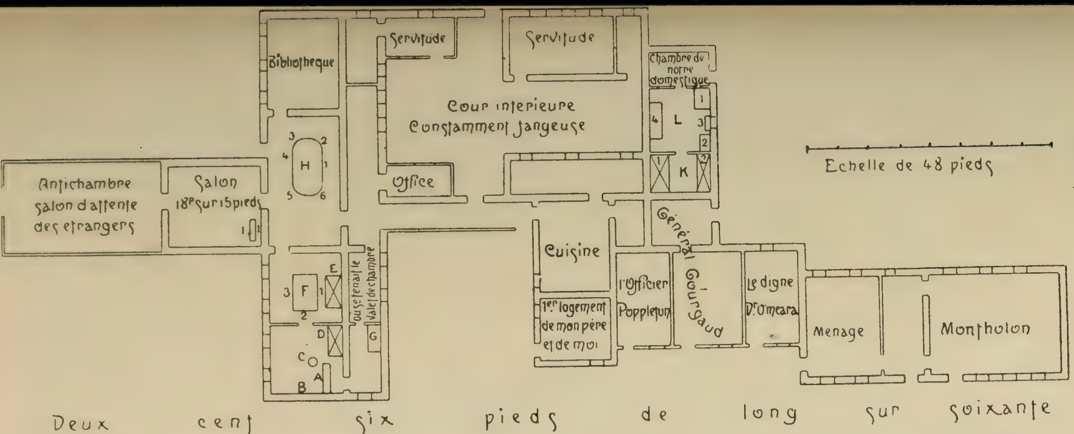
La suite de l'empereur habite un autre bâtiment contigu, aussi malsain et aussi délabré.

A quelques pas de la maison, où, pendant six années, Napoléon va souffrir un supplice cent fois pire que la mort, la prudente barbarie d'Hudson Lowe a placé des soldats en sentinelles.

Napoléon ne peut sortir seul de son maigre jardin. S'il veut se promener, il doit être accompagné et surveillé. Un télégraphe optique prévient Hudson Lowe de ses moindres mouvements... Le signal bleu serait l'avertissement de la disparition de l'empereur. Ce signal ne fut jamais hissé.

Napoléon jugeait la fuite indigne de lui ; il la considérait comme un acte de faiblesse, de même qu'il jugeait le suicide une lâcheté. Il aurait pu s'enfuir. A plusieurs reprises, l'occasion s'est offerte à lui, il l'a toujours repoussée ; il veut, jusqu'au bout, subir l'effroyable martyre. Il ne connaît ni la douceur ni l'humiliation des larmes ; son entourage s'étonne de sa résignation ou, plutôt, de son calme dédaigneux. Il a ce mot magnifique :

— Je commande ou je me tais !



Plan de Longwood, dessiné en 1816 par le jeune Emmanuel de Las Cases, pour sa mère, et légendé par lui de la façon suivante :

A *Canapé sur lequel était l'Empereur une grande partie du jour tourné vers la cheminée B, sur laquelle étaient distribués trois portraits de l'Impératrice, cinq du roi de Rome, dont un avait le fond brodé en soie des mains de Marie-Louise, un petit buste en marbre aussi du roi de Rome.*

C *Petit guéridon sur lequel déjeunait l'Empereur, il y faisait bien souvent venir mon père, surtout lors de ses leçons d'anglais.*

D *Petit lit de campagne de l'Empereur où il couchait ; il est en fer.*

E *Autre petit lit pareil. Quand il ne pouvait dormir la nuit, il se transportait de l'un à l'autre.*

F *Table de l'Empereur. 1, place qu'il occupait ; 2, place de mon père ; 3, moi auquel il dictait. Chacun de nous avait ses heures et ses sujets différents.*

G *Baignoire dont l'Empereur faisait un fréquent usage quand l'eau ne manquait pas.*

H *Table à manger. 1, place de l'Empereur ; 2, mon père ; 3, moi ; 4, Montholon ; 5, Gourgaud ; 6, Mme Montholon. Le grand-maréchal et sa femme ne venaient dîner que le dimanche. Notre dîner n'était guère que de **18** à **20** minutes. L'Empereur, alors, renvoyait les gens en exerçant son anglais,* go out, go to diner. *Il demandait ensuite si nous irions à la comédie ou à la tragédie ; il m'envoyait chercher la pièce arrêtée et nous lisait lui-même. C'était presque toujours Corneille, Racine ou Molière ; il se trouvait heureux quand il avait pu atteindre **11** heures de la sorte. Il appelait cela une conquête sur le temps.*

I *Petite table sur laquelle l'Empereur jouait très souvent aux échecs une demi-heure avant d'aller dîner. **1**, place de l'Empereur.*

K *Chambre à coucher de mon père et de moi. 1, lit de mon père ; 2, le mien. La pièce n'avait que **6** pieds sur **12**.*

L *Notre petit salon et chambre de travail. 1, table de mon père ; 2, la mienne ; 3, celle d'Ali **(Saint-Denis)**, le valet de chambre de l'Empereur qui transcrivait souvent pour mon père ; 4, canapé sur lequel mon père était étendu une grande partie du jour. S'il faisait soleil nous étouffions, s'il pleuvait nous étions inondés. La toiture, à quelques pieds de haut, n'était que de papier goudronné. Le soleil faisait fondre le goudron et la pluie passait au travers. Là, que de fois nous sommes restés à promener, mon père et moi, avant dans la nuit, parlant d'objets qui, au loin, remplissaient nos cœurs !*

La postérité vengera Napoléon de toutes les humiliations qu'il a subies de la part d'Hudson Lowe.

Après la mort de sa victime, le gouverneur revient en Angleterre ; il est insulté et frappé dans les rues de Londres par le fils de Las Cases ; il est contraint de quitter la ville et de se terrer dans un coin de province, où il vit isolé, où il meurt déshonoré.

Une destinée implacable et vengeresse poursuit les tortionnaires Le ministre responsable de son martyre, lord Castelreagh, devient fou, s'ouvre les veines et meurt, lui aussi !

Les Bourbons sont chassés du trône de France et balayés par l'impopularité. Le vieux Charles X reprend le dur chemin de l'exil, qu'il avait jadis connu alors qu'il était comte d'Artois.

L'Europe a tellement peur d'un dernier coup de griffe de l'aigle captif qu'elle ne se contente pas de la surveillance, pourtant étroite et inhumaine, exercée par Hudson Lowe au nom du gouvernement anglais.

Les diverses puissances nomment des délégués, qu'elles envoient à Sainte-Hélène, afin de constater sur place que la cage est toujours solidement fermée.

L'empereur de Russie choisit le comte de Balman et, seul entre tous les alliés, il recommande à son envoyé de traiter l'empereur « avec bonté, avec respect et surtout avec tous les égards qui lui sont dus ».

Le baron de Sturmer représente l'Autriche. La Prusse s'abstient, estimant sans doute que le geôlier est bon et que la prison est sûre.

Le traité du 2 août ne prévoit pas l'intervention de la France ; mais le duc de Richelieu pense que le roi doit être représenté à Sainte-Hélène. Le marquis de Montchenu est désigné pour cette délicate mission. Issu d'une vieille famille du Midi, l'envoyé spécial est, au témoignage de ses contemporains, un esprit assez médiocre, imbu des vieux préjugés.



L'Exilé
D'après l'aquarelle d'un officier anglais à Sainte-Hélène (Longwood, 24 juillet 1820).

Le 18 juin 1816, les envoyés des puissances arrivent à Sainte-Hélène.

Un gros homme rouge, la mine effarée, suant et soufflant, portant perruque à queue poudrée, débarque à Jamestown; il répète sans cesse :

— Mon Dieu ! mon Dieu! quel affreux rocher ! Et dire qu'on n'y parle qu'anglais!

C'est le commissaire français. Tout le monde rit en l'écoutant et en le regardant.

— Je le connais, dit Napoléon ; c'est un vieux fou, un vieux radoteur, un général de carrosse, qui de sa vie n'a entendu un coup de fusil.

Les uns l'appellent le « Coiffeur », à cause de sa tresse postiche ; les autres l'ont surnommé le « Marquis de Montechez-nous », parce qu'il a la mauvaise habitude d'accepter toutes les invitations, sans jamais en rendre aucune.

Hudson Lowe est exaspéré par la présence des délégués, qu'il considère comme une marque de méfiance. Il accomplit une vilaine besogne, il préfère supprimer des témoins gênants. Pendant des mois, il invente des prétextes pour empêcher les délégués de voir l'empereur. Lorsqu'il donne enfin l'autorisation, Napoléon refuse de recevoir les délégués, qui lui seraient présentés par le gouverneur.

Quelle est la vie du captif dans sa triste prison de Longwood ?

L'heure du lever est variable : elle dépend du repos qu'il a pu prendre pendant la nuit. Il souffre de longues insomnies.

A son réveil, Marchand lui apporte une tasse de café noir ou de café au lait. Il se lève, en conservant sur sa tête le madras noué à larges coques et il procède à une toilette minutieuse. Il a toujours eu grand soin de son corps et surtout de ses mains, qu'il savait fort belles.

Le déjeuner est à onze heures. A deux heures, quand le temps le permet, il sort. Au début de sa captivité, il fait de longues courses à cheval à travers la campagne. Il lance sa monture au galop et cherche à distancer et à perdre les officiers anglais qui le suivent.

Cette surveillance l'exaspère ; il renonce à ces courses si nécessaires à sa santé. Il se confine dans son jardin, la

tête couverte d'un large chapeau de paille ; il prend une bêche et travaille avec les jardiniers. Il manifeste sa bienveillance à un vieux noir, Toby, ancien esclave, qui rit de toutes ses larges dents blanches lorsque l'empereur lui donne un napoléon en or.

Le lendemain, malade, incapable d'un effort, épuisé par la souffrance et l'insomnie, il revêt son habit vert, sa culotte et son gilet blanc, ses bas de soie ; il met ses souliers à boucles et se promène solitaire, ou reste confiné dans sa maison, l'esprit perdu dans des rêveries sans fin.

Tout à coup, il se redresse, il appelle Gourgaud, Las Cases ou Montholon, car personne, suivant l'étiquette de l'ancienne cour, ne se présente devant lui sans être appelé.

Il dicte ces pages immortelles où il raconte sa prodigieuse épopée. Quand il a terminé le récit de la bataille d'Austerlitz, Las Cases, qui est un ancien émigré et a vécu auprès des princes en exil, s'écrie :

— C'est plus beau que *L'Iliade.*

L'empereur sourit, menace du doigt Las Cases et lui dit :

— Vous êtes un flatteur. Vous vous croyez encore à Coblentz.

Quand il dicte le récit de ses campagnes, il semble transfiguré ; il retrouve toute sa force et toute sa vigueur. Entraîné par son sujet, il oublie l'heure et la fatigue.

Une fois, il dicte pendant quatorze heures sans désemparer. Quatre secrétaires successifs se sont relayés et sont tombés brisés par l'effort ; il est frais et dispos et se contente de dire, en se frottant les mains :

— Je crois que nous avons bien travaillé.

Jamais il n'écrit lui-même. Heureusement, car son écriture est illisible. Une centaine de ses lettres anciennes n'ont pu encore être déchiffrées.

La nuit vient vite sous les tropiques ; l'empereur rentre à six heures ; bientôt, c'est le dîner, qui dure peu, car il a horreur de rester longtemps à table. La soirée se passe soit à des parties d'échecs ou de whist, soit à lire Corneille, ou Ossian, ou Voltaire, à qui il a donné le titre de roi de l'esprit français.

Quand onze heures sonnent, l'empereur se lève, dit tristement :

— Voilà encore une journée passée.

Le lendemain, l'empereur est en butte à de nouvelles vexations d'Hudson Lowe. Le gouverneur envoie à Longwood de la viande corrompue ; il décrète que les exilés n'ont droit qu'à un jour de provisions.

La correspondance adressée à l'exilé est interceptée et retenue pendant de longues semaines. Un livre qui porte cette décicace : « A Napoléon le Grand, empereur des Français », ne lui parvient jamais. Hudson Lowe ignore l'empereur, il ne veut connaître que le général Bonaparte.

« S'il est vrai, comme le prétend Gœthe, que l'homme vit aussi longtemps qu'il veut vivre, Napoléon, lassé de tout, même de l'espérance, ne veut plus vivre. »

Quels sont les compagnons d'exil du vaincu de Waterloo ? A-t-il auprès de lui, pour l'entourer, le consoler et lui donner le cœur de marcher « jusqu'au soir », sa famille,

quelques-uns de ses maréchaux qu'il a comblés de titres et d'argent, ou quelques amis fidèles jusque dans l'adversité ?

Non ! Sa famille l'abandonne. Seule, Madame Mère, admirable matrone romaine, a un élan de cœur vers son fils. Son grand âge la retient à Rome.

Les maréchaux n'ont qu'un souci : sauvegarder leur situation personnelle. Les amis, depuis longtemps, l'ont renié.

A l'arrivée à Sainte-Hélène, quarante personnes l'accompagnent. La petite escorte, peu à peu, s'égrène, diminue et se réduit de plus de moitié.

Las Cases reste quelques mois seulement, juste le temps d'écrire le *Mémorial*, qui donnera à son nom une célébrité mondiale. Gourgaud a un caractère difficile. Il est susceptible et ombrageux. Napoléon fait preuve d'une patience admirable, s'efforce de le calmer, de l'amadouer. De temps à autre, il laisse percer sa colère et tout s'apaise. A son tour, Gourgaud s'embarque pour l'Europe.

Voici les hommes courageux qui sont restés jusqu'au bout auprès de leur maître : le général comte Bertrand et le comte de Montholon. Tous deux sont mariés. Malheureusement, les femmes ne s'entendent pas ; des mots amers, des paroles blessantes, s'échangent de part et d'autre.

L'union de tous les cœurs permettrait de supporter la terrible épreuve, elle adoucirait la triste situation de l'empereur. Mais la discorde et la désunion sévissent.

Ne jugeons pas trop sévèrement les défauts et les écarts de caractère de la petite cour de Sainte-Hélène. Il aurait fallu, pour conserver l'égalité d'humeur et la force d'âme désirables, des cœurs exceptionnellement trempés.

Les meilleurs caractères résistent difficilement à de trop longues épreuves.

Les deux prêtres sont insignifiants. L'un est trop vieux ; l'autre, trop jeune. Napoléon leur pose des questions embarrassantes sur la vie future.

Deux médecins ont soigné l'empereur : le docteur O'Meara, d'abord. Il est dévoué, il plaît à Napoléon... Hudson Lowe est averti par ses espions et le renvoie en Europe. Le second médecin a été envoyé par Madame Mère : c'est un Corse Il est rempli d'ignorance et de bonne volonté. Il a rédigé un long journal sur la maladie de l'empereur ; la lecture en est pénible.

De tous les compagnons d'exil, les plus fidèles, les plus dévoués, les meilleurs, sont les domestiques. Le maître d'hôtel corse revêt, pour servir à table, la livrée impériale, comme au temps des Tuileries. Le valet de chambre Marchand n'a jamais quitté son maître. Il a une belle âme et un cœur excellent. Aux heures de gloire, il a supporté toutes les ruades du caractère de l'empereur. Pour habiller le maître de l'Europe et passer autour de son cou le grand cordon de la Légion d'honneur, il fallait le suivre lorsqu'il marchait à pas précipités dans son cabinet de toilette. Le soir, s'il était contrarié et mécontent, l'empereur arrachait ses vêtements et les jetait à la tête de Marchand et des valets de chambre de service.

Aux années d'épreuves, pendant le cruel exil, Marchand reste à son poste sans ajouter par des récriminations incessantes aux tristesses de la vie à Sainte-Hélène.

Avec le fidèle Marchand, l'empereur se sent en confiance. Devant lui, il a de magnifiques épanchements :

— Dans la position où je suis, je ne trouve de noblesse que dans la canaille que j'ai négligée et de canaille que dans la noblesse que j'ai faite.

Ainsi, Napoléon, victime d'Hudson Lowe, ne trouve



Napoléon et ses compagnons d'exil a Sainte-Hélène
D'après N. Maurin.

même pas dans ses compagnons d'exil le calme et l'union indispensables pour supporter une si terrible épreuve. La barbarie dont son geôlier fait preuve est poussée à ses limites extrêmes.

Un médecin semble-t-il s'intéresser à son illustre malade et s'apitoyer sur son sort, il est aussitôt renvoyé, disgrâcié, chassé. Le docteur O'Meara doit quitter l'île sans retard. Le chirurgien de marine Stockoe, qui a commis le crime de plaindre son impérial malade, est traduit devant

un semblant de tribunal militaire, qui prononce sa radiation des cadres de la marine.

Pendant plusieurs mois, Napoléon reste privé de toute assistance médicale. Le docteur Antommarchi, envoyé par Madame Mère, débarque à Sainte-Hélène le 20 septembre 1819. Il a une qualité: il est corse et inspire, pour cette seule raison, de la sympathie à son malade. Il a un grave défaut : il est un médiocre praticien et se préoccupe surtout de rédiger un journal dont la lecture est assez monotone. L'exemple de Las Cases est contagieux : le succès sans cesse grandissant du *Mémorial* tournera les têtes des compagnons d'exil et tous noirciront du papier, pour conter à la postérité les moindres détails de la vie du prisonnier.

Chaque jour, la maladie s'aggrave.

— Il n'y a plus d'huile dans la lampe, dit l'empereur.

Le 1er janvier 1821, il dispense la petite colonie française de lui présenter des vœux qu'il sait être inutiles et des hommages qu'il juge superflus, car il veut se détacher des choses de la terre.

Le docteur Antommarchi lui conseille, un jour, de ne pas rester enfermé dans sa malsaine demeure. Il répond tristement :

— Non, l'insulte m'a longtemps confiné dans cette cabane ; aujourd'hui, le manque de forces m'y retient.

Dans la seconde moitié du mois de mars, l'empereur, torturé par d'affreuses douleurs d'estomac et d'entrailles, ne peut plus quitter le lit.

Hudson Lowe s'efforce de cacher la vérité au monde civilisé. Il craint un sursaut d'indignation et de pitié.

Le régent d'Angleterre et ses ministres savent la vérité et laissent faire, s'ils n'approuvent pas. Dans les deux hypothèses, leur responsabilité est aussi lourde.

Le gouverneur de Sainte-Hélène veut persuader l'opinion mondiale que le « général Bonaparte » est un simulateur. Sa maladie n'est qu'un prétexte pour obtenir un changement de résidence.

Le 17 avril, le docteur Arnott constate des symptômes alarmants : le pouls est irrégulier, les vomissements augmentent et les extrémités sont glacées. L'irrégularité du pouls est particulièrement grave ; jusque-là, Napoléon avait eu une circulation exceptionnellement lente.

La sérénité du moribond est admirable. La lutte contre la mort est sa dernière bataille. Si la victoire est impossible, il veut, du moins, rester fidèle à sa bravoure légendaire et, comme un soldat, garder son calme et son sang-froid.

Il fait au docteur Antommarchi ses suprêmes recommandations :

— Après ma mort, vous ouvrirez mon corps, vous prendrez mon cœur et vous le porterez à ma chère Marie-Louise. Vous lui direz que je l'ai tendrement aimée. Quand je n'y serai plus, vous vous rendrez à Rome, vous irez trouver ma mère, ma famille ; vous leur rapporterez tout ce que vous avez observé, relativement à ma situation, à ma maladie, à ma mort sur ce malheureux rocher. Vous leur direz que le grand Napoléon a expiré dans l'état le

plus déplorable, manquant de tout, abandonné à lui-même et à sa gloire. Vous leur direz qu'en mourant il lègue à toutes les familles royales l'horreur et l'opprobre de ses derniers moments.

Lorsque la souffrance lui laisse un court répit, il appelle Montholon et lui dicte ses suprêmes recommandations à son fils, « qui ne doit jamais oublier qu'il est né prince français et ne doit jamais conquérir son trône avec l'appui des armées étrangères ».

Il lègue au roi de Rome, comme bien le plus précieux, l'épée d'Austerlitz.

Le testament de l'empereur est de la plus noble et de la plus haute inspiration. Aucun de ses écrits ne porte mieux l'empreinte de son génie.

Il est détaché des choses de la terre ; son esprit est déjà tourné vers les choses éternelles. Avec une sérénité, une hauteur de vues incomparables, il jette un regard profond vers l'avenir. Il enseigne à son fils la vanité et le danger des succès guerriers. Lui, qui doit tout à la valeur de ses soldats, il dit au roi de Rome que la paix doit régner entre les peuples.

Bertrand, Montholon et Marchand sont ses exécuteurs testamentaires.

Le testament et les codicilles sont longs. Il n'oublie personne, pas même sa vieille nourrice.

Le 27 avril, malgré ses horribles souffrances, il cachette son testament et ses codicilles. Il enferme dans une cassette en acajou la croix de la Légion d'honneur qu'il destine à son fils.

— Je me sens bien fatigué, soupire-t-il, je le sens ; mais il faut en finir !

A neuf heures du soir, il fait venir auprès de lui le comte de Montholon, le général Bertrand, l'abbé Vignali et Marchand. Il demande à Bertrand de dresser un procès-verbal des pièces qu'il avait scellées et sur lesquelles il veut que les quatre Français apposent leurs cachets et leurs signatures.



LA MORT DE NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE (5 mai 1821).
D'après une lithographie.

Tout est réglé, tout est prévu, il peut mourir. Le 3 mai, une soif ardente le dévore ; il ne parle plus qu'avec difficulté. La mort approche. L'abbé Vignali apporte le viatique...

La nuit du 4 au 5 mai se passe dans le délire. Napoléon est allongé sur le dos, sans faire un mouvement. Le corps se refroidit, la respiration est de plus en plus pénible.

A deux heures du matin, il articule faiblement, presque indistinctement :

— France..., tête d'armée !

Au dehors, la tempête fait rage et menace de tout détruire. Le saule sous lequel l'empereur aimait à s'asseoir est renversé par le vent...

Le 5 mai, à cinq heures quarante-cinq, il expire. Le 9 mai, l'empereur quitte sa prison.

La journée est magnifique. De tous les coins de l'île, les habitants accourent, pour saluer les restes de la victime d'Hudson Lowe.

A midi et demi, les grenadiers placent le cercueil sur un char attelé de six chevaux.

Toutes les troupes de la garnison suivent, le canon des fusils baissés. Les officiers ont un crêpe au bras. Quelle hypocrisie dans ces honneurs tardifs et dérisoires ! Un peu d'humanité envers Lui, pendant sa vie, eût été préférable à cette parade militaire après sa mort.

Le comte de Montholon et le général Bertrand tiennent les cordons du poêle. Le marquis de Montchenu est à cheval. Hudson Lowe a l'audace de figurer dans le cortège.

Le cercueil tient peu de place, car,

> Si grand que soit un homme au compte de l'Orgueil;
> Nul n'a plus de six pieds de haut, dans le cercueil.

La dépouille mortelle est portée à bras, depuis la route jusqu'au lieu de la sépulture. L'abbé Vignali récite les dernières prières. Le corps est descendu dans le caveau ; les batteries anglaises tirent quelques rares coups de canon.

Près d'une source, à l'ombre de deux grands saules, une large dalle de pierre, aucun nom n'y est inscrit...

Le 5 juillet seulement, le *Times* annonce la mort de Napoléon. L'opinion publique, en Angleterre, manifeste sa réprobation contre le traitement barbare qui a hâté sa fin. Plusieurs Anglais de la haute société prennent le deuil.

Le roi de Rome, en apprenant la mort de son père, fond en larmes. Mais il faut constater que la mort de Napoléon ne produisit pas en Europe une impression considérable.

« Héros malheureux, disait lord Byron, tu as vécu trop longtemps et ta mort, qui eût dû ébranler la terre, ne l'émeut pas plus que la chute d'une feuille desséchée. »

Le 12 mai 1840, M. de Rémusat, ministre de l'Intérieur, monte à la tribune de la Chambre des députés et lit cette déclaration :

« Messieurs, le roi a ordonné à S. A. R. le prince de Joinville de se rendre, avec sa frégate, à l'île Sainte-Hélène, pour y recueillir les restes mortels de l'empereur Napoléon. Nous venons vous demander les moyens de les recevoir dignement sur la terre de France et d'élever à Napoléon son dernier tombeau. Désormais, la France seule possédera tout ce qui reste de Napoléon. Son tombeau, comme sa renommée, n'appartiendra à personne qu'à son pays. »

Un crédit d'un million est voté par les Chambres. Pour tombeau, l'empereur aura le dôme des Invalides.

L'Angleterre donne son adhésion au projet du gouvernement. Le prince de Joinville, les anciens compagnons

d'exil de l'empereur, s'embarquent à Toulon, où la gloire de Bonaparte a jeté ses premiers rayons.

Le 8 août, après soixante-six jours de mer, la frégate *Belle-Poule* et la corvette *Favorite* sont en vue de Jamestown. L'état-major de l'amiral Middlemore, en grand uniforme, se rend à bord de la *Belle-Poule.* Le 9, le prince de Joinville débarque et rend visite au gouverneur. La cérémonie de la translation est fixée au 15 octobre, vingt-cinquième anniversaire de l'arrivée de l'empereur à Sainte-Hélène.

La vallée où il repose est gardée depuis minuit par les soldats anglais. Les travaux d'exhumation commencent et se poursuivent jusqu'à neuf heures du matin. Le cercueil apparaît. L'abbé Coquereau récite les prières. Les soldats du génie portent la glorieuse dépouille sous une tente. Les cercueils intérieurs sont ouverts. Une émotion profonde s'empare de tous les assistants.

Ils sont là, ceux qui entouraient l'exilé pendant son agonie et au moment de sa mort. Dans quel état vont-ils le revoir ? Est-ce un spectacle d'horreur qui va s'offrir à leurs yeux ? Une angoisse étreint tous les cœurs. Le dernier drap de satin qui recouvrait le corps est soulevé. La mort et le temps n'ont point accompli leur horrible besogne... Les traits de l'empereur sont calmes, il a retrouvé le masque de Bonaparte...

Le cercueil est refermé, placé sur un char décoré d'emblèmes funèbres et attelé de quatre chevaux. Le sarcophage est recouvert du manteau impérial, apporté de Paris. Les généraux Bertrand et Gourgaud, Las Cases et Marchand tiennent les quatre coins du manteau.

Les canons des forts et ceux de la *Belle-Poule* tirent de minute en minute. Cette fois, le gouvernement anglais n'a pas marchandé la poudre, comme au moment de la mort.

Arrivé sur le quai, le cercueil est placé sur une chaloupe et transporté sur la *Belle-Poule,* où une chapelle ardente a été dressée.

Le 8 décembre, la *Belle-Poule* arrive à Cherbourg. Le vapeur *Normandie* transporte le cercueil au Havre.

Une flottille de dix bâtiments, commandée par le prince de Joinville, remonte la Seine jusqu'à Rouen. Tout le long des rives, la population s'empresse. Les vieux soldats laboureurs accourent et tirent des coups de fusil, en l'honneur de leur général. Ils n'hésitent pas à se jeter à l'eau pour s'approcher des restes de leur empereur. A Rouen, les vieux soldats laissent tomber sur le cercueil des couronnes d'immortelles. Simple et touchant témoignage de leur culte envers celui qui, si souvent, les avait conduits à la victoire. A Pont-de-l'Arche, à Mantes, les mêmes scènes se renouvellent. A Saint-Denis, les honneurs sont rendus par le clergé, les autorités et les demoiselles de la Légion-d'Honneur, en grand deuil.

Le 14 décembre, le cercueil est placé sur un bateau figurant un temple funèbre, surmonté d'un dôme recouvert d'un drap de velours violet, parsemé d'abeilles en or, d'aigles, au milieu desquels figure la première lettre de son nom, surmontée de la couronne impériale.

En tête de la flottille, deux cents musiciens jouent des marches funèbres.

Le soir, dernière halte à Courbevoie.

A Paris, la fièvre et l'émotion se sont emparées de toute la ville. Les places sur le passage du cortège se louent à un prix fantastique pour l'époque. Un balcon se paye trois mille francs ; une maison non habitée, cinq mille francs ; une croisée du premier ou du second étage, cent cinquante francs.

Les invalides, émus et transportés d'enthousiasme, oublient leurs blessures et leurs souffrances pour saluer le Petit Caporal. Ils brossent leurs uniformes, ils fourbissent leurs sabres, comme pour un jour de grande revue au Champ-de-Mars, pendant la glorieuse épopée.

Le 15, à sept heures du matin, les tambours de la garde nationale battent le rappel.

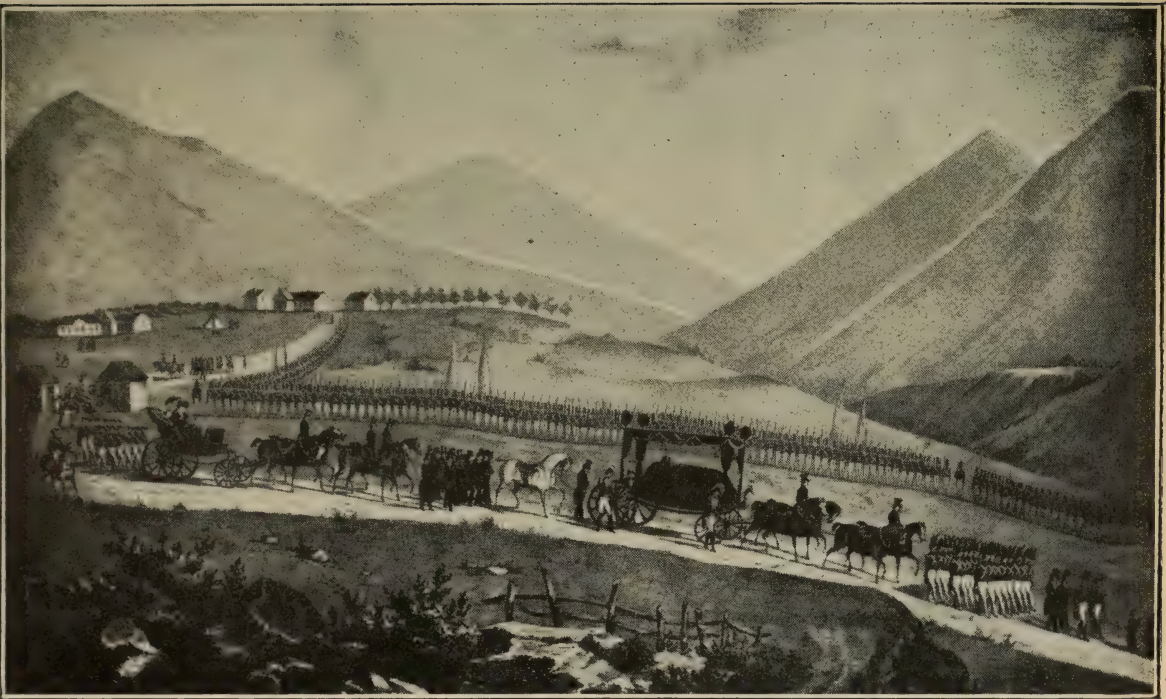
Des centaines de milliers de personnes se pressent avenue de Neuilly et dans les Champs-Élysées.

Le thermomètre marque douze degrés au-dessous de zéro.

Cent un coups de canon ébranlent l'air. Toutes les cloches sonnent le glas. La neige, jusqu'à dix heures du matin, tombe à gros flocons. Tout à coup, le soleil brille. C'est le soleil d'Austerlitz qui vient dorer le cercueil de Napoléon.

Les marins, en grande tenue, débarquent le cercueil impérial et le placent sur un char funèbre.

L'absoute est donnée. Le cortège se met en marche. La gendarmerie de la Seine, la garde municipale, les sapeurs-pompiers, les escadrons de cuirassiers, de lanciers, un bataillon d'infanterie, des officiers de terre et de mer, les Écoles de Saint-Cyr et Polytechnique, sont en tête. Derrière eux, l'abbé Coquereau, quatre-vingt-six sous-offi-



L'ENTERREMENT DE L'EMPEREUR A SAINTE-HÉLÈNE

ciers portant les drapeaux, S. A. R. le prince de Joinville et son état-major, les anciens aides de camp et les membres survivants de la maison de l'empereur...

Voici le char funèbre, formé d'un piédestal, sur lequel figurent vingt-quatre victoires, soutenant un bouclier où repose le cercueil. Il est attelé de seize chevaux empanachés et couverts de draperies aux armes de l'empereur. Le grand chancelier de la Légion d'honneur, l'amiral Roussin, le général Molitor et le général Bertrand tiennent les cordons du poêle.

Le cercueil du grand vainqueur reçoit les mêmes honneurs que les héros de la dernière guerre. Il passe sous l'Arc de Triomphe ; la foule s'agenouille. Paris, la ville au grand cœur, fait au martyr de Sainte-Hélène de magnifiques funérailles. Place de la Concorde s'élèvent des colonnes triomphales, surmontées d'un aigle et ornées d'un bas-relief représentant le Génie de la Guerre et de la Paix.

Sur le perron de la Chambre des députés se dresse une statue de l'Immortalité. Dans l'église des Invalides, le *Requiem* de Mozart retentit, comme un chant de douleur et de triomphe. Tandis que les orgues résonnent et que le canon tonne, les vieux soldats et les invalides ne peuvent retenir leurs larmes...

La monarchie de Juillet avait voulu rétablir son prestige ébranlé, en rendant à Napoléon l'hommage qui lui était dû. Elle pensait confisquer à son profit la légende napoléonienne et rallier tous ceux, chaque jour plus nombreux, qui vivaient dans le culte passionné de l'homme qui avait fait la France si grande et si glorieuse.

Le calcul était faux. Le retour des cendres a ranimé les espérances des bonapartistes.

Les tentatives malheureuses de Boulogne et de Strasbourg, l'emprisonnement au fort de Ham, n'empêcheront point le neveu de bénéficier de la gloire de l'oncle. Le 15 décembre 1840, le retour des cendres a marqué la conception d'un nouveau régime impérial. Le 2 décembre 1851, une opération de police un peu rude permettra à Napoléon III, pâle copie du grand ancêtre, de devenir empereur le 16 décembre 1852.

Napoléon, depuis le 5 avril 1861, repose recouvert par une dalle de porphyre, sous le dôme des Invalides, gardé par les douze figures colossales de ses victoires, sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français qu'il a tant aimé.

Un dernier hommage lui a été rendu, qui fut peut-être le plus doux à son cœur.

Pour célébrer le centenaire de sa mort, le 5 mai 1921, le maréchal Foch, serrant entre ses mains l'épée d'Austerlitz, s'incline devant le tombeau de l'empereur et l'appelle.

Napoléon ! A la voix de Foch, l'empereur va-t-il se dresser dans sa tombe pour répondre à l'appel de son élève ?

Mais la tombe reste fermée. Alors, le maréchal Foch salue le grand empereur et lui parle... Le vainqueur de la grande guerre peut traiter d'égal à égal avec le vainqueur d'Austerlitz.

« Sire, dormez en paix ! De la tombe même, vous travaillez toujours pour la France. Si nos légions sont ren-

trées victorieuses par l'Arc de Triomphe que vous aviez bâti, c'est parce que cette épée d'Austerlitz en avait tracé la direction, en montrant comment il faut réunir et mener les forces qui font la victoire ! »

A quel instant de sa prodigieuse existence a-t-il été le plus beau ? A quelle minute suprême de cette vie unique nous donne-t-il l'image parfaite de la grandeur ?

Est-ce à Arcole, à Millesimo, à Marengo, alors qu'il a vingt-cinq ans, qu'il vole de victoire en victoire, acclamé par un peuple en délire, comme le libérateur de l'Italie ?

Est-ce à Austerlitz ? à Wagram ? sur le radeau du Niémen, où il tente, avec Alexandre de Russie, d'assurer la paix de l'Europe ?

Est-ce à Erfurt, où les rois vaincus s'inclinent devant sa toute-puissance ?

Non ! ce n'est ni dans le fracas des batailles, ni dans l'enivrement de la gloire que son image doit apparaître aux yeux de la postérité et que sa légende demeure immortelle. C'est pendant l'exil, alors qu'il « fait énergiquement sa longue et lourde tâche, puis, après, souffre et meurt sans gémir ni pleurer », c'est sur le rocher de Sainte-Hélène que, vaincu et prisonnier, je veux voir le titan foudroyé.

Il est seul, perdu dans sa douloureuse rêverie. Les mains au dos, dans un geste familier, il regarde l'océan, comme si ses yeux, qui n'ont pas connu l'humiliation et la douceur des larmes, pouvaient, à travers l'immensité des mers, apercevoir la France, qu'il a tant aimée et à laquelle il a donné tant de gloire.

Les souffrances physiques et morales ont creusé son masque, qui retrouvera, après la mort, une beauté digne des statues antiques...

Le dieu de la guerre murmure ces paroles sublimes :

« La guerre est un anachronisme. Si les rois du monde voyaient un champ de bataille couvert de morts et de blessés, ils seraient moins avides de tels spectacles. Celui qui veut troubler la paix de l'Europe veut la guerre civile. »

Il ajoute :

« Je voulais fonder un système européen, un Code européen, une Cour de Cassation européenne : il n'y aurait plus eu qu'un même peuple en Europe. »

Paroles magnifiques qui devraient servir d'enseignement à tous ceux qui sont investis de la redoutable mission de conduire les peuples.

Sous l'étreinte du malheur, qui élève les grands cœurs et leur donne de nobles aspirations vers l'idéal, le dieu de la Guerre était devenu l'apôtre de la Paix !

LOUIS XVIII

La désastreuse campagne de Russie a sonné le glas de l'Empire. Napoléon n'est plus invincible. Les Alliés vont l'abattre, il leur oppose une résistance magnifique. Son génie et l'héroïsme des grognards, fidèles jusqu'à la mort, infligent à l'ennemi des défaites momentanées. La force du nombre décide du destin de la France. Le sol national est envahi, Napoléon vaincu. Qui va lui succéder ?...

Le 3 mai 1814, Paris est en fête. Il fait un soleil radieux. Une calèche aux armes de France, attelée de huit chevaux richement caparaçonnés, tenus par des piqueurs aux costumes de l'ancienne cour, fait son entrée par le faubourg Saint-Denis, dont toutes les fenêtres sont pavoisées. Le drapeau tricolore a disparu, il est remplacé par le drapeau blanc.

Le peuple de Paris, qui aime les beaux spectacles, acclame le cortège. Dans la calèche, est affalé un gros homme, difforme, la tête engoncée dans les épaules et comme perdue entre les épaisses torsades des épaulettes. Ses jambes déjà torturées par la goutte sont cachées par un énorme tricorne à plumes blanches posé sur ses genoux.

Louis XVIII fait son entrée solennelle dans sa bonne ville de Paris. A ses côtés, est assise une femme à l'aspect hautain et revêche, « coiffée d'un ridicule petit bonnet à la mode anglaise » ; c'est la duchesse d'Angoulême, Madame Royale, fille de Louis XVI. Le roi répond par des gestes

bénisseurs et de lourdes inclinations de tête aux cris de la foule. La duchesse reste figée dans une attitude dédaigneuse. La vue des Parisiens lui rappelle le martyre de ses parents et les horreurs du Temple. Le soir, le roi couche aux Tuileries, dont les murs semblent encore tout chauds



ARRIVÉE DU ROI LOUIS XVIII A PARIS LE 3 MAI 1814

de la présence de Napoléon. Le monarque de droit divin n'a pas osé s'installer à Versailles. Il a trouvé le souvenir du grand empereur moins redoutable que l'ombre du grand roi.

Louis-Stanislas-Xavier est le fils du Dauphin et de Marie-Josèphe de Saxe. Il est né à Versailles en 1755. Les trois fils du Dauphin, par un caprice du Destin, seront rois de France : Louis XVI, Louis XVIII et Charles X.

Ils se ressemblent fort peu : l'aîné, devenu Dauphin à la mort prématurée de son père, est épais de corps et d'esprit. Il est gauche, timide, embarrassé de sa personne. Il se plaît aux travaux manuels. Son bonheur est de vivre dans l'atelier de serrurerie qu'il a fait installer dans un coin du château de Versailles. Mais sa bonté est extrême, ses intentions sont pures, il a une belle âme et un grand cœur.

Le troisième fils, le comte d'Artois, est d'un modèle plus fin. Il est frivole, léger, imbu de préjugés aristocratiques, unissant la débauche aux formes extérieures de la religion.

Le second fils, qui sera Louis XVIII, prend, à l'avènement de son frère Louis XVI, le titre de comte de Provence. Le corps aussi épais que son aîné, il se fait remarquer dès sa jeunesse par un aspect extérieur disgracieux. Les jambes sont courtes et grosses, il bedonne légèrement, il marche en se dandinant. « Sa tête est forte, rejetée en arrière, avec un large front, de beaux yeux bleus, les lèvres sensuelles, le teint fleuri des amateurs de bonne chère. »

Il a horreur du mouvement, il faut le hisser sur un cheval tranquille où il reste difficilement en équilibre. Seul, de tous les princes de la famille royale, il a une aversion profonde pour la chasse. Aux jouissances procurées par les exercices du corps, il préfère les satisfactions de l'esprit. Fait rare pour l'époque, et pour un prince, c'est un lettré : il a une passion pour Horace, qu'il sait tout entier par cœur. Il se plaît dans sa bibliothèque, riche de beaux

volumes ; il écrit bien : quoique grand seigneur, il sait l'orthographe. Il compose des bouts-rimés et des vers badins, même légers, dans le style de l'époque. Son entourage se compose de gens de lettres avec lesquels il disserte longuement, émaillant sa conversation de nombreuses citations puisées dans sa prodigieuse mémoire. Même dans son service intime, il a encore de beaux esprits : deux de ses familiers seront lauréats de l'Académie française ! Qui se souvient aujourd'hui de ces célébrités éphémères et surtout de leurs médiocres écrits ?

Comme son aïeul Louis XIV, le comte de Provence a un appétit formidable et une soif inextinguible. Un contemporain affirme — espérons qu'il exagère — que le comte de Provence buvait sept litres et demi de vin par jour. Est-ce parce que les ancêtres ont abusé de la bonne chère que les descendants ont aujourd'hui des estomacs délabrés et sont astreints à des régimes compliqués ?

Un observateur superficiel, admis à présenter ses hommages au prince et séduit par son accueil aimable et une cordialité bienveillante, qui n'excluaient pas une certaine hauteur amoureuse de l'étiquette et du respect des distances, disait en le quittant : « Quel brave homme ! » Le diagnostic était faux : le comte de Provence cachait, sous une apparente bonhomie, un sentiment profond de la grandeur de sa race et de l'importance de sa grosse personne. Il aimait l'intrigue : s'il eût vécu au temps de Machiavel, il eût été un bon élève dans l'art des *combinazione.*

Il savait à merveille voiler sa pensée véritable et cacher ses desseins compliqués. L'empereur Joseph II disait de

lui : « C'est un être indéfinissable. » L'esquisse du portrait serait incomplète, si je n'ajoutais que Provence était dévoré d'ambition.

Donc, il aime les livres, la table et l'intrigue ; il n'est pas un coureur d'aventures féminines : c'est un trait de ressemblance qui le rapproche de son frère Louis XVI, le distingue de son frère Artois et de la plupart de ses aïeux, à l'exception de Louis XIII.

Néanmoins, pour faire comme tout le monde et suivre l'exemple de la noblesse de son temps, il se marie à seize ans. En 1771, il épouse Marie-Joséphine-Louise de Savoie, fille du roi de Sardaigne. Elle n'est pas faite pour changer le cours des idées de son époux. La comtesse de Provence peut, à juste titre, passer pour un laideron. Noire de peau et de cheveux, elle semble porter moustache, sa lèvre supérieure est tapissée d'un épais duvet. Sa disgrâce physique n'est point atténuée par le charme de sa conversation : elle est fort bête. Elle n'a qu'un talent, du reste très appréciable, surtout pour un gourmet comme son mari : c'est un *cordon bleu* : elle fait admirablement la cuisine. La disgrâce physique et intellectuelle de la jeune femme explique, sans le justifier, l'éloignement presque immédiat du mari. Celui-ci, malgré son égoïsme, est comme tous les hommes : il a besoin de l'affection et des tendres soins que, seule, une femme aimable et intelligente peut prodiguer. L'épouse délaissée est remplacée par Anne de Caumont la Force, comtesse de Balbi. Elle non plus n'est pas belle, mais elle est intelligente, gaie, elle amuse son ami ; une vie accidentée lui a donné une grande expérience des aventures

sentimentales. Il l'installe dans une petite maison de Versailles, proche du palais, où il passe agréablement son temps à jouer, à faire des mots d'esprit, à converser avec les gentilshommes de sa maison et les femmes faciles et gracieuses qui entourent Mme de Balbi.

Tous ces menus amusements ne l'empêchent pas de ronger



LA FAMILLE ROYALE

Duc d'Angoulême, Louis XVIII, Prince de Condé, Prince de Bourbon, Duc d'Orléans, Duchesse d'Angoulême, Duc de Berry, Comte d'Artois.

son frein. Il pense que le hasard de la naissance a mal fait les choses. C'est lui qui devrait être l'aîné, il devrait régner. Aussi, il récrimine, il conspire, tout en conservant l'apparence d'un bon vivant et d'un épicurien uniquement préoccupé de ses plaisirs. Il juge le roi sans indulgence et sa belle-sœur avec méchanceté. Il contribue à diminuer le prestige de son frère. Peut-être a-t-il écrit, inspiré ou subventionné les libelles infâmes qui circulent sous le man-

teau et couvrent de boue et la reine et le petit dauphin, représenté comme un bâtard.

Il recherche la popularité, « flirte avec les idées nouvelles ; quand la Révolution gronde, il fait figure de jacobin ». Son rôle apparaît louche et suspect au moment de l'affaire Favras et lors des journées des 5 et 6 Octobre. Le roi, la reine et leurs enfants sont emmenés captifs à Paris. Provence se cache, ne se montre qu'une fois le danger passé. Il sait parler au peuple et il n'a pas dit un mot ni fait un geste pour venir au secours de son frère et de sa belle-sœur arrachés de leur palais de Versailles pour être traînés en prison et à l'échafaud.

Cet homme intelligent est un égoïste totalement dénué de sensibilité. Son attitude déshonorante ne lui porte pas bonheur. Il a joué avec le feu, il lui en cuira. L'orage des journées d'Octobre passé, il s'installe à Paris, au Petit Luxembourg. Mme de Balbi vient habiter près de lui.

La popularité du comte de Provence est balayée par les événements. Le Petit Luxembourg est envahi par le peuple. La présence d'esprit et le sang-froid du prince évitent une catastrophe ; mais il serait imprudent de renouveler une aussi dangereuse expérience, il faut quitter Paris immédiatement et assurer la sécurité de sa précieuse personne, en prenant sans délai le rude chemin de l'exil.

Le 20 juin 1791, sous un déguisement, « la tête coiffée d'une affreuse perruque noire qui lui serre les tempes », le chapeau orné de la cocarde tricolore, il quitte Paris pendant la nuit avec Mme de Balbi. Les fugitifs voyagent sous le nom de M. et Mlle Foster. Soissons, Laon, Maubeuge,

marquent les étapes de la fuite. Provence est tout guilleret en arrivant à la frontière. Il fredonne :

Ça va bien,
Ça prend bien,
Ils ne se doutent de rien.

Quand il est en sûreté, il arrache sa cocarde tricolore.

Il devra attendre vingt-trois ans pour rentrer en France.

Vingt-trois années de vie errante, presque misérable !

A Coblence, il retrouve son frère Artois, qui vit avec Mme de Polastron. Quant à lui, il sauve les apparences, en rendant alternativement visite à sa femme et à son amie. Ils sont les hôtes de Clément Venceslas, électeur de Trèves, et de sa sœur Cunégonde, gratifiée dans l'intimité du gentil surnom de « Cucu ». Les émigrés affluent, se réunissent autour des princes. Au début, tous s'amusent, jouent, dansent, boivent, aiment et dépensent sans compter. L'argent abonde, se raréfie et manque bientôt.

Le sort de Louis XVI et de la famille royale ne semble pas préoccuper outre mesure les princes et leur petite cour d'exilés. Les alliances avec l'étranger vont précipiter la mise en jugement et l'exécution de Louis XVI. L'union de l'armée de Condé avec les armées étrangères ne trouble pas l'appétit de l'exilé : il n'est pas un foudre de guerre et s'abstient de prendre part aux opérations militaires.

La France résiste magnifiquement aux ennemis et aux émigrés assez fous pour la combattre. Valmy est le prélude de vingt ans de gloire et d'héroïsme. Provence quitte Coblence et se réfugie en Westphalie, où il apprend la mort

de Louis XVI. Il se proclame Régent et tente de rentrer en France par l'Italie, quand il apprend le soulèvement royaliste de Toulon. Le mouvement avorte, le prince s'arrête à mi-chemin, à Vérone, où il va vivre sous le nom de comte de Lisle. Vraiment, il n'a pas de chance ! Le sort lui est contraire. La partie politique est compromise et la partie sentimentale est perdue : Mme de Balbi l'abandonne. Il cherche des consolations en prenant sa femme pour confidente.

Mais voici une nouvelle d'importance, qui calme son chagrin et secoue la lourde torpeur qui pèse sur la petite cour de Vérone. Le 8 juin 1795, Louis XVII meurt au Temple, victime de ses infâmes geôliers. La nouvelle du décès du petit martyr parvient à Vérone dans la nuit. Le favori du prince, d'Avaray, le réveille, se met à genoux devant lui et, pour la première fois, le prince entend résonner à ses oreilles ce titre de roi, qu'il a tant désiré.

Roi sans royaume, roi exilé, roi errant, mais quand même roi de France !

Le lendemain, il vit dans un rêve enchanté, il oublie la pauvreté, les souffrances de l'exil, les désastres du passé ; il croit son retour en France imminent. Il achète un cheval blanc pour sa rentrée à Paris.

Le Directoire est tenu au courant de ses illusions et de ses projets. Les républicains et les Chouans demeurent incrédules, et ces mots ironiques, colportés de bouche en bouche, circulent à travers l'Europe : « S'il veut imiter Charles VII, il lui faut trouver la Pucelle. Le choix n'est pas difficile, car il en a deux près de lui : la reine et son épée. »

La sérénissime république de Venise supportait le comte de Provence : elle ne tarda pas à trouver compromettante la présence de celui qui s'est proclamé roi de France. Le 23 avril 1796, le prince reçoit un ordre d'expulsion.

Chassé par la république de Venise, talonné par la meute de ses créanciers, il vient en Suisse. Désormais, il sera en état de vagabondage. Les souverains étrangers eux-mêmes le trouvent indésirable, car ils tremblent devant Bonaparte. Un autre sentiment les anime : Provence les ennuie. D'ailleurs, il ne faut pas que les gens qui ont été riches et puissants soient trop longtemps pauvres et malheureux. Les amitiés s'éteignent, les sympathies s'émoussent, et les confrères en royauté finissent par considérer l'exilé comme un dangereux gêneur.

Rendons justice au prince. Dans les pires épreuves, il conserve un magnifique sang-froid ; il a l'heureux privilège d'un estomac excellent. La régularité de son appétit assure son parfait équilibre. Rien ne l'émeut, pas même les attentats dirigés contre son auguste personne. Un soir, alors qu'il prenait l'air à la fenêtre d'une pauvre auberge, un inconnu tire sur lui. La balle érafle le cuir chevelu ; le sang coule ; les fidèles s'empressent. Très calme, il leur dit :

— Ce n'est rien : si j'avais été tué, Charles X serait roi de France.

Les événements se succèdent : le général Pichegru, accusé de pactiser avec le prince, est arrêté ; Barras, « le plus effronté de tous les pourris », est roi ! Le prince est expulsé du duché de Brunswick et, grâce au tsar Paul Ier, trouve un refuge à Mitau, dans le duché de Courlande.

Deux distractions s'offrent à lui dans son glacial et brumeux exil : le retour de sa femme et le mariage de sa nièce, Madame Royale, avec le duc d'Angoulême, qui est l'aîné des fils du comte d'Artois. Angoulême est « petit, mal fait, très nerveux, rempli de tics, se grattant continuellement la tête, très myope, portant lunettes, très timide, toujours embarrassé de sa personne ». Sa femme est sèche, assez désagréable ; mais elle a l'auréole d'avoir, dès son enfance, courageusement supporté de cruelles épreuves.

Les Français exilés continuent à se nourrir d'illusions. Le prince écrit une belle lettre à Bonaparte, pour lui proposer de jouer le rôle de Monk. Le petit Corse a des visées plus hautes et plus personnelles ; mais, comme il est poli, il répond au chef de la maison de Bourbon :

« Vous ne devez point souhaiter votre retour en France. Il vous faudrait marcher sur cinq cent mille cadavres. »

Mitau semble être un asile définitif. Or, le 14 janvier 1801, le tsar signe un ordre d'expulsion. Le 20, nouvel exode. En un lamentable cortège, le prince et sa petite cour quittent leur asile. Il neige, il fait froid, les routes sont mauvaises. La duchesse d'Angoulême, transie, désespérée, est dans le carrosse de son oncle et tient sur ses genoux le petit chien qui servait au Temple de compagnon à son frère Louis XVII.

Le cortège s'arrête à Varsovie. A peine arrivé, le prince continue ses intrigues. Quand un émissaire, qui n'est peut-être qu'un imposteur, lui propose la forte somme en échange de sa renonciation au trône, il répond avec hauteur :

— M. de Buonaparte se trompe s'il croit m'engager à

Paris, le 20 fructidor an 8 de la République

J'ai reçu, monsieur, votre lettre ; je vous remercie des choses honnêtes que vous m'y dites.

Vous ne devez pas souhaiter votre retour en France ; il vous faudrait marcher sur cent mille cadavres.

Sacrifiez votre intérêt au repos et au bonheur de la France. L'histoire vous en tiendra compte.

Je ne suis pas insensible aux malheurs de votre famille... je contribuerai avec plaisir à la douceur et à la tranquillité de votre retraite.

Bonaparte

FAC-SIMILÉ DE LA LETTRE ADRESSÉE PAR BONAPARTE AU COMTE DE PROVENCE LE 20 FRUCTIDOR AN VIII
(*Archives Nationales.*)

transiger sur mes droits. Loin de là, lui-même les établirait, s'ils pouvaient être litigieux, par la démarche qu'il fait en ce moment. J'ignore les desseins de Dieu sur ma race et sur moi. mais je connais les obligations qu'il m'a imposées par le rang où il m'a fait naître. Descendant de saint Louis, je saurai à son exemple me respecter moi-même jusque dans les fers ; successeur de François Ier, je veux au moins pouvoir dire avec lui : « Nous avons tout perdu, fors l'honneur. »

La première missive avait provoqué un haussement d'épaules. En recevant la seconde, Bonaparte eut un mouvement de douce gaieté.

A la longue, le Corse triomphant s'exaspère en apprenant les intrigues et les conspirations continuelles des Bourbons exilés. Le nouveau maître de la France n'aime pas qu'on lui résiste. Il a de terribles colères.

Les menées incessantes du comte de Provence contre sa personne et contre son pouvoir lui semblent mériter un châtiment exemplaire.

Provence s'est placé prudemment hors de portée. Artois s'est mis à l'abri. Le duc d'Enghien est plus près de lui. Il le fait enlever à Ettenheim par des soldats français, conduire à Paris et, après un simulacre de jugement, le duc est passé par les armes, la nuit même de son arrivée, dans les fossés du château de Vincennes. Comme il arrive souvent dans les grands drames politiques, l'innocent est frappé, le vrai responsable est indemne.

Le séjour à Varsovie n'est plus possible après les mani-

festations épistolaires du comte de Provence. Un court arrêt à Mitau, un rapide passage en Suède, voici enfin le prince en Angleterre, d'abord à Gosfield, chez le duc de Buckingham, puis à Hartwell.

Là, une vive douleur le frappe : son favori, à qui il a donné le titre de duc, le fidèle d'Avaray, meurt. Il est bientôt remplacé par Blacas. Le roi ne peut se passer d'un favori. L'emploi est tenu successivement par d'Avaray,



CHATEAU D'HARTWELL (ANGLETERRE)
OU RÉSIDA LOUIS XVIII DE 1811 A 1814

ensuite par Blacas et, à Paris, par Elie Decazes. La reine est moins exigeante ; elle a concentré toutes ses affections sur sa femme de chambre, Marguerite de Gourbillon, « créature audacieuse et insupportable qui terrorise sa maîtresse et la fait chanter ». La favorite sait se rendre intolérable ; elle est chassée par le prince, et Madame, en proie au plus cruel désespoir, se répand en bruyantes lamentations.

Ces petits ennuis domestiques, si désagréables qu'ils

soient, ne retiennent pas l'attention du prétendant au trône de France : il est philosophe et ne songe qu'à l'ambition. Le ciel, si longtemps hostile, semble lui devenir favorable, Napoléon, « cet enfant pourri de la victoire », éprouve ses premiers revers en Espagne. Le mariage autrichien, qui semblait consolider sa toute-puissance, ne lui a pas porté bonheur. Décidément, il est dangereux pour les souverains de la France d'aller à Vienne chercher une femme légitime.

A Hartwell, un petit événement, qui passe presque inaperçu et ne trouble pas le prince : la mort de sa femme, qu'il n'a jamais aimée.

Le samedi saint de l'année 1814, la nouvelle de la déchéance de Napoléon parvient à Hartwell. Le 20 avril, le roi est à Londres, acclamé par le peuple, auquel il apparaît comme la preuve vivante de la chute de l'homme qui avait fait trembler l'Angleterre. Le gouvernement anglais s'associe à l'hommage du peuple. Le Régent, un débauché, qui remplace le roi fou, donne la jarretière à Louis XVIII et la noue « autour de son genou gros comme le corps d'un jeune homme ».

Le 23 avril, le roi débarque à Calais. Le peuple, déshabitué de voir un vrai roi, est partagé entre deux sentiments contradictoires : la raillerie, provoquée par l'aspect physique du monarque et la sympathie inspirée par sa bonne grâce, son air de grandeur et ses mots heureux. La France, après avoir savouré les ivresses de la gloire, est humiliée, vaincue et envahie. Elle sait gré à Louis XVIII de garder une dignité royale et de ne pas courber la tête devant

l'étranger. A Compiègne, il prend le pas sur Alexandre de Russie, entre le premier dans la salle à manger et s'assied dans un large fauteuil ; le tsar n'a droit qu'à une chaise.

Admirons aussi la souple diplomatie du nouveau souverain, dont la tâche est si difficile : les émigrés rentrent en maîtres, manifestent leurs exigences et veulent rétablir l'état de choses d'avant la Révolution. Les anciens révolutionnaires, les bonapartistes, s'agitent et grondent ; enfin et surtout, il faut ménager l'armée, qui seule peut maintenir l'ordre et n'a pas cessé d'aimer son empereur. Le roi n'hésite pas, il pratique l'heureuse politique des concessions indispensables. A Saint-Ouen, il signe la Charte et calme l'indignation des ultras en leur rappelant le mot de son aïeul Henri IV : « Paris vaut bien une messe. »

Le traité du 30 mai 1814 contenait l'ébauche de l'abaissement et de l'humiliation de la France. Le Congrès de Vienne va se réunir pour consacrer cette œuvre néfaste et satisfaire les haines et les rancunes des Alliés.

La Prusse, la Russie, l'Autriche et surtout l'Angleterre sont unies par les mêmes sentiments : les souverains coalisés trouvent la France trop belle et trop riche, ils envient sa situation privilégiée, il faut la dépouiller, la réduire à l'impuissance. Les Alliés entendent faire une œuvre définitive. Quelle présomption d'hypothéquer un long avenir dans un monde où tout n'est qu'éphémère !

Heureusement, Louis XVIII est un fin politique. Il est admirablement secondé par Talleyrand. Il profite des appétits divergents des Alliés, qui se disputent dès qu'il s'agit de partager nos dépouilles.

Un mot de Talleyrand résume notre situation au Congrès : « La France a une supériorité que nul ne songe à lui contester ; elle ne demande rien que des égards. »

Louis XVIII doit naviguer entre les écueils. Ses partisans sont aussi dangereux que ses ennemis. Leur exaltation, l'excès de leurs appétits et de leurs haines, risquent chaque jour de le compromettre.

M. de Maubreuil, pauvre d'argent, riche de morgue et d'insolence, se fait remarquer par l'ardeur de ses sentiments royalistes. Désireux de se faire pardonner la tare d'avoir servi Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, il se rend coupable de deux actes de goujaterie. Il se promène à cheval sur les boulevards, ayant attaché la croix de la Légion d'honneur à la queue de sa monture, et il frappe au visage le prince de Talleyrand. L'ex-évêque d'Autun reste impassible et se contente de dire :

— Ce n'est pas une gifle, c'est un coup de poing.

Le peuple de Paris, très surexcité, cherche les occasions de manifester et de susciter des troubles. La mort d'une actrice connue, Mlle Raucourt, sert de prétexte, le 15 janvier 1815, à une véritable émeute. Le curé de Saint-Roch avait refusé de recevoir le cercueil à l'église, ressuscitant ainsi l'injuste et odieuse proscription qui frappait les comédiens. Très sagement, pour éviter des effusions de sang, Louis XVIII donne l'ordre au curé de retirer son interdiction, et la colère populaire s'apaise.

Pendant que le Congrès coupe, rogne et taille les territoires et les États pour refaire la carte de l'Europe, pendant

que les diplomates s'amusent, dînent, dansent et perdent leur temps, Napoléon débarque au golfe Jouan.

Une dépêche de Masséna, qui commande à Marseille, transmise par le télégraphe aérien le 3 mars, prévient le gouvernement. Le 5 mars, la dépêche est remise à Chappe.



LA FÊTE DU ROI. SOIRÉE DU 25 AOÛT 1815

Le roi, aussitôt averti, garde son sang-froid. Talleyrand se contente de dire :

— C'est un incident désagréable.

L'Aigle vole de clocher en clocher. La proclamation de Napoléon sonne comme une fanfare de gloire.

Ney promet au roi de lui ramener l'usurpateur dans une cage de fer. Aux environs de Grenoble, le glorieux et faible maréchal tombe dans les bras du dieu de la guerre, qui lui

donne l'absolution de son reniement. Le 19 mars, à onze heures du soir, Louis XVIII quitte les Tuileries pour retourner en exil.

Il était temps : le 20 mars, à neuf heures du soir, l'empereur avait repris sa place aux Tuileries, acclamé par la même foule qui, moins de vingt-quatre heures auparavant, s'époumonait à crier : « Vive le roi ! »

Louis XVIII conserve, en courant la poste pour atteindre la Belgique, sa confiance et son appétit. A son arrivée à Gand, pour se remettre de ses émotions, il avale une centaine d'huîtres.

L'alerte dure peu ; cent jours sont vite passés. Le bruit du canon se rapproche. Faudra-t-il fuir plus loin ? Le 19 juin, à deux heures du matin, un courrier de Wellington arrive sur un cheval couvert d'écume. Il apporte la nouvelle du désastre de Napoléon dans la morne plaine de Waterloo...

Le roi de France revient, pour la seconde fois, à Paris. Instruit par l'expérience, désireux de mettre tous les atouts dans son jeu, il constitue le premier ministère de son second règne.

A la grande indignation des ultras, on y voit figurer Talleyrand « le défroqué » et Fouché « le régicide ». Les rancunes se soulagent par une phrase vengeresse qui circule de bouche en bouche à la cour des Tuileries : « Le roi s'est placé entre le Crime et le Vice. » Tous les mots ne sont pas aussi cruels. Les Parisiens, désireux de montrer leur loyalisme envers les Bourbons, répètent à l'envi ce jeu de mots : « Rendez-nous notre Père de Gand. »

Une ombre au tableau : les cosaques campent devant le palais et Blücher veut faire sauter le pont d'Iéna, pour effacer la trace d'une défaite prussienne. Louis XVIII fait preuve de crânerie et déclare que, si le Prussien veut exécuter sa menace, il se fera transporter sur le pont pour être enseveli sous ses décombres. Blücher renonce à son projet.

Le roi se heurte à des difficultés sans cesse renouvelées ; sa famille, loin de l'aider, le gêne. Son frère Artois et sa nièce, la duchesse d'Angoulême, « le seul homme de la famille », disait Napoléon, sèment la discorde. Le roi prêche la conciliation et la modération. Ses sages paroles ne sont pas écoutées. La Terreur blanche sévit dans le Midi. Le Maréchal Brune, le général Ramel, sont assassinés. Dans le Gard, les bonapartistes sont traqués, égorgés sans pitié ; une bande d'assassins et d'incendiaires, conduite par Jacques Dupont, dit Trestaillon, brûle les maisons et se livre aux plus odieux excès.

Le procès du maréchal Ney devant la Chambre des pairs suscite l'émotion populaire. Berryer, le grand Berryer, fait des débuts éclatants et tente vainement d'aider son père et Dupin à sauver le maréchal. Le brave des braves tombe, avenue de l'Observatoire, frappé par des balles françaises. Labédoyère subit le même sort. La Valette, plus heureux, s'échappe de sa prison, grâce à l'admirable dévouement de sa femme. L'École Polytechnique est licenciée : son origine révolutionnaire, le libéralisme des professeurs et des élèves, la rendent suspecte. Quelques mois plus tard, elle ouvre de nouveau ses portes, sous le patronage du duc

d'Angoulême. Drouot et Cambronne sont poursuivis. Ils échappent heureusement à une condamnation.

Les listes de proscription sont dressées par Fouché. Talleyrand, en les lisant, lance un de ces mots à l'emporte-pièce dont il a le secret : « M. le duc d'Otrante n'a oublié aucun de ses amis. »

Fouché a eu tort. Il a voulu dominer le roi ; il est envoyé en disgrâce, comme ministre à Dresde.

Talleyrand se croit indispensable. Il offre sa démission. A sa grande surprise, le roi l'accepte. Pour la première fois de sa vie, le prince de Bénévent a été joué, il a trouvé en face de lui un adversaire de sa taille.

Le duc de Richelieu est premier ministre. Mais la Chambre de 1815, dite *Chambre introuvable*, par l'excès de ses sentiments réactionnaires, rend tout gouvernement impossible. Il faut la dissoudre. La nouvelle Chambre de 1816, dite *Chambre retrouvée*, ne compte fort heureusement qu'un nombre restreint de députés. Une assemblée trop nombreuse, composée d'une majorité d'intarissables bavards, ne permet pas un travail utile et profitable au pays.

La réaction ne désarme pas. Elle continue son œuvre néfaste. Le 14 septembre 1819, l'abbé Grégoire est élu député de l'Isère. Les députés repoussent avec horreur l'ancien conventionnel. A une énorme majorité, ils votent son exclusion. Les passions politiques sont à leur comble.

Les monarchies usent parfois les ministres aussi vite que les démocraties. Le duc de Richelieu quitte le ministère. Il est remplacé par Élie Decazes.

Le roi est heureux, c'est son favori, « son fils bien-aimé », auquel il écrit plusieurs fois par jour des lettres d'une tendresse quasi paternelle, qui va gouverner la France et rester en contact permanent avec lui. Au pavillon de Marsan où demeure le comte d'Artois, un mot circule dans ce foyer d'intrigues et de petites conspirations : « Le roi gouverne, Élie est son prophète. »

Ancien secrétaire de Mme Lætitia, Decazes, cadet de Gascogne, avait su s'emparer de l'esprit vieilli du roi. Afin d'assurer sa domination, il lui avait présenté sa sœur, Mme Princeteau, femme du receveur des contributions de Libourne, qui sut charmer Louis XVIII. Ses débuts au ministère sont faciles. La nouvelle Chambre est docile. La Chambre haute est moins maniable. Les pairs résistent, mais la création d'un lot important de nouveaux pairs change l'axe de la majorité.

Le 14 février 1820, à deux heures du matin, le roi dort : c'est son occupation habituelle. Son fils, son enfant, son favori Decazes pénètre dans sa chambre et s'approche du lit de fer à peine assez vaste pour contenir l'énorme personne du roi, qui se réveille en sursaut.

Decazes lui apprend une grave nouvelle : le seul prince de sa maison qui puisse assurer, après son frère, la succession au trône, le duc de Berry, a été frappé d'un coup de poignard à la sortie de l'Opéra. Au moment où le duc montait en voiture, un individu avait surgi de l'ombre et lui avait plongé son arme dans la poitrine.

Le roi veut partir ; Decazes le rassure et lui affirme qu'il n'y a pas de péril imminent. Deux heures après,

Decazes revient. Le roi se dresse sur son séant et s'écrie :

— Il est mort !

— Non, Sire, répond Decazes ; mais le temps presse. Votre Majesté peut venir auprès de son neveu.

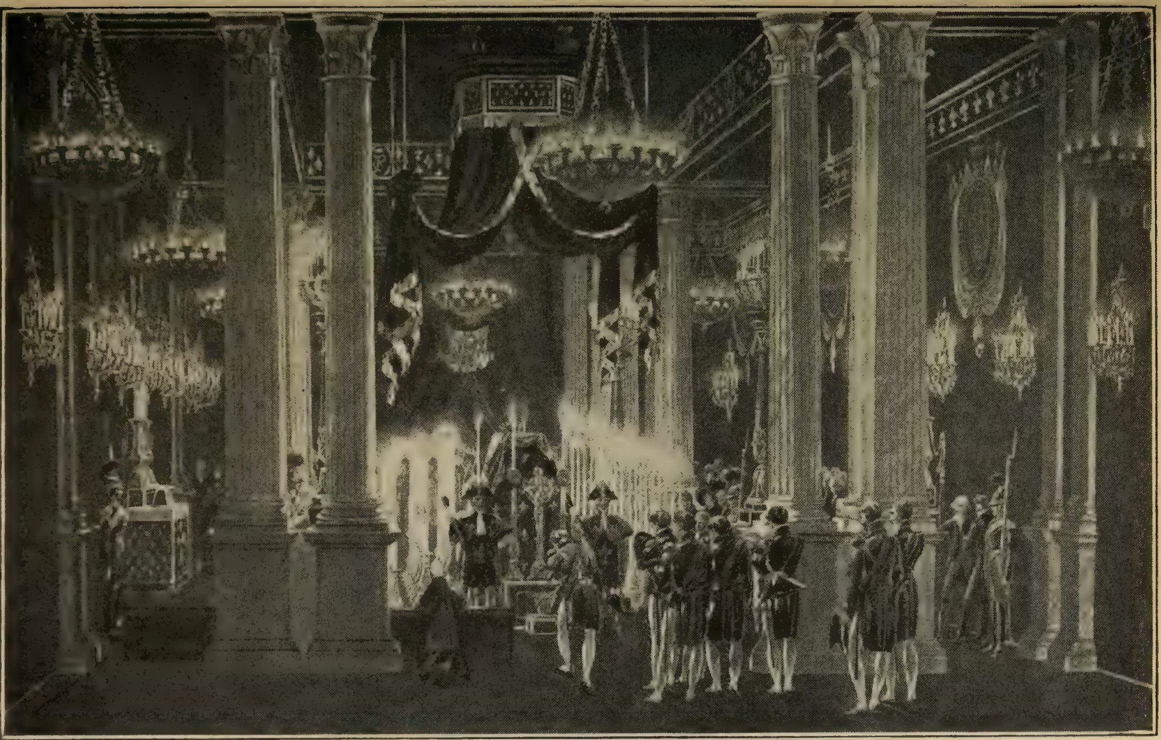
Les valets accourent ; à grand'peine ils lèvent le roi, le descendent dans sa chaise à porteurs sur le large plan incliné placé dans les escaliers et l'installent dans son carrosse. Les chevaux brûlent le pavé.

A la porte de l'Opéra donnant accès à la loge royale, Louis XVIII est descendu assis dans sa chaise à porteurs. Quatre hommes vigoureux, suant, soufflant, gémissant, ahanant, le montent péniblement... L'énorme masse est balancée de droite et de gauche... Même assis, le roi semble conserver son dandinement habituel...

Dans le petit salon de l'arrière-loge, le duc de Berry est étendu pâle, exsangue et râlant. Les chirurgiens ont mis à nu la poitrine du blessé trouée par une plaie sanglante...

Le roi demande en latin à Dupuytren si tout espoir est perdu. Dupuytren se tait, soit par crainte de parler, soit par ignorance du latin ; Dubois répond en latin que tout est perdu.

Le duc, esclave de l'étiquette jusque devant la mort, s'excuse d'avoir troublé le repos de Sa Majesté et lui demande la grâce de son assassin. Un silence angoissant étreint les acteurs de cette scène tragique. Toute la famille royale est là. Decazes, après avoir longtemps hésité, est entré dans l'arrière-loge. La duchesse de Berry l'aperçoit et dit au roi d'une voix entrecoupée par les sanglots, avec un fort accent italien :



Chapelle ardente au Palais du Louvre pour l'exposition du corps du Duc de Berry (février 1820).
Aquarelle d'Hippolyte Lecomte.

— Papa, papa, chassez cet homme, il me fait horreur !

A défaut d'une glace, la tabatière du roi est mise sur les lèvres du duc de Berry... Aucun souffle ne la ternit...

Quelques jours après, l'assassin Louvel, ancien sellier des écuries du roi, est exécuté place de Grève.

Le coup qui a frappé le prince atteint aussi Decazes. Les ultras l'accusent d'être le complice de Louvel. Decazes offre sa démission ; le roi la refuse ; il ne veut pas se séparer de son fils bien-aimé. Toute la famille royale, le comte d'Artois en tête, donne l'assaut à la volonté de Louis XVIII. Le duc d'Angoulême lui-même sort de sa continuelle torpeur et joint ses supplications à celle de sa femme et de son père. Le roi résiste, puis finit par céder ; mais il assure à son favori, qui a déjà reçu le titre de duc, « une retraite dorée » : l'ambassade de Londres et trois cent mille francs de traitement annuel.

M. Lucas-Dubreton, dans son livre rempli de détails curieux et pittoresques, rappelle que, le soir du départ de Decazes, le roi donnait, comme mot d'ordre à sa garde : « *Elie et Chartres* ». C'était le prénom du favori et le nom de la ville où il devait coucher le soir même.

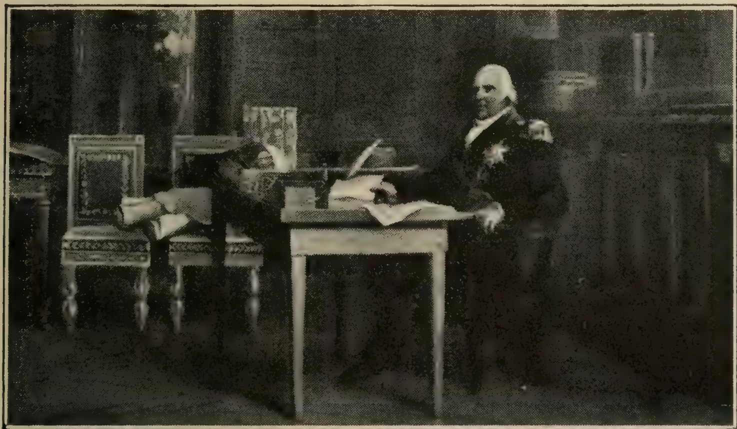
A la cour, les familiers du comte d'Artois s'écrient : « Decazes a glissé dans le sang. »

« Loin des yeux, loin du cœur ! » Le proverbe est-il vrai pour les rois comme pour les simples mortels ? Louis XVIII ne pouvait se passer de son favori tant qu'il le sentait tout proche de lui, « mais l'absence calme le cœur et le distrait ».

Les cruelles exigences de la politique l'ont brutalement

séparé de Decazes. Il l'oublie vite, parce qu'il a rapidement trouvé de quoi occuper son cœur et son esprit. Cette fois, il s'agit d'une favorite, remplaçante de Mme de Balbi et de Mme Princeteau.

Zoé Talon est la fille d'un lieutenant civil au Châtelet ; elle a épousé le comte Du Cayla, mais depuis longtemps



LOUIS XVIII DANS SON CABINET AUX TUILERIES

est séparée de lui. Elle a mené une existence très libre. Sous l'Empire, elle avait comme ami attitré Savary, duc de Rovigo. Inféodée aux ultra--royalistes, ses ennemis disaient « qu'elle passait alternativement du boudoir à la sacristie ». Elle est experte dans l'art de plaire, elle a quarante ans ; c'est le bel âge de la femme.

Le hasard d'une audience lui permet de revoir le roi, qui la reçut naguère à Hartwell. Elle arrive au bon moment.

Le monarque s'ennuie, il s'ennuie royalement, comme seul son aïeul Louis XV savait s'ennuyer. Mme Du Cayla l'amuse. Il ne peut plus se passer d'elle.

La cour des Tuileries, qui est une grande potinière, apprend la nouvelle et la répand à travers le monde et la ville.

La pensée constante du roi est pour Mme Du Cayla. Une curieuse anecdote le prouve. Louis XVIII est dans son cabinet. Il entend frapper à la porte et s'imagine que c'est Mme Du Cayla, qu'il attend avec impatience. Tout joyeux, il s'écrie d'une voix forte :

— Entrez, Zoé !

La porte s'ouvre et le roi fronce le sourcil en voyant pénétrer le chancelier Dambray... Le soir, dans les cercles de la cour, chacun surnomme Dambray : le chancelier Cru Zoé !

Nous sommes en 1820 ; un bonheur n'arrive jamais seul : Mme Du Cayla est devenue l'amie du roi et la duchesse de Berry a mis au monde un fils, le duc de Bordeaux, futur comte de Chambord, dont la naissance semble assurer la succession au trône.

Louis XVIII sait l'histoire de sa famille, il a le respect des traditions ancestrales : il frotte les lèvres du nouveau-né avec une gousse d'ail et un doigt de vin de Jurançon. En dépit de ces premiers soins, le comte de Chambord n'aura aucune des qualités du Vert Galant.

L'influence de Mme Du Cayla, toute dévouée à la congrégation et au comte d'Artois, ne tarde pas à se faire sentir. En politique, le roi fait machine en arrière. M. de

Villèle, ancien maire de Toulouse, remplace les ducs Decazes et de Richelieu. Cet homme du Midi est l'ennemi de toutes les libertés. Il veut museler la presse, cette aboyeuse, qui mord jusqu'au sang tous les hommes au pouvoir. Il est partisan des lois d'exception et des cours prévôtales. Il lutte contre les *carbonari*, les sociétés secrètes, les officiers en demi-solde, les bonapartistes, qui conservent intact le culte du grand empereur.

Les conspirations se multiplient : Saumur et Belfort sont troublés. Le général Berton, les quatre sergents de La Rochelle, dont le souvenir est légendaire, sont arrêtés, jugés et exécutés. Pas de grâce ! Tel est le mot d'ordre. Louis XVIII est débordé et laisse faire ; il ne commande plus, il obéit à ce qu'on a appelé le *parti prêtre*, c'est-à-dire au comte d'Artois. Celui-ci évite de parler lui-même, mais fait exprimer ses volontés à son frère par la douce voix de Mme Du Cayla.

La répression est sanglante. Dans le peuple, les haines s'accumulent contre la monarchie des Bourbons.

Louis XVIII avait auprès de lui un chirurgien, le père Élisée, curieuse figure, qui avait quelque influence sur son royal malade. Le père Élisée meurt. Dès lors, Mme Du Cayla règne sans partage.

Le roi vieillit. Son amie se préoccupe de lui procurer une bonne mort. Il a toujours pratiqué les formes extérieures de la religion, qu'il considère comme indispensable à un prince de sang royal et à un bon gouvernement. Mais c'est un sceptique nourri des idées du XVIIIe siècle. Il ne semble pas avoir jamais eu une foi sincère.

Ce roi pacifique, qui n'avait participé à aucun combat, devait, avant de mourir, faire la guerre pour rétablir Ferdinand VII, monarque absolu, sur le trône d'Espagne.

Le duc de Montmorency est remplacé au ministère des Affaires Étrangères par M. de Chateaubriand, soudainement converti à la nécessité d'entreprendre en Espagne une expédition militaire à laquelle, avant d'être ministre, il était résolument hostile.

Le nerf de la guerre est indispensable. Un crédit de cent millions est demandé aux Chambres. Des débats passionnés et tumultueux s'engagent.

Les orateurs de l'opposition s'indignent et protestent contre la folle entreprise. Royer-Collard, froid, dogmatique et empesé ; Talleyrand, habile, insinuant et insolent ; le général Foy, éloquent et émouvant, dont les harangues déchaînent la colère de la droite et les acclamations des libéraux ; le général Foy, qui frappait le marbre de la tribune en s'écriant : « Il y a de l'écho en France quand on prononce ici les mots d'honneur et de patrie », tous livrent un assaut furieux au gouvernement.

Le 26 février 1823, Manuel est à la tribune. Il prononce des paroles, qui nous semblent aujourd'hui bien anodines si l'on songe au ton de certaines discussions parlementaires, mais qui provoquent la fureur de la majorité. Les députés de la droite vocifèrent, accusant Manuel d'avoir fait l'apologie du régicide. Il se défend avec noblesse, refuse de se rétracter. La majorité vote son expulsion, Manuel est toujours à la tribune, pâle, immobile, les bras croisés. La séance est suspendue. Les gardes nationaux pénètrent dans

la salle... Ils refusent d'accomplir une besogne qui leur répugne. Les gendarmes, plus dociles, les remplacent. Grâce à Victor Hugo, le nom de leur chef passe à la postérité. Rappelez-vous ces deux vers :

Vicomte de Foucault, lorsque vous empoignâtes
L'éloquent Manuel de vos mains auvergnates.

Manuel est expulsé et Ferdinand VII replacé sur le trône d'Espagne.

L'expédition militaire faite au delà des Pyrénées a été facile, et le duc d'Angoulême, qui fait figure de général en chef, ne recueille qu'un semblant de gloire.

L'opinion publique reste hostile aux Bourbons. Dans Paris en proie à l'agitation et aux émeutes, on fredonne une chanson dont le refrain est :

Brav's soldats, v'là l'ordr' du jour :
Garde à vous ! d'mi-tour !

Cette chanson est attribuée à Béranger, qui, une fois de plus, est poursuivi. Il renie sa paternité : il est acquitté.

Les chansons de Béranger, dont les refrains sont sur toutes les lèvres, contribueront à la chute de la Restauration. Leur effet corrosif se fera sentir comme, trente-huit ans plus tard, *La Lanterne* de Rochefort ruinera le prestige de Napoléon III.

Chateaubriand est remplacé au ministère des Affaires Étrangères ; il a déplu au roi en ayant une attitude hostile au projet de conversion de la rente.

L'auteur du *Génie du Christianisme*, qui fut un grand écrivain, est un homme politique assez médiocre. Sa disgrâce l'exaspère. Il se range dans le camp des opposants les plus farouches, entraînant à sa suite ses amis et le *Journal des Débats*, dont l'influence est grande.

Voici deux nouveaux ministres : le duc de Doudeauville et son fils Sosthène de La Rochefoucauld, qui régente les Beaux-Arts et restera à jamais célèbre pour avoir poussé le respect de la décence jusqu'à faire cacher, par une feuille de vigne, les nudités des chefs-d'œuvre de la sculpture antique. Sosthène de La Rochefoucauld ne se contente pas de cette mesure ridicule : il veut aussi transformer les coulisses des théâtres en un lieu de solennel ennui. Le foyer de la danse, à l'Opéra, devient le temple de la Pudeur ; un arrêté du directeur des Beaux-Arts prescrit l'allongement des jupes des danseuses.

Les esprits s'échauffent. Dans la rue, des désordres ; à la Chambre, des discussions violentes et des invectives passionnées ; dans la presse, des polémiques ardentes... Benjamin Constant publie, dans *Le Courrier Français* et dans *Le Constitutionnel*, des articles virulents auxquels M. Forbin des Issarts répond, « en haussant le ton », dans *La Quotidienne*.

Une rencontre est décidée. Les conditions du duel sont curieuses et sévères. Les deux adversaires sont placés à dix pas l'un de l'autre ; mais, comme Benjamin est impotent, il est assis dans un fauteuil et, pour ne pas créer d'inégalité, M. Forbin des Issarts s'installe, en face de lui, dans un autre fauteuil.

Benjamin Constant tire le premier en l'air, son adversaire l'imite, les témoins déclarent l'honneur satisfait. Cette rencontre montre, une fois de plus, l'absurdité et le ridicule du duel, qui n'est souvent que la satisfaction d'un faux point d'honneur et d'un amour-propre mal placé.

A la mort du père Élisée, l'emploi de chirurgien du roi est attribué à Portal, « homme froid, sec, grand et maigre ». Cet emploi n'est pas une sinécure. Le roi est atteint par la maladie et les infirmités ; son mal le plus grave est l'obésité.

La longue vie appartient aux maigres. Ceux qui se laissent envahir par la graisse ne peuvent plus conserver, la soixantaine passée, l'illusion des longs espoirs et des nombreux lendemains. Jeune, Louis XVIII avait déjà l'horreur du mouvement ; depuis de longues années, il demeurait tassé dans son vaste fauteuil, ses jambes difformes se refusant à le porter. On le déposait dans son carrosse et, chaque jour, par n'importe quel temps, fortement cahoté, il parcourait les routes, les chevaux lancés au galop.

La goutte le torture, la gangrène le menace, les ulcères se creusent et son approche devient pénible, car il répand une odeur désagréable.

Au mois d'août 1824, à Saint-Cloud, il est terrassé par un violent malaise précurseur de la mort. Le gentilhomme de service, le fidèle valet de chambre Baptiste, Monsieur, la duchesse d'Angoulême, accourent ; les médecins s'empressent et parlent de le saigner. Le roi se remet de sa syncope et, regardant son frère, lui dit en souriant :

— Ah ! monsieur, vous avez cru être roi, vous êtes trop pressé ; rassurez-vous, ce n'est que partie remise.

Mme Du Cayla et son entourage livrent l'assaut à l'âme du roi, pour lui faire accomplir ses devoirs religieux. Il résiste et répond « que rien ne presse, que son heure n'a pas encore sonné ». Son corps s'en va par lambeaux, son esprit reste lucide et calme. Il se raidit contre la déchéance chaque jour plus profonde. Il veut mourir debout, mais, le 12 septembre, il est terrassé par le mal et doit s'aliter.

Il se décide à recevoir les derniers sacrements. Toute la famille est réunie auprès de lui, on lui amène Mademoiselle et le duc de Bordeaux.

Le 14, il se sent mieux et refuse tout net de réciter les prières des agonisants.

L'accalmie est passagère, le mal le reprend, il s'endort d'un sommeil si profond qu'il semble déjà être entré en agonie. Le grand aumônier récite les dernières prières ; le roi se réveille, le grand aumônier s'arrête et le moribond, très calme, lui dit :

— Continuez, monsieur, puisque vous avez cru devoir commencer ; je n'ai pas peur de la mort ; il n'y a qu'un mauvais roi qui ne sache pas mourir.

L'orgueil est une des formes du courage. Jusqu'au bout, Louis XVIII veut jouer son rôle de roi.

Autour du lit de l'agonisant, nulle douleur véritable, sauf celle du valet de chambre Baptiste. Artois est pressé de régner, la duchesse d'Angoulême a épuisé dans les tortures de son enfance sa faculté de pleurer. « Mme Du Cayla est largement rentée. La perspective d'un avenir libre et

doré ne lui fait voir dans cette mort prochaine que la joie de la liberté reconquise. »

La table est mise dans la chambre voisine. Le duc d'Angoulême et la duchesse de Berry n'ont point perdu leur appétit. Pour rester fidèle à l'étiquette, le fauteuil du roi est vacant, mais, par convenance, on le couvre d'un voile.



LES DERNIERS MOMENTS DE LOUIS XVIII
Au premier plan la Duchesse de Berry et les deux enfants de France.
D'après une image populaire du temps.

Alternatives de crainte et d'espoir... La mort est lente à venir et les vivants s'impatientent. Par instants, Louis XVIII ouvre les yeux et semble reprendre ses esprits. Il prononce même quelques paroles, mais il se garde d'exprimer des volontés dernières. Il sait l'histoire de sa famille. Les testaments des rois sont rarement respectés par leurs héritiers. Le souvenir de la séance du Parlement immortalisé par Saint-Simon, où le testament de Louis XIV fut cassé, le rend muet.

Enfin, le 16 septembre, à quatre heures du matin, Portal annonce la nouvelle si longtemps attendue. Il s'incline devant le comte d'Artois :

— Sire ! le roi est mort !

La porte de la chambre mortuaire est ouverte à deux battants. Charles X s'avance.

— Messieurs, le roi !

Les courtisans s'empressent auprès du nouveau maître, ils l'entourent et le mort reste seul avec les domestiques, qui déjà l'ont oublié et se préoccupent de faire le ménage. La chaleur est étouffante : l'un des valets jette sa veste sur le lit du roi.

L'odeur est insupportable, il faut ouvrir toutes les fenêtres. Rappelons-nous la terrible parole de l'Évangile : *Jam fœtet !*

Pour rétablir le prestige de la dynastie, qui subit de rudes assauts, des obsèques solennelles doivent frapper l'imagination populaire. Depuis Louis XV, il n'y a pas eu d'obsèques royales.

Le spectacle funéraire, réglé selon les cérémonial d'avant la Révolution, provoque l'étonnement plutôt que le chagrin ou l'admiration.

Comme il arrive dans tous les grands enterrements officiels, le cortège ne se distingue pas par l'excellence de sa tenue. Les assistants bavardent, mais ils ne parlent pas du mort. Ils sont uniquement préoccupés de leurs affaires personnelles.

L'inhumation a lieu dans la basilique de Saint-Denis. Les ducs de La Trémoille, de Brissac et de Chevreuse

portent la couronne, le sceptre et la main de justice, qui ressemble à l'une de ces mains à gratter dont nos grand'-mères se servaient jadis. Le clergé métropolitain s'est abstenu, sur l'ordre de l'archevêque de Paris, qui s'est pris de querelle avec le grand aumônier.

Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis, membre de l'Académie française, prononce une oraison funèbre, éloquente et maladroite, qui indigne les libéraux, car le prélat semble remercier les étrangers d'avoir ramené le roi de France.

Le héraut d'armes jette dans le caveau le casque, le bouclier et le glaive, dont le défunt ne s'était jamais servi.

Sous les voûtes sonores de la vieille basilique, dont les pierres servent de dernier asile aux monarques, par trois fois retentit le cri traditionnel : « Le roi est mort ! Le roi est mort ! Le roi est mort ! » Les assistants se retirent au son des trompettes, des tambours et des fifres.

Charles X est aux Tuileries. Le nouveau règne commence...

Des trois frères, qui ont régné sur la France, Louis XVIII est le mieux partagé. La mort le frappe dans son palais, il meurt roi !

Louis XVI, innocente victime, périt sur l'échafaud et Charles X, le dernier des Bourbons, mourra en exil.

Quelles que soient les fautes et les erreurs des trois rois légitimes, inclinons-nous devant eux avec respect, car ils étaient les derniers représentants d'une longue et illustre lignée de monarques qui ont fait la grandeur, la gloire et l'unité de la France.

CHARLES X
La fin d'une Monarchie.

Le roi est mort !

L'écho des cris poussés à la cérémonie funèbre de Saint-Denis retentit encore sous les voûtes sonores de la vieille basilique. Louis XVIII dort son dernier sommeil sous les lourdes dalles de pierre où reposent ses ancêtres. Charles X, seul de tous les membres de la famille royale, est resté aux Tuileries, sa grandeur nouvelle l'attachant à son palais Il réfléchit, autant que sa légèreté naturelle lui permet de le faire. Son rêve ambitieux est enfin réalisé. Sa naissance l'avait placé au troisième rang, le voilà au premier. Il est roi de France.

Six ans plus tard, balayé par l'impopularité, victime de ses fautes, de ses sottises et de ses mauvais conseillers, il quittera son palais, perdra sa couronne et retournera en exil, où la mort mettra un terme à ses inconséquences et à ses regrets.

Charles-Philippe, né en 1757, reçoit à sa naissance le titre de comte d'Artois. Le grand Dauphin, son père, était un saint égaré à la cour de Versailles. Louis XV avait donné le triste exemple de tous les vices ; son fils devait pratiquer les plus nobles vertus. Le comte d'Artois ressemble plutôt à son grand-père qu'à son père.

Les trois fils du grand Dauphin ont comme précepteur le duc de Lavaux-Guyon, déplorable éducateur. Dès son enfance, Artois est un joyeux boute-en-train. Il est gai, vivant, aimable, toujours prêt à s'amuser ; il secoue l'inertie de son aîné et l'apathie de son autre frère. Rien ne l'arrête quand il s'agit de faire une bonne farce. Il est audacieux comme un page et insouciant comme tous les jeunes seigneurs de l'époque ; il est paresseux, infatué de son rang et de son titre. Artois se croit tout permis. Un jour, il parie avec ses frères qu'il restera couvert devant le roi. Le chapeau sur la tête, il aborde Louis XV, et dit :

— N'est-ce pas, grand-papa, que ce chapeau me va bien ?

Quand il passe devant la statue de Louis XIV, il salue de la main et s'écrie :

— Bonjour, grand-papa !

Il a des qualités de cœur : il est généreux et vide volontiers sa bourse remplie de louis d'or entre les mains des malheureux. Une rencontre inopinée avec un frotteur, dans une chambre du palais, l'amène à poser cette question :

— Etes-vous content de votre sort ?

Le frotteur répond :

— Monseigneur, je serais heureux de mon gain si je n'avais une femme et cinq enfants à nourrir.

Artois retourne ses poches et donne tout ce qu'il possède. Le soir, il s'abstient de prendre un billet à la loterie et répond à ses frères étonnés de sa parcimonie inusitée :

— J'ai une femme et cinq enfants à nourrir.

Artois aime le luxe et dépense sans compter pour satis-

faire ses caprices et ses fantaisies. Comment pourrait-il agir autrement ? Les conseils de sagesse, de retenue et d'économie ne sont jamais parvenus jusqu'à ses oreilles princières. Maurepas lui a dit :

— Amusez-vous, faites des dettes, nous les payerons.

Il suit à la lettre ce détestable encouragement d'un courtisan mal inspiré. La vie est pour lui un rêve enchanté. Il a le plus précieux de tous les biens : la jeunesse. Il est riche, puissant. Il mord à belles dents dans toutes les joies de l'existence. A son entrée dans les cercles de la cour, sa prestance, son élégance, son charme, émeuvent ou transportent toutes les femmes. C'est le prince Charmant ; on l'a surnommé le beau Galaor.

Comment pourrait-il trouver des cruelles ? A seize ans, il faut le mettre en pénitence : on le marie. Le 10 novembre 1773, il épouse Marie-Thérèse de Savoie, fille du roi de Sardaigne, sœur de la comtesse de Provence, et devient ainsi le beau-frère de son frère. Artois n'éprouve aucune joie de cette union. Pour tromper son ennui, le soir de ses noces, il mange beaucoup et boit plus encore ; le résultat est déplorable ! Il a une violente indigestion, toute la nuit il est malade.

La comtesse d'Artois est moins laide que la comtesse de Provence. Elle serait même jolie si son visage n'était orné d'un nez monumental qui aurait fait envie à Cyrano de Bergerac. D'aucuns la trouvent agréable et donnent raison au dicton : « Jamais un grand nez n'a déparé un joli visage. »

Marie-Antoinette n'avait pas encore d'enfant. La comtesse de Provence, immédiatement délaissée par son mari,

risquait de n'en jamais avoir. La comtesse d'Artois est plus favorisée : le duc d'Angoulême en 1775 et le duc de Berry en 1778 apportent à la cour les preuves vivantes de l'assiduité du comte d'Artois auprès de sa femme. Cette double naissance trouble les relations de famille, en excitant la jalousie de Marie-Antoinette. La beauté ne perd jamais ses droits. Marie-Antoinette, bientôt mère à son tour, devient l'amie inséparable de son beau-frère Artois, tandis que la comtesse d'Artois, réduite au rôle de Marie Leczinska, est reléguée dans l'ombre et quitte la cour. Ce départ laisse Artois indifférent, il est si occupé ! Etre l'arbitre de la mode, le maître de toutes les élégances, le bourreau de tous les cœurs n'est point une sinécure. La chasse, le jeu, la table et l'amour absorbent ses jours et ses nuits. Comment s'ennuyer et penser aux choses sérieuses, quand il faut se livrer au culte de l'*anglomanie ?* C'est d'Angleterre alors que nous vient le goût des courses de chevaux.



LE COMTE D'ARTOIS EN 1774
(*Musée de Versailles*).

Ce sont des passe-temps coûteux ; la véritable occupation, la plus absorbante, est l'amour. La liste des amies du prince est aussi longue que celle des amies de don Juan. S'il avait la fatuité de dresser un compte exact de ses conquêtes faciles, il dépasserait les *mille e tre*. Rien d'étonnant à cela : Artois n'est pas difficile. Pourvu qu'il ait toujours du nouveau, il est satisfait. Le monde, le demi-monde et même le quart de monde, les coulisses et la ville sont le théâtre de ses exploits. Il fait pâlir le souvenir de Louis XV : disons à sa louange qu'il est tout de même plus raffiné. Il honore de ses faveurs une artiste de l'Opéra, Mlle Duthé. Le prince est souffrant. A la cour, on chuchote, faisant allusion au pays d'origine de la comtesse d'Artois et au nom de l'élue du jour : « Pour se guérir d'une indigestion de gâteau de Savoie, monseigneur a pris Duthé. »

De l'Opéra, Artois passe à la Comédie-Française et s'éprend de Mlle Contat. La fine mouche lui résiste, pour exciter son ardeur et sa générosité. Elle cède enfin devant les arguments sonnants prodigués par le soupirant.

Louis XVI aime à connaître tous les petits secrets de la famille royale et de la cour ; il ne déteste pas, lui aussi, les bonnes plaisanteries. Artois quitte un soir le jeu du roi, prétextant un mal de tête. Il prend un déguisement et roule en hâte vers Paris, où il va rejoindre Mlle Contat. Arrivé à la barrière, il est stupéfait de se voir reconnu et d'entendre le canon annoncer son arrivée. Un peu vexé, il rentre à Versailles, où il trouve son frère riant aux éclats de cette bonne farce. Mlle Contat lasse bientôt le prince, qui s'aperçoit qu'elle veut abuser de sa passion.

Les incartades du prince font scandale. Un soir de bal masqué à l'Opéra, il se prend de querelle avec la duchesse de Bourbon. Celle-ci perce son incognito et lui arrache son masque en le traitant d'insolent. Artois, d'ordinaire si galant et si courtois envers les femmes, perd tout sang-froid et toute mesure. Il se livre à des voies de fait sur la duchesse et lui écrase son masque sur la figure. L'aventure aurait dû rester secrète. Artois a l'imprudence de l'ébruiter. Une pareille offense doit être lavée dans le sang. Mais le duc de Bourbon et le comte d'Artois n'ont aucune envie de se battre. Pour sauver les apparences, les deux adversaires se rencontrent au bois de Boulogne, font semblant de croiser le fer et se réconcilient.

Enfin Artois est le mauvais génie de sa belle-sœur. Marie-Antoinette, elle aussi, aime le plaisir ; elle s'amuse aux parties de « descampativos » dans le parc de Versailles. Ce sont des simulacres de mariages burlesques et des promenades nocturnes sous les grands arbres. Ces folies provoquent l'émotion et les remontrances de l'impératrice Marie-Thérèse, inquiète des imprudences de sa fille. Les commérages vont leur train lorsque, pendant la rougeole de la reine, son beau-frère ne quitte pas son chevet. Le prince Charmant a tous les talents et joue successivement tous les rôles. Un jour, il apparaît en danseur de corde, le balancier à la main ; le lendemain, il joue la comédie avec la reine et ses folles amies, il chante même... abominablement faux.

Aux remontrances de son bon frère, il a une réponse toute prête : Louis XIV lui-même a dansé des ballets.

Pendant que le prince s'amuse, que devient sa femme légitime ? Elle s'ennuie ! Pour se distraire, elle choisit un consolateur. Comme il est de règle, son mari est le dernier à le savoir. La reine se charge de le mettre discrètement au courant de cette pénible situation. Artois éclate de rire et s'écrie :

— Ah ! le pauvre homme ! Comme je le plains !

Il réédite avec une variante le mot célèbre d'un grand seigneur de l'époque, qui, surprenant un galant auprès de sa femme, se contentait de cette remontrance :

— Comment, monsieur, sans y être forcé !

Cette absence totale de jalousie chez le comte d'Artois tient à deux causes : la légèreté de son caractère et sa passion violente pour Mme de Polastron Louise de Polastron est charmante. Sa douceur, son apparente ingénuité, la font remarquer. A ses débuts à la cour, elle avait été intimidée en sentant tous les regards fixés sur elle. Le comte d'Artois s'était avancé et lui avait rendu l'assurance. Après une résistance honorable, elle devint l'amie du prince. Artois renonce alors à sa vie de plaisir, il n'aime plus qu'une seule femme, son cœur est pris. Il n'a pas à craindre, comme Louis XIV avec M. de Montespan, des récriminations violentes : M. de Polastron est un sage ; il accepte tranquillement le fait accompli. En guise de consolation, il se livre avec acharnement à sa passion favorite : le violon...

Toutes ces folies, ces scandales retentissants, contribuent à l'impopularité grandissante de la monarchie.

Le surlendemain de la prise de la Bastille, le 16 juillet 1789, Artois apprend que sa tête est mise à prix. Sur l'ordre du roi, il fuit Versailles. Ses deux fils, Angoulême et Berry, le rejoignent en route et l'accompagnent en Belgique. Artois a donné le premier le triste exemple de l'émigration ; il trouve de nombreux imitateurs et l'infortuné Louis XVI est abandonné sans défense aux hordes révolutionnaires.



LOUISE D'ESPARBÈS,
COMTESSE DE POLASTRON
Miniature de Beaurepaire, d'après Vigée-Lebrun,

Le séjour en Belgique est bref. Par la Suisse, Artois se rend chez son beau-père, le roi de Sardaigne. Il y retrouve et sa femme et Mme de Polastron. La petite cour de Sardaigne est moins tolérante que celle de Versailles : elle s'étonne et s'indigne du cynisme de l'émigré ; Mme de Polastron doit partir.

Pendant vingt-cinq ans, Artois va conspirer contre tout le monde : les partisans de la Révolution, les nobles qui n'ont pas encore émigré et même le comte de Provence, qu'il juge trop faible, incapable de résolutions viriles. Car

Artois est l'homme des résolutions viriles. Il n'a qu'un petit défaut : il n'ose jamais les mettre à exécution. Son courage est purement verbal ; quand il pressent le danger, il se dérobe et laisse tuer les autres. Il conçoit des entreprises hardies, fomente de dangereux complots. Si le succès ne répond pas à ses espérances, il désavoue tous les acteurs qu'il a lancés sur la scène. Enfin, de tous les émigrés, il est le plus dangereux pour le roi de France. Provence montre quelque prudence, Artois crie bien haut son alliance avec l'étranger et précipite la mort de Louis XVI.

Décidément, la vie auprès de son beau-père et de sa femme manque de charme et de distractions. Il ne peut vivre séparé de Mme de Polastron et il la retrouve à Coblence, en même temps que son frère Provence, qui est accompagné de Mme de Balbi. Cette vie en commun ne peut durer longtemps, la désunion est complète.

En 1795, Artois passe en Angleterre. Là encore, il joue le rôle de l'éternel conspirateur, rôle peu honorable, puisque, s'il fait agir, il n'agit jamais. Sa présence en Vendée ranimerait tous les courages et pourrait avoir les plus heureux effets. Il reste tranquille à l'abri du danger et, pendant que les infortunés royalistes sont massacrés à la presqu'île de Quiberon, Artois continue à filer le parfait amour avec Mme de Polastron. Il reste sourd aux appels désespérés de Charette et des fidèles royalistes de Bretagne.

L'effet produit est déplorable. Aussi, lorsqu'une nouvelle expédition est organisée en Angleterre, pour tenter de porter secours aux Chouans fortement pressés par les soldats de Hoche, Artois se croit obligé d'y prendre part.

Mais, toujours prudent, désireux de sauvegarder sa précieuse personne, il se contente de débarquer à l'île d'Yeu, s'y installe et n'en bouge plus. Tous les prétextes lui sont bons pour ne pas reprendre la mer et pour fuir la terre française où il est attendu avec impatience, où il serait acclamé par les héroïques défenseurs de la monarchie. Sa coupable abstention entraîne la défaite des Chouans, écrasés par Hoche, et la mort de Charette. Piteusement, Artois retourne en Angleterre, n'ayant fait preuve d'aucune des qualités des ses ancêtres et de la race française : le dévouement, l'honneur et le courage. A la nouvelle de cette lâcheté déshonorante, la joie des républicains est grande et les cours étrangères ne cachent point leur indignation. Catherine II, qui est brave, s'écrie : « Ah ! mon Dieu, que tout cela est vilain ! »

Le petit Corse a désormais la place libre : les Bourbons, momentanément disqualifiés, ne seront point un obstacle à ses rêves ambitieux. Comment pourrait-il craindre celui dont Charette lui-même, avant de mourir, écrivait au comte de Provence : « Sire, votre frère est un lâche » ? Artois sent qu'il faut se faire oublier. Dix années se passent, pendant lesquelles il vit d'abord à Édimbourg, puis à Holyrood. Est-il l'inspirateur des complots et des attentats dirigés contre le premier Consul ? On l'en accuse.

Bientôt il est accablé par un grand chagrin : le 27 mars 1804, Mme de Polastron succombe à la phtisie qui la mine depuis de longs mois. Avant de mourir, elle donne l'exemple d'un sincère repentir et demande pardon à tous du scandale de sa vie. Au chevet de l'agonisante, Artois se désespère.

Elle le console et l'exhorte à se faire pardonner, lui aussi, ses erreurs passées.

Le lendemain de la mort de son amie, s'ouvre une phase nouvelle de la vie du comte d'Artois. Le prince Charmant n'est plus. Il est devenu, selon le mot des émigrés, le « cy-devant jeune homme ». Le libertin est désormais un dévot qui conspire, chasse et prie. Les femmes disparaissent de sa vie, même la comtesse d'Artois, qui meurt en 1805 après s'être adonnée, pendant les dernières années de son existence, à une passion très vive pour le tabac.

Enfin, après dix années de désillusions et d'amertume, 1814 apporte aux émigrés la nouvelle si longtemps attendue : le trône impérial chancelle. Aussitôt le duc d'Angoulême se rend dans les Pyrénées, pour aider les Anglais à envahir la France. Le duc de Berry, jeune, ardent, impétueux et brave, débarque à Jersey. Le comte d'Artois se dirige vers la Hollande. Le comte de Provence reste assis dans son fauteuil, où le cloue la goutte, et se console en relisant Horace. Artois, lui, s'agite. Le voici à Vesoul, où les Autrichiens le surveillent, et à Nancy, où M. de Vitrolles apparaît pour la première fois et sert d'intermédiaire entre le prince et Metternich.

Napoléon est déchu, il abdique. Monsieur se met en route pour Paris. Le 12 avril, il fait son entrée sur un cheval blanc, emprunté à un manège. Sa prestance plaît aux Parisiens. Le prince a grand air, mais il n'est pas éloquent. Il répond avec embarras aux harangues officielles. Heureusement, Talleyrand est là et l'Europe pourra lire les belles



La Comtesse d'Artois et ses enfants
D'après une gravure d'Ingouf.

paroles que le prince n'a jamais prononcées, qui font grand effet dans le pays et dans les cours étrangères : « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus. » Le prince de Bénévent a plusieurs tours dans son sac, il est rarement pris au dépourvu.

Louis XVIII a toujours la goutte. Enfin, le 3 mai, il arrive juste à temps pour réparer toutes les maladresses de son frère, les sottises de son entourage, les fautes de ses partisans qui risquaient de tout gâter.

Artois perd sa royauté éphémère, ou plutôt son apparence de royauté, et lui, qui était si heureux d'être au premier rang, est relégué au second plan. Il va jouer sur la petite scène du pavillon de Marsan le rôle de l'héritier présomptif pressé de régner et de gouverner pour son propre compte. L'attente paraîtra moins longue et sera moins pénible, s'il se donne l'illusion du pouvoir. Aussi, il s'agite dans l'ombre et conspire. Il voyage en grande pompe à travers la France. Dans le Midi, il est accueilli par des acclamations chaleureuses.

En rentrant à Paris, il ne peut cacher sa joie et il envisage l'avenir avec une parfaite sérénité. Il est à la chapelle pour assister aux vêpres, lorsque la nouvelle du débarquement de Napoléon parvient à Paris. Artois partage l'optimisme général et se réjouit de voir bientôt l'usurpateur ramené par Ney dans une cage de fer. Désireux d'être un des premiers à jouir de ce spectacle, il part pour Lyon. Quelques jours se passent et Napoléon est aux portes de la ville. Une fois de plus, Artois s'enfuit en toute hâte.

Le 19 mars, deux heures après son frère, il quitte les

Tuileries et se met en route pour la Belgique. Chemin faisant, désireux de se hâter, il abandonne ses soldats et ses amis, mais il conserve les diamants de la couronne emportés dans un fourgon. Les deux frères se retrouvent à Gand.

Après Waterloo, les Alliés hésitent à soutenir les Bourbons et songent un instant à placer le duc d'Orléans sur le trône de France. Les imprudences, les incartades de Monsieur, qui avait fait, au dire d'un contemporain, plus de cinquante sottises par jour, ont compromis Louis XVIII. Le roi tranche la difficulté en revenant rapidement à Paris...

Les deux frères n'ont jamais eu d'affection l'un pour l'autre. Dès leur jeunesse, ils vivaient en état d'hostilité. Le dissentiment s'aggrave avec l'âge. Jusqu'à sa mort, Louis XVIII resta fidèle à ses habitudes et à ses idées. Son frère a eu trois existences successives. Il est d'abord un libertin, un homme à bonnes fortunes. A la mort de Mme de Polastron, il rompt brusquement avec sa vie déréglée et se sent attiré par la politique et par la religion.

Au pavillon de Marsan, cet éternel conspirateur se livre sans réserve à sa passion des intrigues. Le roi est au courant des petites machinations de son frère. Il s'en amuse d'abord ; mais, comme Artois abuse, il s'en indigne. La colère lui donne un violent accès de goutte. La conspiration dite « du bord de l'eau » est plus sérieuse, au moins quant à son but. Il s'agit tout simplement d'enlever ou d'assassiner Decazes, le ministre favori, le « fils bien-aimé » du roi. Decazes est prévenu par sa police, la conspiration avorte.

Artois sacrifie Vitrolles, qui a été l'instrument docile de sa haine. Louis XVIII est indigné, il tance vertement son frère et, rouge de colère, frappant le parquet de son inséparable canne, s'écrie :

— Tant que je vivrai, il n'y a que moi qui commande ici.

Il retire à son frère le commandement effectif de la garde nationale.

Artois a l'inconvenance de mettre les cours étrangères au courant de ses dissentiments de famille.

Un seul trait suffit à peindre l'instabilité de caractère du prince. Louis XVIII fait appeler le duc de Richelieu et le charge de former un ministère. Richelieu hésite : il est malade, dégoûté du pouvoir par les intrigues du pavillon de Marsan. L'interrègne ministériel ne peut se prolonger sans danger. Richelieu est l'homme indispensable. Artois joint ses instances à celles de son frère et donne à Richelieu sa parole d'honneur qu'il peut compter sur son appui. Dès que le ministère est constitué, Artois le combat à outrance. Le duc va trouver le prince. Avec une fermeté respectueuse, il lui rappelle son engagement d'honneur. Artois s'en tire par une pirouette :

— Mon cher duc, vous avez pris ma parole trop au pied de la lettre.

Artois s'agite et son confesseur, l'abbé Latil, le mène. Voici la dernière transformation du comte d'Artois : le séducteur a été remplacé par le conspirateur, qui s'efface à son tour pour laisser la place au dévot. Au pavillon de Marsan, tous, y compris le prince, sont soumis à la congrégation.

Le 16 septembre 1824, Charles X est roi de France. Le lendemain à Saint-Cloud, il promet de maintenir la Charte. Une fois de plus, il violera cette promesse.

Le 27 septembre, sur un cheval blanc, qui cette fois n'est pas emprunté à un manège, il fait son entrée solennelle dans Paris. Le temps est affreux, il pleut à torrents, le vent souffle en tempête : mauvais présage ! Étonnamment jeune d'allure, beau cavalier, il plaît à la foule, qui rompt les barrages pour le mieux voir. Le roi est enchanté. A-t-il prononcé ou lui a-t-on prêté ces paroles qui firent grand effet dans *Le Moniteur :* « Point de hallebardes entre mon peuple et moi » ?

Le nouveau règne commence bien. Plus de censure, a dit le roi. Enthousiasme général ! Deux jeunes poètes dont le talent donne les plus belles espérances : MM. Victor Hugo et Alphonse de Lamartine, se font remarquer par l'ardeur de leurs convictions royalistes.

Deux mois après, la joie fait place à la défiance, Charles X devient impopulaire. Il suffit, pour amener ce brusque revirement, de deux maladroites propositions de loi : le milliard des émigrés et la répression du sacrilège. La question brûlante de l'éducation de la jeunesse échauffe tous les esprits et dresse les Français les uns contre les autres. Le gouvernement entend réaliser l'*école unique.* Déjà ! Mais, dans ce temps-là, il ne s'agissait point de faire triompher les principes de laïcité. Bien au contraire, disent les journaux d'opposition, Charles X veut livrer aux Jésuites l'âme des enfants et porter atteinte aux droits imprescriptibles des pères de famille. Louis XVIII était un athée,

qui pratiquait seulement le culte de Voltaire. Le nouveau roi a horreur du hideux sourire, il entend défendre l'éducation religieuse.

Sur ce thème passionnant, les polémiques s'engagent, ardentes, impitoyables et souvent éloquentes. Benjamin Constant, maître journaliste, et Lamennais, admirable orateur, se livrent à des controverses fougueuses sur les droits du père et de l'État. Quand on discute sur l'école unique, qu'elle soit de droite ou de gauche, il ne faut jamais oublier la phrase magnifique de Lamennais : « Attenter aux droits du père, c'est violer la liberté et les âmes elles-mêmes. »

Le 7 août 1814, la Compagnie de Jésus, naguère dissoute, avait été rétablie par une bulle du pape. Les Jésuites rentrent en France, ou plutôt réapparaissent, car ils n'en étaient jamais sortis. Au début, ils sont discrets, modestes effacés. Puis, peu à peu, leur nombre augmente, leur assurance aussi, ils se glissent dans les petits séminaires, ils s'infiltrent dans les écoles... Une maison importante est créée par eux à Montrouge.

Le 3 janvier 1825, M. de Peyronnet saisit le Parlement d'un projet de loi punissant le sacrilège des travaux forcés et même, dans certains cas, de la peine de mort. Charles X approuve. Il soutient son ministre. Il a oublié sa jeunesse orageuse... Quand le diable devient vieux, il se fait ermite. La loi est votée à la Chambre par deux cent dix voix contre quatre-vingt-quinze, en dépit de l'opposition de Royer-Collard. La majorité est plus faible chez les Pairs : cent vingt-sept voix contre quatre-vingt-douze. Quatre prélats,

dont l'archevêque de Paris, M. de Quélen, ont voté blanc. La presse libérale proteste, des poursuites sont intentées. Le jury, composé surtout de bourgeois frondeurs et voltairiens, acquitte les accusés.

Louis XVIII, incrédule et impotent, n'avait pas éprouvé le besoin de se faire sacrer à Reims. Charles X, alerte et



Entrée solennelle de Charles X a Paris, après la cérémonie du Sacre
D'après Locillot.

pieux, songe dès son avènement à donner aux cérémonies du sacre un éclat et un faste incomparables. Il veut devenir l'élu du Seigneur et recevoir l'onction de l'huile sainte. Aux Tuileries, les préparatifs du sacre absorbent tous les instants du roi et de la cour. Le cérémonial est minutieusement réglé, tout est prévu. Les organisateurs respectent les antiques coutumes et se contentent d'apporter quelques

modifications pour adapter la cérémonie aux nécessités de l'heure. Le serment est rajeuni. On supprime ces mots : « Je jure d'extirper l'hérésie » et on les remplace par le serment de respecter la Charte. Les ordres de Saint-Louis, du Saint-Esprit et de la Légion d'honneur servent de trait d'union entre le passé et le présent : le serment leur promet une égale protection. Dans le même esprit conciliant, à la grande fureur des ultras, les maréchaux de l'Empire auront leur place dans le cortège, avec les ducs et les pairs de l'ancien régime.

Une difficulté surgit. L'huile sainte transmise de génération en génération depuis Clovis — ainsi le veut une pieuse légende — a disparu pendant la Révolution, après une odieuse profanation. Heureusement, un vieil habitant de Reims sauve la situation en apportant quelques gouttes de l'huile précieuse, recueillies par lui.

Le 29 mai, dès l'aube, le grand chantre de la cathédrale vient frapper à la porte de la maison où Charles X est descendu. La fiction veut que le roi soit réveillé par un pieux messager.

— Que demandez-vous ? dit le grand maître des cérémonies, M. de Talleyrand.

— Charles X, roi de France par la grâce de Dieu.

Le roi sort, vêtu de satin blanc, les épaules couvertes d'une sorte de chemise. On est matinal, c'est la tradition de l'ancien régime. Rappelons le temps où le Parlement tenait ses audiences à sept heures du matin, après avoir entendu la messe.

Le roi entre dans la cathédrale, où s'entassent et se

pressent les femmes dans leurs plus riches atours et les hommes dans leurs plus beaux uniformes ou costumes.

Certes, l'habit ne fait pas le moine. Avouons cependant que les rois et les seigneurs, dans leurs vêtements d'apparat, frappaient l'imagination de la foule et avaient plus d'allure que les puissants du jour en habit noir et en chapeau haut de forme.

Au cours de la cérémonie, le cardinal de Latil, archevêque de Reims, fait au roi, sur les diverses parties du corps, les onctions rituelles d'huile sainte. Des ouvertures ont été laissées dans les vêtements pour permettre les onctions... Moins heureux que Napoléon, Charles X est privé de la présence du pape ; moins audacieux que le grand empereur, le roi ne prend pas d'un geste brusque la couronne pour la placer lui-même sur sa tête. Aux cris mille fois répétés de « Vive le roi ! » des centaines de pigeons sont lâchés sous les voûtes de la cathédrale. M. de Talleyrand, grand chambellan, chausse le roi. Il est homme à ne s'étonner de rien. Il en a vu bien d'autres et pourrait répéter le mot fameux de l'ex-évêque d'Autun à l'abbé Grégoire, lors de la messe civique du Champ-de-Mars :

— Surtout, ne me faites pas rire.

Le spectacle du sacre n'a pas eu grand succès. L'effet produit est médiocre. Paris fait un accueil glacial à Charles X :

Le silence du peuple est la leçon des rois.

La trêve du sacre est terminée, les discussions politiques et religieuses reprennent. A droite, on agite le spectre

rouge ; à gauche, l'ombre noire de Loyola. L'opposition aux ultras devient frénétique et se sert de toutes les armes pour combattre Charles X. Les livres, les pamphlets, les journaux, les caricatures, les discours assaillent le gouvernement. Au roi Bourbon on oppose le roi Voltaire et ses deux lieutenants, Rousseau et Diderot. *Le Constitutionnel* connaît une vogue immense. Chaque matin, il attaque la réaction. Il est poursuivi pour outrages à la religion en même temps que *Le Courrier Français*. Le 21 novembre 1825, les journalistes comparaissent devant la Cour royale. Les débats sont dirigés par le premier président Séguier, petit vieillard à l'esprit fin et mordant, au caractère atrabilaire, aux reparties incisives, qui, sous la monarchie de Juillet, pendant le bâtonnat de Chaix d'Est-Ange, aura avec le barreau de Paris une querelle restée fameuse. Les avocats sont Dupin, l'esprit fait homme, et Mérilhou, qui nous a laissé un souvenir plus vague. Dupin se pose en défenseur des libertés gallicanes et rappelle les traditions du grand siècle ; il invoque l'autorité de Bossuet, l'éloquent défenseur de l'Église de France.

Le 3 décembre, les accusés sont acquittés. Séguier justifiait son mot fameux : « La Cour rend des arrêts et non des services. » J'ai déjà dit que la magistrature française a toujours été admirable de dévouement, de désintéressement ; elle a toujours donné l'exemple de la plus scrupuleuse probité ; elle sait maintenir intactes envers tous les gouvernements ses nobles traditions d'indépendance. Paris délire d'enthousiasme comme, au temps de l'ancienne monarchie, lorsque le Parlement donnait une leçon ou

faisait des remontrances aux ministres et au roi lui-même. Les Parisiens ont toujours été frondeurs avant, pendant et même depuis la Fronde. Le roi est furieux contre les « robins assez sots pour lui résister ».

La colère est mauvaise conseillère. Les divers projets de loi présentés au Parlement ne sont pas faits pour amener l'apaisement dans les esprits. Le droit d'aînesse est repoussé. Une proposition restrictive de la liberté de la presse est votée à la Chambre et rejetée par les Pairs.

Quand la censure est rétablie, les brochures remplacent les journaux muselés. Aux manifestations religieuses du roi, qui suit les processions dans les rues de Paris, s'opposent les manifestations populaires. Cent mille personnes suivent le cercueil du général Foy, dont le cœur s'était brisé d'avoir trop battu pour les plus nobles causes. L'enterrement laïque de Talma, les obsèques du duc de Liancourt, qui avait encouru la disgrâce du roi, servent de prétextes à des émeutes. La jeunesse des écoles veut porter à bras le cercueil du duc de Liancourt. La police intervient rudement. Pendant la bagarre, le cercueil est jeté à terre et se brise. Enfin, le 23 août 1827, Manuel, un peu oublié, meurt à Maisons, chez le banquier Laffitte.

Au Père-Lachaise, La Fayette retrouve son ardeur des premiers jours de la Révolution. Il prononce un discours enflammé. Les manifestations redoublent de violence.

Le roi lui-même subit des outrages, encore plus graves, puisqu'ils sont proférés par des bourgeois de Paris vêtus d'un uniforme. Le 29 avril 1827, en passant la revue de la garde nationale, il est accueilli par des cris divers. Ceux de

« Vive le Roi ! » chatouillent agréablement ses oreilles. La surdité l'empêche d'entendre ceux de « Vive la Charte ! A bas les ministres ! A bas les Jésuites ! » A son retour aux Tuileries, en apprenant la vérité, si rarement dite aux rois, Charles X, d'accord avec son ministre Villèle, licencie la garde nationale. Une autre version veut qu'il ait entendu les cris hostiles et qu'il ait dit d'un ton tranchant : « Je suis venu ici recevoir des hommages, non des leçons. »

Villèle tient le pouvoir depuis six ans, rare exemple de longévité ministérielle. Il est usé, discrédité, honni des libéraux, mal vu à la Chambre des pairs. Les lois sur la presse, surnommées ironiquement « lois de justice et d'amour », ont mis le comble à son impopularité. Les propositions de loi sur le dépôt préalable et sur le timbre provoquent une levée en masse des intellectuels. L'Académie française elle-même se joint à ces protestations. Villèle se cramponne au pouvoir et tente un coup de force pour rétablir sa situation ébranlée. Le 6 novembre 1827, la Chambre est dissoute. Les élections se font à deux degrés. Avec une hâte inusitée, Villèle procède par offensive brusquée.

Le 17 novembre, ont lieu les élections par arrondissement ; le 24 novembre, par département. Le ministère se croyait sûr du succès ; il avait jugulé l'opposition à la Chambre haute, en faisant une fournée de soixante-treize nouveaux pairs et proclamé une fois de plus l'abolition de la censure pour augmenter les chances des candidats gouvernementaux.

Le résultat est désastreux. L'opposition obtient la majo-

rité. Si elle est divisée par ses opinions, elle est unie dans son ardeur anti-gouvernementale.

Qu'il le veuille ou non, après de longues hésitations,



LES PRINCIPAUX ORATEURS DE L'OPPOSITION EN 1824

1. Benjamin Constant. — 2. Casimir-Périer. — 3. Général Foy. — 4. Émile de Girardin. — 5. Basterrèche. — 6. Koechlin, — 7. Général Thiard. — 8. Devaux. — 9. Royer-Collard. — 10. Baron Méchin. — 11. Baron de Turkheim. — 12. Bouchard d'Éscarnaux, — 13. Tardif. — 14. Humann. — 15. Chorier. — 16. Coudert.

Villèle doit remettre sa démission au roi, qui l'accepte, lui aussi, contraint et forcé.

Nous nous plaignons parfois de la longueur des crises ministérielles. Nous avons tort et nous pouvons nous con-

sidérer comme des privilégiés, nous rappelant qu'en 1827 la crise dura un mois. Ce laborieux enfantement amena au pouvoir un avocat de Bordeaux, beau parleur et honnête homme, le vicomte de Martignac.

Les ministres désireux de se donner l'illusion d'avoir des idées personnelles sont toujours tentés de prendre des mesures opposées à celles de leurs prédécesseurs. Martignac réagit contre les Jésuites, qui deviennent envahissants. Un apaisement passager se fait dans l'esprit des libéraux. D'ailleurs, l'insurrection grecque contre la Turquie occupe l'opinion publique. On ne parle que de Canaris et de ses vaisseaux, du siège de Missolonghi, où lord Byron, chantre inspiré, paladin moderne, trouve une mort digne de son génie et de sa vie aventureuse ; enfin, on apprend avec satisfaction la victoire navale de Navarin. La flotte française, commandée par l'amiral de Rigny, secondée par les forces anglaises et russes, écrase la flotte turque...

Le vicomte de Martignac ne plaît pas au roi. Son ministre lui semble trop raisonnable et trop modéré. Avec le fatal entêtement des vieillards, Charles X se refuse à écouter les conseils de sagesse et de prudence. N'est-il pas l'élu du Seigneur ? Ses inspirations ne lui viennent-elles pas du ciel ? Il le croit et il l'affirme. Le vicomte de Martignac est renvoyé comme un laquais. Il dîne chez des amis avec plusieurs ministres, quand un envoyé des Tuileries lui apporte un message du roi. Martignac le lit et reste impassible pendant le repas. En sortant de table, il réunit ses collègues et leur apprend leur commune disgrâce.

Le 9 août 1829, le beau Jules de Polignac, ambassadeur à Londres, est ministre. Le choix est déplorable. Charles X a signé l'arrêt de mort de la royauté en apposant son nom au bas du décret nommant les nouveaux ministres.

Polignac est infatué de sa personne, de son rang et de la faveur royale. Il ignore tout des grandes affaires. Léger, frivole, aveuglé par l'orgueil, il est encore dans l'état d'esprit où se trouvaient les émigrés à Coblence.

Le choix du ministre de la Guerre augmente l'impopularité du nouveau gouvernement. L'armée, qui a gardé intact et secret le culte de l'empereur, n'aime pas le général de Bourmont, qui, la veille de Waterloo, a abandonné Napoléon.

La situation se résume dans ce mot célèbre : « Malheureuse France ! Malheureux roi ! » A Paris, les gens consternés s'abordent dans la rue et se demandent où l'on va. Le roi n'en sait rien lui-même : il est le jouet des événements, il se laisse conduire à l'abîme. Aux Tuileries, le clan Polignac exulte, les gens sensés pensent : c'est un suicide.

L'aventure n'aurait pas duré longtemps et la catastrophe serait survenue au bout de quelques semaines, si le ministère Polignac n'avait bénéficié des hésitations et des divisions des adversaires encore timorés de Charles X.

Cependant, la lutte contre le pouvoir royal redouble d'intensité. Un jeune avocat du Midi se distingue par son talent. Il est petit de taille et ne cache pas sa grande ambition. Il s'appelle Adolphe Thiers. Un ami inséparable partage ses espoirs : c'est Mignet, bien oublié aujourd'hui.

Dans le nouveau journal *Le National*, Armand Carrel, qui sera tué plus tard en duel par Émile de Girardin, fait preuve de rares qualités de polémiste.

Qu'espéraient-ils ? Font-ils le jeu du duc d'Orléans ? Une chose est certaine : ils portent de rudes coups au prestige royal. Charles X a beau recevoir une délégation de charbonniers royalistes qui lui demandent de ne pas oublier le proverbe : « Charbonnier est maître chez soi », le trône est ébranlé.

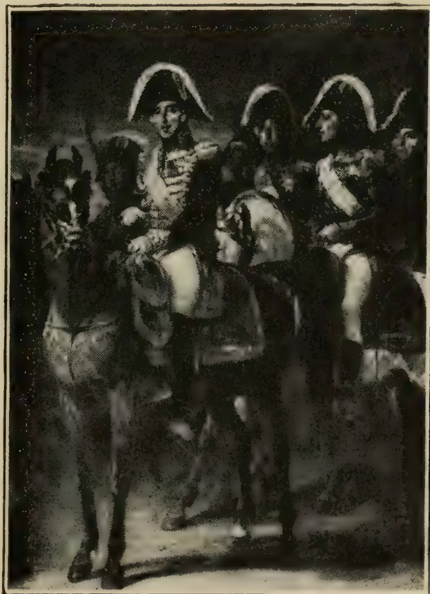
Le 2 mars 1830, dans la grande salle du Louvre, le roi lit son discours d'ouverture de la session... Il lit mal. Sa voix est criarde et son discours contient des menaces maladroites. Les députés regimbent. L'adresse en réponse au discours du roi est votée par deux cent vingt et une voix contre cent quatre-vingt-une.

Le président, Royer-Collard, se rend avec une délégation aux Tuileries pour remettre au souverain l'adresse rédigée en termes sévères. Le roi revient de la messe. Il répond vertement. Le lendemain, la Chambre est prorogée. Le 16 mai, — date fatidique, — une ordonnance de dissolution paraît au *Moniteur*.

La période électorale s'ouvre. Elle est d'une rare violence. L'électeur ne pense pas aux événements d'Afrique. Dans les querelles politiques, la bêtise et la mauvaise foi ne perdent jamais leurs droits. On ose dire et imprimer que l'expédition d'Alger n'est qu'une habile diversion imaginée par un gouvernement aux abois. Misérable argument qui sera repris à la fin du second Empire, lorsqu'on dira que Troppmann n'a jamais existé, qu'il a été inventé par la

police impériale pour détourner l'esprit des Français de plus graves préoccupations.

L'Histoire nous enseigne que les dissolutions portent malheur aux ministres qui se servent d'une arme aussi dangereuse. En 1830, comme cela se produira en 1877, le coup rate lamentablement. Le résultat du scrutin est accablant pour le gouvernement ; l'opposition a une grosse majorité.



CHARLES X PASSANT UNE REVUE
Tableau d'Horace Vernet.
(*Musée de Versailles*).

Rendons justice à Charles X. Sous son règne, la France connaît une prospérité remarquable. La Bourse est fermée, le commerce est florissant, l'industrie se développe. Une ère nouvelle va s'ouvrir. Le 7 février 1826, *Le Moniteur* annonce la construction d'un chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon par Rive-de-Gier et Givors. Le projet rencontre de vives résistances. Nombreux sont les gens qui ont déjà l'opinion exprimée plus tard par Adolphe Thiers : « Les chemins de fer sont une utopie périlleuse pour nos

intérêts généraux et dont le commerce ne pourra jamais tirer grand profit. » Quel démenti magnifique l'avenir devait infliger à cette stupide prédiction !

Les lettres et les arts ont aussi un essor brillant. M. de Bonald, Joseph de Maistre et l'abbé de Lamennais proclament la suprématie de l'Église et de la monarchie. Royer-Collard, Victor Cousin, Guizot, Villemin, Augustin Thierry, ont des tendances plus libérales. « Paul-Louis Courier, ancien artilleur de l'Empire, devenu vigneron, est le roi des pamphlétaires. » Béranger est le plus populaire des chansonniers. Enfin, les classiques voient se dresser devant eux des ennemis irréconciliables : les romantiques. On se bat à la première d'*Hernani*, où Théophile Gautier arbore un éclatant gilet rouge. On proteste contre l'interdiction de *Marion Delorme*...

Ah ! la belle époque, où la jeunesse montrait de l'enthousiasme, où l'on préférait les beaux vers à la vilaine boxe, où l'on se battait pour des idées et non pour des intérêts, où l'on était jeune enfin !

Et quels noms éclatants sont alors caressés par les premiers feux de la gloire ! Victor Hugo, Alphonse de Lamartine, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Balzac, pléiade magnifique, dont M. de Chateaubriand contemple l'ascension d'un regard solennel et bienveillant. Comme tous les grands esprits, l'auteur du *Génie du Christianisme* ignore la jalousie et met sa coquetterie à favoriser l'éclosion des jeunes talents.

La politique intérieure de Charles X est maladroite. A

l'extérieur, il est mieux inspiré et mérite des éloges...

Le 30 avril 1827, Hussein, dey d'Alger, donne audience au consul de France Pierre Duval. Depuis deux cents ans, la France, ayant des droits sur les côtes barbaresques, y avait fondé divers établissements. Les Algériens des côtes sont des corsaires et des pirates redoutables. Maintes fois, notre consul avait apporté au dey des réclamations justifiées sur d'incessantes déprédations. Jamais la France n'avait pu recevoir satisfaction.

Au cours de l'audience du 30 avril, Hussein avait d'un coup d'éventail frappé à la figure le représentant de la France. La nouvelle de cette insulte parvient à Paris. L'émotion est grande. Il faut obtenir une éclatante réparation. Dans le passé, Duquesne a canonné les côtes africaines pour ramener les Barbaresques à la raison.

Hussein refuse toute réparation. Un officier qui porte un nom célèbre dans notre marine, le capitaine Dupetit-Thouars, préconise une expédition navale avec débarquement de troupes. Villèle hésite. Hier comme aujourd'hui, la France donne l'exemple de la modération. Un effort de conciliation est tenté, il échoue. Au mépris du droit des gens, sans respect pour le drapeau de parlementaire hissé au sommet du grand mât, le vaisseau qui porte notre envoyé, M. de La Bretonnière, est canonné par les forts d'Alger. Le dommage est nul, mais l'insulte est grande.

Il faut agir. Charles X et Polignac hésitent encore. Le ministre est tenté d'accepter l'offre d'intervention de Méhémet-Ali, sultan d'Égypte, qui rêve de fonder un grand empire africain. Accepter serait folie. Heureusement, les

autres ministres sont mieux inspirés et repoussent cette offre dangereuse. Polignac est aussi entêté que son roi : il s'obstine. Les cours étrangères, averties par une imprudente divulgation parue dans *Le Moniteur*, s'émeuvent.

L'Angleterre s'indigne. Elle est surtout furieuse de n'avoir pas pensé à s'emparer de l'Algérie, ce morceau de choix. Pour la première et la dernière fois, elle s'est laissé devancer...

Polignac est imprudent. Pour être efficace, l'action doit être rapide. Les Anglos-Saxons d'outre-Manche ou d'outre-Atlantique nous ont donné d'utiles leçons : ils savent pratiquer le coup de la surprise.

Le 7 février 1830, le projet de Dupetit-Thouars est adopté : l'expédition navale avec débarquement de troupes est enfin décidée. Fureur de l'Angleterre ! Notre ambassadeur à Londres, le duc de Laval, se promenant à cheval dans les allées de Hyde-Park, rencontre Wellington, qui l'apostrophe violemment et le somme de faire connaître les projets de la France en Afrique.

L'indécision naturelle du caractère de Polignac le sert en cette circonstance. Il se dérobe, il évite les précisions dangereuses. Sa position est difficile. Attaqué par les Anglais, il subit de rudes assauts de l'opposition, qui l'accuse de lancer la France dans une folle aventure. C'est l'éternelle histoire ! Les hommes de ma génération se souviennent des imprécations violentes et des basses injures dont Jules Ferry a été couvert lorsqu'il s'efforçait de compléter l'admirable empire colonial de la France, empire dû à la science de nos chefs, à la vaillance de nos soldats, au

labeur de nos colons. Empire magnifique, dont une exposition récente, sortie de terre par un coup du bâton magique du maréchal Lyautey, le grand Africain, a attesté aux yeux du monde émerveillé la noble tâche de la France civilisatrice.

Après d'inévitables et énervantes lenteurs, l'expédition est prête : trente-trois mille hommes et cinq cents bateaux de tout genre, dont six à vapeur. Le ministre de la Guerre Bourmont a été désigné pour commander en chef. Mauvais choix. Bourmont est impopulaire. Les soldats fredonnent :

Alger est loin de Waterloo :
On ne déserte pas sur l'eau (1).

A la nouvelle de nos préparatifs, l'Angleterre frémit d'indignation. Elle entend garder le monopole de la colonisation. Elle déteste chez les autres ce qu'elle adore chez elle-même. Lord Aberdeen à Londres, lord Stuart à Paris, tiennent un langage menaçant. Wellington écume de rage. Polignac tient bon et ne se laisse pas entamer.

Utile leçon d'histoire. Les Anglo-Saxons sont sportifs, ils admirent la belle résistance de ceux qui savent encaisser les coups, sans oublier de les rendre. Quand ils voient l'adversaire inébranlable, ils finissent eux-mêmes par céder.

Le 14 juin, nos troupes débarquent à Sidi-Ferruch. La victoire de Staouëli est le prélude de la prise d'Alger.

Le fort l'Empereur, ainsi nommé en souvenir de Charles-Quint, va tomber entre nos mains. L'ennemi le fait sauter.

---

(1) Cité par Lucas Dubreton,

Nos soldats s'installent sur ses ruines fumantes. Le dey capitule, Alger nous appartient !

Polignac a commis des fautes, des erreurs, des sottises ; il lui sera beaucoup pardonné, ainsi qu'à Charles X, pour avoir, envers et contre tous, en dépit de tous les obstacles, fait flotter le drapeau de la France sur le sommet de la Casbah d'Alger.

Chose curieuse, la victoire de nos troupes, la prise d'Alger, font peu d'effet à Paris. On pouvait penser que la monarchie des Bourbons serait consolidée par ce succès militaire, mais les préoccupations politiques dominent tout et le bruit malfaisant des querelles intérieures couvre la voix du canon. Le roi et ses ministres ont d'autres sentiments ; ils sont grisés par la victoire et se croient tout permis. Ils entendent se placer au-dessus de la Charte et rétablir le pouvoir absolu. Il ne s'agit point de violer ouvertement les promesses écrites, faites à Saint-Ouen, par Louis XVIII ; il n'est question que de les supprimer en ayant l'air de les respecter. Les légistes ont torturé le texte de la Charte. Ils y ont découvert l'article 14, qui semble permettre au roi de substituer dans certains cas son pouvoir personnel à la souveraineté nationale. C'est le précepte fameux : « Je tourne la loi, donc je la respecte. »

L'aventure est périlleuse : un tel projet peut être taxé de folie. Les sages le déconseillent, Charles X et Jules de Polignac eux-mêmes hésitent. Le 25 juillet 1830, un dimanche, après la messe, le roi préside à Saint-Cloud un Conseil des ministres. Polignac lit le texte des ordonnances

préparées pour le coup de force. Cette lecture trouble les plus résolus. Les mesures proposées sont d'une extrême gravité : restriction de la liberté de la presse, dissolution de la nouvelle Chambre à peine élue, diminution du nombre des électeurs par la réforme du *cens* et restriction des droits



BATAILLE D'ALGER

des électeurs d'arrondissement. Le roi écoute sans mot dire, le coude appuyé sur la table, la tête cachée dans sa main. Il réfléchit, il hésite ; enfin, il prend la plume et signe la condamnation à mort de la royauté en apposant son nom au bas des fatales ordonnances.

Les élections sont fixées aux 6 et 13 septembre.

Polignac s'est précipité vers l'abîme avec une folle témérité. Il affirme au roi qu'il est sûr de l'armée ; or, il n'a aucun renseignement précis. Il ignore même qu'à Paris les troupes sont peu nombreuses et les effectifs incomplets. Il croit sur parole le préfet de police, M. Mangin, qui lui a affirmé être certain de la tranquillité de Paris. Polignac est un illuminé ; il a des apparitions et se croit inspiré par les conseils du Très-Haut. Ses collègues sont moins rassurés et moins naïfs. En sortant du Conseil, Guernon-Ranville dit : « Nous venons de jouer notre tête. » C'est un pendant à cet autre mot entendu au bal napolitain donné par le duc d'Orléans au Palais-Royal : « Nous dansons sur un volcan. » Senonville résume la situation par ce mot typique : « La pièce commence ; il faut réussir, car on siffle les mauvais acteurs. »

Le 26 juillet, la conscience pure, l'âme sereine et l'esprit tranquille, libre de tout souci, le roi chasse à Rambouillet. Ses ministres sont aussi insouciants que lui. Aucune précaution n'a été prise.

Les ordonnances paraissent au *Moniteur*. L'effet produit est lent à se manifester. Si, dans la matinée, les rues sont calmes, la Bourse, qui est le pouls de l'opinion, est mauvaise et le cinq pour cent subit une importante baisse.

Les troupes de Paris ont été placées sous le commandement du duc de Raguse. C'est encore un mauvais choix. Le maréchal Marmont a « ragusé », c'est-à-dire trahi son empereur.

Le lendemain, les « Trois Glorieuses » commencent.

Pour les bien comprendre et suivre tous les événements

de ces journées historiques, il faut lire le très beau livre de mon gendre, Paul Reynaud. Je me contente ici d'indiquer d'un trait rapide les faits principaux. Me sera-t-il permis de dire que les contemporains du duc d'Orléans, grisés par leur facile succès, ont eu le plus grand tort d'employer cette expression consacrée par un long usage : les « Trois Glorieuses » ? Des Français se battent et s'entre-tuent, des barricades s'élèvent dans Paris, des maisons brûlent, des innocents sont massacrés : qu'y a-t-il de glorieux dans cette déplorable aventure ?

L'historique des événements de juillet 1830 peut se résumer en une phrase : le 27, des troubles ; le 28, des émeutes ; le 29, une révolution.

Guizot, La Fayette, Laffitte, Casimir Périer, avec beaucoup d'autres s'agitent. Le petit Adolphe Thiers les mène et fait placarder sur les murs un manifeste où il pose la candidature au trône du duc d'Orléans, fils du régicide Philippe-Égalité.

Paris se bat, Saint-Cloud est calme. Au château, la vie continue avec le même faste et le même cérémonial. Déjà sourd, le roi est-il devenu subitement aveugle ? Le soir, comme de coutume, il joue au whist avec M. de Damas ; il refuse d'entrer en composition avec ses sujets rebelles : il attend leur soumission. Étrange aberration chez un vieillard qui, quarante années auparavant, avait vécu à Versailles les premières heures de la Révolution, mais dont l'entêtement était proverbial. Ne se vantait-il pas d'être avec La Fayette le seul homme de France qui n'ait pas changé depuis la Révolution ? Comment pourrait-il d'ailleurs

s'inquiéter ? Polignac a une confiance imperturbable, il est sûr du succès, il ne perd pas la tête, ce qui serait d'ailleurs sans inconvénient, puisqu'il n'y a rien dedans.

Le 29 juillet, il fait une chaleur torride. L'ardent soleil favorise les révolutions en échauffant les esprits. La démission du ministère Polignac, le retrait des ordonnances, la tentative de former un cabinet présidé par le duc de Mortemart, sont des mesures tardives et inefficaces. La partie imprudemment engagée est perdue.

Le 30 juillet, dans la soirée, Marmont annonce au roi le triomphe de la révolution. Le duc d'Angoulême, d'ordinaire peu combatif, est pris d'un accès de colère, se jette sur Marmont, le frappe violemment. Un pugilat s'ensuit...

Dans la nuit, après avoir longtemps hésité, Charles X quitte Saint-Cloud, déjà déserté par de nombreux courtisans, et, selon l'heureuse expression de M. Lucas Dubreton dans son remarquable livre sur Charles X, le « cortège funèbre » se dirige vers Trianon. Le roi prend quelque repos, si tant est qu'il puisse reposer dans de telles circonstances et dans ce palais rempli pour lui des souvenirs du passé.

Le 31, il est à Rambouillet, où il peut comparer son triste sort à celui de Napoléon, venu lui aussi, après sa défaite, chercher un refuge dans le château. Entouré de sa famille, de ses fidèles et de soldats dévoués, il attend et il espère contre toute espérance. Quand le tragique de sa situation lui apparaît enfin, il tente de tout sauver en abdiquant en faveur de son petit-fils, le duc de Bordeaux, qui à sa naissance avait été surnommé l' « enfant du miracle ». L'enfant-

roi ne paraît pas ému par sa nouvelle dignité et continue à jouer avec sa sœur. On lui fait passer une revue et, pour la première et la dernière fois de sa vie, le monarque enfant s'entend saluer des cris de « Vive le roi ! » Le duc d'Angoulême a consenti au sacrifice de ses droits.

La station prolongée de Charles X à Rambouillet inquiète l'ambitieux duc d'Orléans et déplaît au gouvernement provisoire qui siège à Paris, à l'hôtel de ville. Des commissaires sont envoyés de Paris auprès de Charles X, pour le convaincre de la nécessité de s'expatrier. L'avocat Odilon Barrot, orateur disert, le maréchal Maison, qui doit tout au roi, avertissent celui-ci qu'une horde révolutionnaire a quitté Paris et se dirige vers Rambouillet.

A ce moment, la duchesse d'Angoulême, qui avait quitté Vichy en toute hâte en apprenant les événements de Paris, arrive et se jette dans les bras de son beau-père en lui disant :

— Ah ! mon père, qu'avez-vous fait ?

Les commissaires insistent pour un départ immédiat. Après la messe, le long cortège se met en route pour Maintenon, où le soir le duc de Noailles offre à son souverain une hospitalité fastueuse. A Dreux, fief des d'Orléans, l'accueil est glacial, même hostile. Par Argentan, Condé-sur-Noireau, Vire, Saint-Lô et Valognes, on arrive à Cherbourg, où le roi s'embarque, le 16 août, sur le *Great Britain*, commandé par un marin qui a fait ses preuves : Dumont-d'Urville.

Le 17, après une traversée un peu mouvementée dont la duchesse de Berry a souffert, le *Great Britain* est devant Cowes, à l'île de Wight.

Pour la troisième fois, Charles X a quitté la France. Il n'y reviendra plus, pas même après sa mort. Son cercueil restera dans l'exil.

Il part victime de ses préjugés, de son entêtement et de l'aveuglement de ses funestes conseillers, dont les louanges intéressées et les flatteries protocolaires lui ont caché jusqu'au bout la vérité : l'encens est le poison des rois.

La monarchie des Bourbons est définitivement morte, le beau Jules de Polignac l'a enterrée : « jamais fossoyeur ne fut plus inconscient ».

Un court séjour en Angleterre, un triste retour à Holyrood, d'où le roi n'ose guère sortir, car, s'il se montre dans la rue, il redoute de rencontrer, « hurlant après ses chausses, un tas de créanciers suivis de leurs petits ».

Le gouvernement anglais trouve son hôte encombrant. Où aller ? L'empereur d'Autriche François II accepte à contre-cœur de recevoir le roi déchu. En octobre 1832, Charles X est à Prague et s'installe au Hradschin, d'où il aperçoit la Moldau, coupée par le pont où se dresse la statue de saint Jean Népomucène, et la ville si curieuse et si pittoresque.

Au palais royal, la vie est commandée par une sorte de mécanisme bien réglé. Tout a disparu, le pouvoir, les courtisans, le faste des Tuileries ; une seule chose subsiste du passé : l'étiquette, aussi sévère qu'à l'ancienne cour. Mais les personnages qui circulent à travers les vastes salles de la vieille demeure semblent faire partie d'un musée des antiquités.

La vieillesse du roi est attristée par l'énorme scandale de la nouvelle maternité de la duchesse de Berry.

En 1836, Charles X quitte Prague. Après plusieurs haltes en octobre, fuyant le choléra qui sévit en Autriche, il est à Goritz. Le 4 novembre, il prend froid à la sortie de la messe : c'est le jour de sa fête : le 6 novembre, à une heure du matin, âgé de soixante-dix-neuf ans, le dernier roi légitime qui ait régné sur la France rendait à Dieu son âme de croyant.

Exilé de France même après sa mort, Charles X repose en terre étrangère, dans le caveau du cimetière des Franciscains qui domine Goritz et la vallée de l'Isonzo.

Le prince Charmant, le beau Galaor, le conspirateur du pavillon de Marsan, le monarque de droit divin avait commis d'innombrables fautes.

Sa dignité dans le malheur aurait déjà permis de le juger avec indulgence. La postérité devra tout oublier pour ne se souvenir que de l'immense bienfait dont il a doté la France en commençant la conquête de l'Algérie.

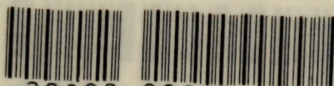
Il nous a donné le plus beau fleuron de notre couronne méditerranéenne. La monarchie de Juillet et le second Empire compléteront et organiseront l'œuvre à peine ébauchée. Enfin, la troisième République achèvera de tresser la couronne, en nous donnant le protectorat de la Tunisie et du Maroc.

Royauté absolue, monarchie constitutionnelle, régime impérial, république, ce sont des mots, rien que des mots ! Sous ces diverses étiquettes, quels que soient les emblèmes : fleurs de lis des Bourbons, abeilles napoléoniennes ou bonnet phrygien de la démocratie, il y a encore, il y a toujours la France, la France immortelle !

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

PARIS-LILLE. — IMP. A. TAFFIN-LEFORT. 2-1-32,


a39003 002834959b

